

PHARMAKON Digital



ADDICTIONS: REJET OU CHOIX DE L'INCONSCIENT?
EFFETS D'INTERPRÉTATION DANS LES TRAITEMENTS PAR
LA PAROLE DES TOXICOMANES

Mai 2023, Numéro 4

SOMMAIRE

- 4 ÉDITORIAL
- 7 ADDICTIONS: REJET OU CHOIX DE L'INCONSCIENT?
EFFETS D'INTERPRÉTATION
- 9 L'interprétation : faire poids face au réel ?
Nadine Page (Bruxelles, Belgique)
- 11 De la fonction du toxique aux ADICTIONS
*Darío Galante et Luís Darío Salamone (Buenos Aires, Argentine)**
- 14 Adixions ♦ Toxicomanies
*Nicolás Bousoño et Gloria Aksman (Buenos Aires, Argentine)**
- 17 Ravage et passage à l'acte
*María Wilma Faria (Belo Horizonte, Brésil)**
- 20 Une ouverture à l'inconscient
*Cassandra Dias (João Pessoa, Brésil)**
- 23 L'interprétation réellement possible?
*Pierre Sidon (Paris, France)**
- 25 Les addictions, nouvelles formes du malaise contemporain
Nelson Feldman (Genève, Suisse)
- 28 Trois perspectives lacaniennes sur la toxicomanie
Fabián Naparstek (Buenos Aires, Argentine)
- 31 ORIENTATION
- 32 La théorie du partenaire
Jacques-Alain Miller
- 78 ESTHÉTIQUE DE LA CONSOMMATION
- 80 Miles Davis Blue Flame
Sérgio de Mattos (Belo Horizonte, Brésil)
- 86 Le x analytique
Sur Adixiones de Ernesto Sinatra.
Giovanna Quaglia (Brasília, Brésil)
- 89 RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
SUR TOXICOMANIE, ALCOOLISME ET ADDICTIONS DANS LE CHAMP FREUDIEN



ÉQUIPE ÉDITORIALE

PHARMAKON DIGITAL est une publication du Réseau de Toxicomanie et Alcoolisme (TyA) du Champ freudien, en trois langues: portugais, espagnol et français.

www.pharmakondigital.com

Production et diffusion:

Instituto de Psicanálise e Saúde Mental de Minas Gerais
Avenida Afonso Pena 2770, salas 201/207, Savassi.
Belo Horizonte, MG - CEP 30130-007

© **Fondation du Champ freudien**

Équipe éditoriale

Elisa Alvarenga (directrice)
Nadine Page
Nelson Feldman
Darío Galante

Équipe de traduction

Tomás Verger (coordinateur)
Carina Arantes Faria
Mauricio Diamant
Fernanda Turbat
Tomás Piotto
Cecilia Scovenna
Wendy Vives Leiva
Pablo Sauce

Équipe de recension bibliographique

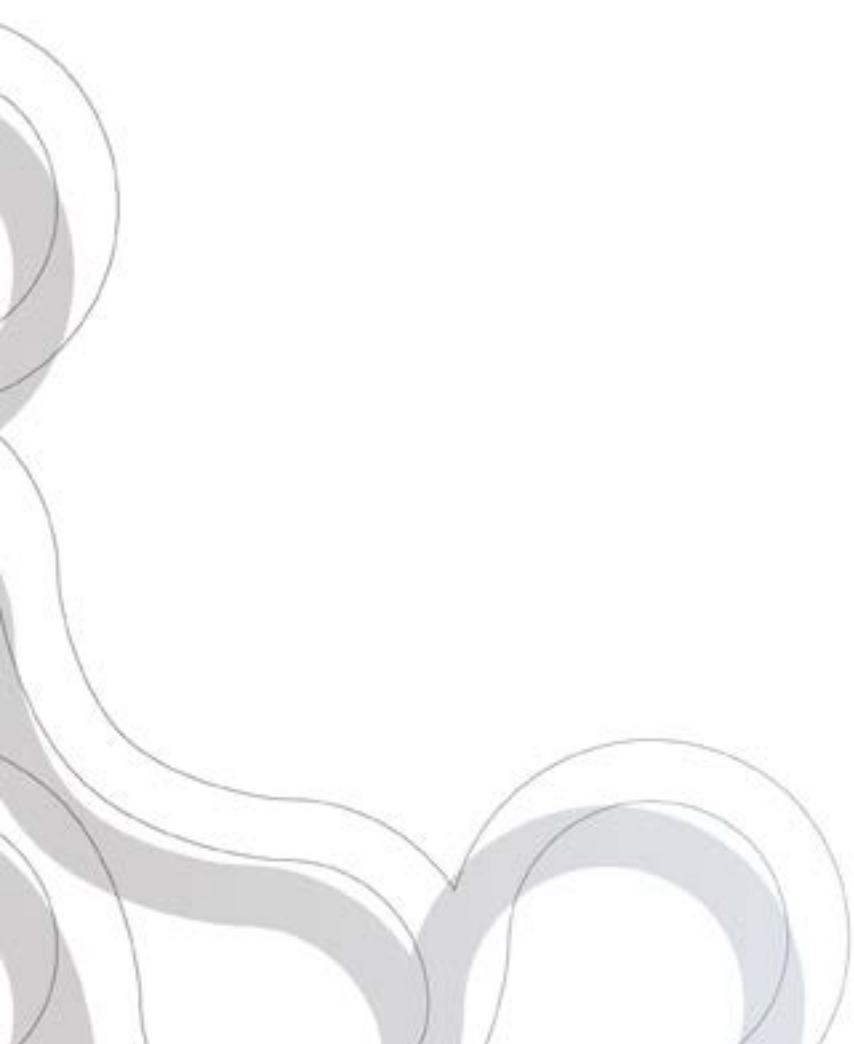
Tomás Verger (coordinateur)
Maria Wilma Faria
Cláudia Reis
Rodrigo Abecassis
Marie-Françoise de Munck
Jean-Louis Aucremanne
Jean-Marc Josson
Yvanne Stuer
David Briard
Éric Taillandier
Danièle Olive
Géraldine Somaggio
France Guillou
Gloria Casado
Pía Marchese
Valeria Vinocur
Jorge Castillo
Christian Ríos
Camilo Cazalla
Tomás Piotto

Consultants

Ève Miller-Rose
Anne Ganivet-Poumellec
Fabián Naparstek

Création, développement et publication

Bruno Senna



ÉDITORIAL



ÉDITORIAL

Nadine Page, Nelson Feldman, Pierre Sidon, David Briard, Fabián Naparstek et Ève Miller-Rose

La consommation de drogues quels que soient son intensité, son rythme et ses conséquences psychiques, somatiques et sociales, interfère avec le régime propre de la jouissance du corps et de la pensée. Il faut supposer que c'est le but recherché, voire une solution à un problème. Les addictions, lorsqu'elles atteignent les appuis fondamentaux du sujet, ses liens aux autres, son intégrité physique, sa vie parfois, peuvent se lire comme une réponse en court-circuit évacuant la dimension de l'inconscient pour éviter la rencontre avec un réel que le sujet redoute. De quel réel s'agit-il ? Quels symptômes ces pratiques tentent-elles de traiter ?

Certaines offres de thérapies ont des affinités avec ce mode de réponse en court-circuit. « On obnubile, on tempère, on interfère ou modifie... Mais on ne sait pas du tout ce qu'on modifie, ni d'ailleurs où iront ces modifications, ni même le sens qu'elles ont... »¹, remarque Lacan à propos de la prescription du psychiatre – la molécule ignore si elle est drogue ou médicament... Les méthodes rééducatives qui usent des pouvoirs de la parole excluant l'équivoque et la dimension du transfert font le plus souvent réapparaître la férocité du réel qui surgit dans l'impasse que rencontre le sujet. Dès lors, comment intervenir dans ces situations précaires entre la demande sociale et l'équilibre singulier ?

La toxicomanie témoigne d'un accès des plus difficiles au lien amoureux. Elle se présente plutôt comme « un anti-amour », pointe Jacques-Alain Miller : « elle se passe du partenaire sexuel et se concentre, se voue à un partenaire (a)-sexué du plus-de-jouir. Le toxicomane appartient à l'époque qui fait primer l'objet petit a sur l'idéal »². Le recours aux drogues donne l'illusion de pouvoir contourner le réel par le biais d'un mode de jouir sans l'Autre. Comment le praticien peut-il en tenir compte dans son acte ?

Si le sujet est pris dans sa pratique de consommation, il l'est aussi dans le langage et la parole, ce qui laisse une place pour la rencontre. Or l'offre d'écoute abonde. Les prescriptions des discours neurobiologiques, comportementaux, sociaux, anthropologiques, moraux, voire pénaux recouvrent le réel en cause dans l'addiction. Comment l'orientation psychanalytique se distingue-t-elle ? En particulier par l'interprétation : « Pas d'écoute sans interprétation »³, souligne J.-A. Miller. Peut-elle percer le mur des produits, des prothèses, des pratiques addictives afin de border le réel en cause ?

1 Lacan, J., Petit discours aux psychiatres, 10 novembre 1967, inédit.

2 Miller, J.-A. La théorie du partenaire, texte publié dans ce numéro de Pharmakon digital, p. 32.

3 *Pas d'écoute sans interprétation*, Revue *La cause du désir*, n. 108. Paris, Navarin, Juillet 2021.

Comment le praticien opère-t-il pour que la partie se joue entre « rejet ou choix de l'inconscient » ? Le praticien orienté par la psychanalyse fait le pari d'un traitement par la parole sous transfert pour ouvrir l'accès à l'opacité de cette jouissance dont le sujet addict est la proie.

Le 3^e Colloque International TyA, qui a eu lieu le 14 mai 2022 en visioconférence, s'est donné pour tâche d'interroger notre intervention dans ce champ, la fonction de l'objet drogue dans chaque cas rencontré, les modalités de l'interprétation mises en œuvre et leurs effets dans la rencontre avec des sujets dits toxicomanes.

Les différents groupes du TyA (Toxicomanie & Alcoolisme), Réseau du Champ freudien en Europe et en Amérique Latine, ont été invités à y participer avec un travail collectif, en réponse aux questions posées par son titre - *Addictions: rejet ou choix de l'inconscient? Effets d'interprétation dans les traitements par la parole des toxicomanes*. L'on trouvera des échos de certains de leurs travaux dans ce numéro de Pharmakon digital.



Grinning Satyr, Balthasar Permoser, c. 1700.

ADDICTIONS: REJET OU CHOIX DE L'INCONSCIENT?
EFFETS D'INTERPRÉTATION

“

« Ainsi cette discordance primordiale entre le Moi et l'être serait la note fondamentale qui irait retentir en toute une gamme harmonique à travers les phases de l'histoire psychique dont la fonction serait de la résoudre en la développant. Toute résolution de cette discordance par une coïncidence illusoire de la réalité avec l'idéal résonnerait jusqu'aux profondeurs du nœud imaginaire de l'agression suicidaire narcissique. Encore ce mirage des apparences où les conditions organiques de l'intoxication, par exemple, peuvent jouer leur rôle, exige-t-il l'insaisissable consentement de la liberté, comme il apparaît en ceci que la folie ne se manifeste que chez l'homme... »

*LACAN, J. «Propos sur la causalité psychique»
(1946), Écrits. Paris, Seuil, 1998, p. 187.*

”

L'INTERPRÉTATION : FAIRE POIDS FACE AU RÉEL ?

Nadine Page (Bruxelles, Belgique)

Les cas présentés lors de ce colloque nous conduisent à interroger la consommation - de drogues, d'alcool, de médicaments - lorsqu'elle se fait addiction sévère, par ses effets, lesquels sont recherchés par l'utilisateur. Bien souvent, ce qui se découvre, c'est qu'il s'agit pour lui de se couper, par la voie chimique et ses effets sur le corps, d'un insupportable qui ne trouve pas à se loger dans les défilés signifiants.

Cet insupportable peut revêtir différentes modalités dont les sujets peuvent témoigner ; elles touchent le plus souvent au corps, ou au lien à l'Autre. Le corps est habité d'une certaine agitation qui ne trouve pas à se réguler (« être turbulent »), ou d'une apathie qui se traduit par une absence de tout désir, de cette dimension qui pousse à « avancer dans la vie ». Le lien à l'Autre est vécu comme envahissant, voire persécuteur, ou énigmatique ; à l'inverse, le sujet peut s'y vouer jusqu'à l'épuisement. Il arrive aussi que la consommation vienne tempérer des hallucinations présentes à bas bruit.

L'usage du produit apparaît alors comme une tentative de traitement de ces manifestations, qu'il s'agisse de se séparer de l'Autre, ou au contraire de s'y inclure ; d'assoupir des manifestations du corps, ou encore de faire taire des voix, moyennant l'effet de la molécule.

Certaines addictions, la toxicomanie, conduisent ces sujets à mettre en danger les investissements qui leur assurent une inscription dans le lien social, voire les retiennent à la vie ; la santé est mise en jeu parfois jusqu'au risque vital, chez certains, la pente suicidaire est à peine voilée.

Elles témoignent de l'insistance du réel qui les envahit, et de l'absence d'un recours possible du sujet faute de pouvoir s'appuyer sur une construction fantasmatique qui arraisonne cette jouissance hors discours.

Dès lors, nous pouvons concevoir la consommation, dans ces cas d'addiction sévère, comme moyen de rupture d'avec l'inconscient. Ceci n'est pas sans évoquer la structure du passage à l'acte en tant que le sujet y rejette les équivoques de la parole, sort de la scène de la reconnaissance, répond à cette jouissance qui l'habite par sa propre éjection du champ de l'Autre pour rejoindre son être d'objet¹.

¹ Miller, J.-A. Jacques Lacan: remarques sur son concept de passage à l'acte, *Mental 17, Face au suicide: la psychanalyse*, avril 2006.

La répétition incluse dans le comportement addictif, réitération du même geste, qui n'apprend rien au sujet² témoigne à la fois de l'insistance de ce réel et de l'absence de réponse possible du sujet hormis cet assoupissement ou cette « vitalisation » chimiques du corps, cette rupture d'avec l'inconscient.

Quelle marge de manœuvre alors pour les intervenants qui s'orientent de la psychanalyse ?

Les différents cas présentés nous ont montré l'inventivité des praticiens lors de leurs rencontres avec ces consommateurs. Il s'agit en effet, face à ce réel insistant, de faire suffisamment poids pour introduire une autre modalité de traitement que celle de cette rupture répétée et sauvage d'avec le champ de la parole.

L'installation du transfert et bien souvent, avec celle-ci, la croyance en l'opérativité d'un dispositif de parole demande, en elle-même, une première opération du praticien. Il s'agit, en effet, de se glisser entre le sujet et le produit, entre le sujet et sa propre éclipse programmée, pour y réintroduire la possibilité d'une parole qui vaille, qui démontre ses possibles effets. Bien souvent, cette parole doit inclure en elle-même une forme de traitement de ce réel qui envahit le sujet.

Différentes occurrences possibles en ont été exposées.

Ainsi, pour plusieurs d'entre eux, il a fallu le surgissement d'une autre modalité du réel pour produire un premier arrêt de la consommation et provoquer la demande d'aide : une maladie, le voisinage avec la mort, la perte d'un lien important, la mise en danger de proches. Ceci, cependant, ne suffit pas au regard d'un traitement incluant la dimension subjective.

Une opération supplémentaire était requise, nécessitant de la part de l'intervenant qu'il produise une réponse qui tienne compte et plus précisément inclue une part de ce réel propre à ce sujet. Pour cela, il lui a fallu saisir les coordonnées qui rendent compte de ce qui a fait événement et a provoqué l'arrêt de la consommation ou la demande d'aide.

Il y faut parfois l'appui d'un dispositif institutionnel qui met en acte, dans la réalité, cet écart d'avec le produit.

Néanmoins, là aussi, un dispositif de parole qui accueille les coordonnées singulières de cette mise en acte par le sujet s'avère pouvoir produire des effets. Ainsi, il s'est agi dans un cas d'accepter la demande d'être reçu très régulièrement, tous les jours pour un moment, afin de soutenir l'arrêt de la consommation. La présence quotidienne de l'intervenant s'est avérée nécessaire à soutenir le transfert, et l'écart d'avec le produit.

Le praticien orienté par la psychanalyse lacanienne ne méconnaît pas la nécessité, dans certains cas, à certains moments, de dispositifs institutionnels qui proposent et supportent un écart par rapport à la consommation ; mais il ne s'en contente pas. Il s'agit de ne pas laisser échapper l'occasion pour le sujet de saisir les coordonnées de ce réel qui l'habite, et de construire avec lui d'autres manières de l'appareiller que le recours à un produit qui ne l'en écarte que temporairement, pour l'y reconduire très vite.

2 Miller, J.-A. Lire un symptôme, *Mental* 26, *Comment la psychanalyse opère*, juin 2011, p. 58.

DE LA FONCTION DU TOXIQUE AUX ADICTIONS

Darío Galante et Luís Darío Salamone (Buenos Aires, Argentine)*

En Argentine, au début des années 90, parallèlement à ce qu'était le mouvement vers l'École, un groupe de psychanalystes lacaniens qui travaillaient dans différents espaces se sont réunis pour finalement donner vie, en 1992, avec la formation de l'Escuela de Orientación Lacaniana, au TyA. Dans le feu de l'action vers EOL, c'est Jacques-Alain Miller qui demande une rencontre avec les personnes intéressées par le sujet.

Le terme plus répandu d'addictions était usé par les pratiques du moi, qui prévalaient pour l'approche des sujets pour lesquels la consommation était problématique. Il a alors été décidé de dépoussiérer un vieux terme désaffecté qui avait ses racines dans la psychiatrie et n'était pas associé aux pratiques menées dans les communautés thérapeutiques. Le signifiant « Toxicomanie » a été choisi. Il avait la particularité d'unir la substance qui nous intéressait à l'étude avec une référence à la jouissance maniaque qui était autrefois mise en jeu. En revanche, nous avons remarqué que les cas des sujets qui ne consommaient que de l'alcool présentaient un rapport à la jouissance très différent. C'est ainsi que l'acronyme TyA a été formé.

Aujourd'hui le TyA fête ses 30 ans depuis sa création et nous aimerions partager avec vous au moins quelques concepts que ces années nous ont permis de mettre en lumière à partir de notre clinique.

Le symptôme analytique dépasse toute nosographie ; si quelque chose le caractérise, à partir des idées freudiennes, c'est qu'il s'adresse à l'Autre, c'est un message. Dans la demande d'analyse, l'Autre est d'emblée inclus. Nous avons dans le symptôme la dimension pulsionnelle ou le noyau de jouissance et l'enveloppe formelle qui est signifiante, inclut la matérialité signifiante et donc l'Autre, la vérité et le sens qui permettent de traiter le symptôme par l'interprétation.

Les toxicomanies nous présentent toujours la difficulté de ne pas être une formation symptomatique au sens décrit. Car la relation du sujet avec le produit toxique peut impliquer, dans le cas des névroses, rupture ou désengagement de l'Autre.

L'une des premières opérations a été d'aborder la singularité de cette jouissance, de ce que nous appellerions la toxicomanie. C'est une jouissance qui impliquait une rupture avec le phal-

lus, ne passant pas par l'Autre, la qualifiant pour cela de jouissance cynique¹. Cette jouissance implique un rejet de l'inconscient qui fait que la jouissance elle-même devient toxique².

Le toxicomane utilise n'importe quel objet/drogue qui peut suturer le vide qui moule les trous dans le corps ; cette jouissance cynique qui rejette l'Autre et ne désigne que l'Un, offrant un vaste paysage au caractère mortifère de la pulsion.

C'est comme l'histoire de Diogène qui proposait aux hommes une voie qui les conduirait au bonheur en évitant les cristallisations sociales : le cynisme du drogué, par rapport à sa jouissance et au discours capitaliste qui le privilégie aujourd'hui, consacre de façon vulgaire la voie solitaire vers le bonheur de la pulsion, sans passer par l'Autre. Lacan disait que l'Être est toujours Un, mais paradoxalement, il ne sait pas être en tant qu'Être ; il n'ex-siste qu'en tant qu'il tourne autour de la volonté de la jouissance Une, celle qui devient son propre support instantané. Par conséquent, cela nécessite toujours de devenir une habitude.

Dès le début de notre travail, Ernesto Sinatra parlait de ce qu'il appelait la « fonction du toxique³ ». Sa puissance réside dans sa capacité à articuler l'universel au singulier dans chaque cas. En un mot, la fonction traduit une relation entre deux variables. D'une part, une variable dépendante, à savoir les possibilités universelles que peut offrir un certain objet de consommation (les effets d'une drogue). D'autre part, comme variable indépendante, les conditions singulières de satisfaction, préalablement constituées, d'un être parlant. Ainsi, la fonction du toxique nomme la manière dont un objet s'insère dans l'économie de la jouissance singulière d'un sujet.

Un concept qu'il faut souligner, dans le cadre des nouvelles recherches du TyA, est celui d'*Adixiones*⁴. C'est alors la version postmoderne de la toxicomanie généralisée, puisqu'elle met en avant le caractère addictif de la jouissance, déplaçant ainsi l'axe de production de masse des nouvelles drogues proposées par le marché.

A ce point, le concept d'*Adixiones* - en reprenant la logique proposée dans la notion freudienne de fixation (*fixierung*) - nous offre une réécriture effective - au moment de nous orienter dans notre pratique - des addictions, en repérant la racine de la jouissance - toxique - qui lie le sujet à un cycle de répétitions dont les instances ne s'additionnent pas et dont les expériences ne lui apprennent rien⁵.

Toute action humaine peut être toxique en raison de la satisfaction qu'elle véhicule. La lettre x indique la singularité de la jouissance de chaque individu et l'obscurité qu'elle porte pour lui-même. Ce « X » est une fonction à dégager, où quelque chose dans le corps se présente comme

1 Miller, J.-A. Para una investigación del goce autoerótico. <http://pharmakondigital.com/para-una-investigacion-sobre-el-goce-autoerotico/?lang=es>

2 Tarrab, M. La substancia, el cuerpo y el goce toxicómano. En *Más allá de las drogas*. Sillitti, D/ Sinatra, E/ Tarrab, Mauricio. Plural. La Paz, 2000.

3 Sinatra, E. *¿Todo sobre las drogas?* Grama. Buenos Aires, 2010.

4 Sinatra, Ernesto. *Adixiones*. Buenos Aires, Grama, 2021. A partir de l'orientation de Jacques-Alain Miller, Ernesto Sinatra propose une version moderne de la toxicomanie généralisée, où chaque action humaine pourrait avoir un caractère addictif.

5 Miller, J.-A., Lire un symptôme, *Mental* n. 26, juin 2011, p. 56-57.

Autre pour le sujet lui-même. Valoriser la fonction du « X » comme *fixierung* à dégager, met en lumière la responsabilité de chaque parlêtre dans son rapport à la jouissance qui l'habite.

La direction de la cure, d'orientation lacanienne, pointe vers le sujet questionnant cet X, qui concerne le plus intime du parlêtre et qui est habituellement occulté sous le paravent des actions. Ce sera ce qui permettra d'affiner le discours du sujet pour que le discours analytique l'amène ensuite à cette limite où il peut jouer son jeu face à la jouissance qui le concerne.

Malgré la prédominance de la jouissance que peut présenter le symptôme d'un toxicomane, J-A Miller dit que la pulsion, bien qu'elle ait ses racines dans son propre corps, *n'accomplit sa boucle de jouissance qu'en passant par l'Autre (...)* Si bien que pour que le parcours de la pulsion s'accomplisse, il faut qu'un objet qui est dans le champ de l'Autre intervienne.⁶ Il y a alors intersection entre l'Un et l'Autre. Le désir s'y situe comme une fonction clinique.

Ainsi, on fait le pari de dégager ce X. Sans déchiffrer ce qui amène le sujet à se fixer sur une certaine drogue, on se trouverait, comme dans d'autres pratiques, dans le champ de la psychothérapie. Nous avons décidé, au contraire, de parier sur le réel et de promouvoir un métabolisme de cette jouissance qui, parvenant à échapper à cette répétition toxique, où quelque chose est perdu, et ce qui ne l'est pas, reste disponible au sujet pour décider comment l'utiliser.

Traduit par Wendy Vives Leiva

**Participants : Agustín Barandiaran, María Juliana Bottaini, Gisela Calderón, Martín Fuster, Ginesa González, Miguel López, Gustavo Mastroiacovo, Patricia Meyer, Lautaro Ranieri, Yasmina Romano, Christian Ríos, Adrián Secondo e Benjamín Silva.*

⁶ Miller, J.-A., *L'Un-tout-seul, Cours de la Orientation Lacanienne*, séance du 30/03/2011, inédit. Voici la citation directe : « Pour que le parcours de la pulsion s'accomplisse, il est nécessaire l'intervention d'un objet qui est dans le champ de l'Autre »

ADIXIONS ♦ TOXICOMANIES

*Nícolas Bousoño et Gloria Aksman (Buenos Aires, Argentine)**

Dans un traitement par la parole, quelle que soit la souffrance qui amène à la consultation, le rejet ou le choix de l'inconscient partent initialement de son opérateur. C'est celui qui accueille ces mots de souffrance qui décide quelle réponse il offre à cette demande qui, en fin de compte, est une demande de satisfaction. C'est sa réponse - une présence qui permet à celui qui consulte de ne pas toujours dire la même chose – qui distingue la psychanalyse des autres traitements et ajoute la possibilité d'une production de l'inconscient du sujet.

C'est en ce sens que d'avoir désigné la consommation de drogues comme de la-toxicomanie - en prenant une signification de « l'Autre pour dire ce que l'Autre ne veut pas entendre »¹ - a été une réponse au « discours universel », une interprétation qui a contribué à la présence de la psychanalyse à l'époque de la généralisation de la consommation de drogues.

Dans cette même orientation, le néologisme addiXions² vise à inclure dans notre champ les différentes pratiques de consommation qui se répandent dans la culture en introduisant une énigme qui signale la fixation de la jouissance singulière et qui permet de l'interroger. Celle-ci est banalisée derrière l'attribution de la cause aux objets du monde.

Ainsi addiXions et toxicomanies peuvent s'articuler dans une relation de conjonction et de disjonction. Parmi les différents gadgets qui peuvent fonctionner comme anti-amour³, qui font primer l'objet sur l'Idéal dans le fonctionnement du discours capitaliste, les substances enivrantes peuvent compter comme une de plus et, en même temps, elles peuvent continuer à avoir leur typicité en instillant dans le corps des toxiques qui produisent des phénomènes cliniques particuliers.

C'est ce X que la présence de l'analyste accueille sous transfert. D'ailleurs, il permet de situer la question du patient s'il y en a. Cet accueil permet de déployer sa singularité si c'est possible et peut-être aussi son inconscient s'il se produit. Ce sont des paris de notre pratique, qui n'est pas comme les autres.

Les vignettes cliniques indiquent comment le transfert est devenu opératoire et nous permettent de cerner les questions que nous propose l'argument du colloque.

1 Orientation de J.-A. Miller citée par M. Tarrab dans « Un aporte para acción lacaniana », *The Wannabe*, revue virtuelle de la NEL, N. 11, 11 septembre 2014, disponible dans <http://thewannabe.nel-amp.org/Ediciones/011/template.php?file=Nuestras-convicciones/Un-aporte-para-accion-lacanianana.html>

2 Sinatra, E. *Adixiones*, Buenos Aires, Grama, 2020.

3 Miller, J.-A. La théorie du partenaire. Texte publié dans ce numéro de *Pharmakon digital*, p. 32

Une demande silencieuse

Un jeune homme consulte dans un centre public de soins ambulatoires pour toxicomanes à partir de la demande de sa mère. Drogues, vols... trois interventions soulignent trois temps du cas.

1) L'analyste décide, à partir de son écoute, de laisser de côté les protocoles de l'institution. La position de l'analyste, située dans la béance du discours des « protocoles pour tous » accueille une demande silencieuse. À ce moment-là, le sujet déclare qu'il vient pour laisser tranquille l'Autre maternel. Peu de temps après, il cesse de participer. Cependant, ces mouvements ont démontré leur efficacité dans un deuxième temps.

2) Au bout d'un certain temps, il demande des soins à l'extérieur de l'établissement. Cette fois il veut arrêter sa consommation, quelque chose cloche et la pensée ne s'arrête pas : « faire les choses bien ou retomber dans la consommation ». Il dit : « Je vous raconte comment je me suis débrouillé avec mon truc ». La question de l'analyste : « Quel est votre truc ? » vise à impliquer le sujet éloigné de l'objet drogue. Nous savons qu'il a été père et la problématique que cela lui pose, il ne veut rien savoir. Il cesse de venir. Par contre, le pari de situer le X du singulier de sa jouissance ouvre à un troisième temps.

3) Face à la menace d'une séparation qui l'éloignerait de sa femme et de son enfant, il consulte à nouveau. Cette fois le sujet se divise, devenant responsable de son histoire en avançant l'identification au « grand-père *barrabrava* »⁴ avec laquelle il se tenait. Il commence l'université, ce qui devient rapidement une énorme exigence. Il dit : « Je ne sais pas si j'accepte d'aller bien... ». « Je veux tout faire et ce qui se passe dans ma tête ne s'arrête pas, je n'arrête pas de penser... ».

Le silence comme interprétation

La demande d'un homme pour arrêter la consommation des drogues se précipite après la séparation d'avec sa femme. Les agressions constantes entre eux le bouleversent profondément : « Si je me taisais davantage, les choses iraient mieux », dit-il.

Ce n'est pas une phrase quelconque, il a une façon de parler sans filtre ni pudeur, parfois excessivement éloquente qui l'amène à des états d'agitation où il élève la voix ou s'inquiète visiblement.

Il a réussi à s'insérer de manière professionnelle grâce à son aptitude avec le domaine de l'électronique. Cette ressource le tient à distance de l'autre, en évitant ainsi le malentendu, l'équivoque, l'intention de signification qui se précipite dans toute communication.

Il consomme seul et motivé à la fois parce que les choses se sont bien passées, ou parce qu'elles ont mal tourné. Il dit lui-même qu'il s'agit d'une « béquille », c'est-à-dire un appui qui permet de rendre hommage à ses triomphes et de punir ses erreurs. En effet, une orthopédie sur le corps qui, tout en dénotant la défaillance de la signification phallique, vient la suppléer dans le réel.

4 Hooligan.

Le silence de l'analyste à l'égard de la consommation s'installe aussitôt après le début des séances. Le sujet annonce bientôt qu'il a apporté un cadeau. En voyant apparaître une bouteille, avec un geste ferme, l'analyste refuse en silence.

Par la suite, l'accent que le sujet met sur la plainte concernant ses consommations est déplacé par l'analyste aux désaccords qui se déclenchent entre lui et son entourage et qui le précipitent dans la colère et l'intoxication. Cette manœuvre l'amène à se nommer « co-dépendant ». Ce signifiant dénote sa dépendance non pas du semblable, mais de la fragilité que lui impose son rapport à la castration.

Avec le temps, il émergera un souvenir d'enfant qui s'installe sous la modalité du trauma en marquant dans l'expérience du sujet la place d'un autre abuseur qui le pousse à dire sans qu'il puisse traduire l'effet dans son corps de l'invasion de la jouissance de l'Autre.

Le toxique accentuera probablement dans son corps l'affect en dehors du circuit symbolique, en créant l'illusion d'un réglage propre, c'est-à-dire la fiction qu'un contrôle de soi est possible.

Après un an de travail, il annonce qu'il a apporté un cadeau. Il sort de son sac à dos un outil avec une échelle qui mesure son ouverture. L'analyste surpris le reçoit en déplaçant le régulateur jusqu'au moment où le sujet dit : « C'est ce que j'ai trouvé de plus proche de ce que nous faisons ici... ».

On voit dans les vignettes que l'usage singulier des mots, usage marqué par la place que le silence y prend dans cet espace de transfert, donne lieu - d'une manière différente chez chacun - à une relation où on met en évidence ce qui a poussé le sujet au traitement par la drogue en permettant un autre traitement, où la pulsion de mort est encadrée en ouvrant un horizon différent pour chacun.

Traduit par Tomás Verger

**Participants : Liliana Aguilar, Gloria Casado, Jorge Castillo, Ana De Andrea, Ángeles De Paoli, Melina Di Francisco, Andrea Fato, Diana Goycochea, María Pía Marchese, Matías Meichtri Quintans, Laura Mercadal, Walter Naimogin, Silvina Rago, Juan Manuel Ramírez, Gabriela Ratti, María Virginia Rebecchini, Sabina Serniotti, Valeria Vinocour.*

RAVAGE ET PASSAGE À L'ACTE

*Maria Wilma Faria (Belo Horizonte, Brésil)**

C'est avec la psychanalyse d'orientation lacanienne que nous pouvons situer les toxicomanies dans le champ du plus-de-jouir en accord avec la modalité selon laquelle chaque sujet fera usage de la drogue dans son corps. Dans ce sens, la contemporanéité nous invite de plus belle à prendre une position éthique qui ne manque pas d'accompagner les défis imposés par la clinique. Ainsi, soutenir le travail de l'inconscient se fait nécessaire. Et cela dans la mesure où prédomine dans le monde une constante convocation à une jouissance qui, par différentes voies, touche aux corps dans la vie sociale. Dans ce champ, bien des personnes se laissent bombarder par un impératif de jouissance sans limite, la consommation d'images qui promeuvent des corps parfaits dans des applications d'exercice physique jusqu'à l'utilisation de médicaments et la performance des entrepreneurs couronnés de succès sur Instagram. De tels sujets engendrés par le discours capitaliste deviennent eux-mêmes des objets de consommation. La boussole de notre époque a été accaparée par le plus-de-jouir au détriment de la croyance aux idéaux de la civilisation.

La notion de toxicomanie généralisée ou d'addictions contemporaines fait référence à la logique du marché. Celui-ci offre toutes sortes de produits de consommation capables de provoquer une addiction lorsque l'on entretient avec eux une relation excessive. Ces objets passent alors au statut de drogues. Comme nous pouvons l'observer, de tels objets de consommation – internet, achats, portables, pornographie, jeux – ne sont pas des substances toxiques insérées dans le corps. Néanmoins, ces objets donnent forme à une liste infinie de produits qui font série et qui obéissent à l'impératif « tous consommateurs », bien dans la logique du « tous jouissent des mêmes objets ».

A son tour, le terme toxicomanies, au pluriel, fait référence à la relation singulière qu'un sujet établit avec une substance qui sera introduite dans le corps. Ainsi, nous pouvons considérer que, même si une même drogue est prise dans des quantités et des fréquences identiques par différentes personnes, son mode et sa fonction dans l'économie libidinale seront chaque fois différents. La pertinence et l'importance de cela est indéniable pour tous ceux du Champ freudien qui se consacrent à cette investigation.

Une approche clinique nous incite à penser la place que le sujet occupe dans le mouvement addict au travail, celui du *workaholic* qui est courant à notre époque et qui d'une certaine façon se conjugue avec l'économie psychique du sujet présentant des pratiques toxicomaniaques. L'addiction instaure une relation directe du parlêtre avec la jouissance du corps, incarnée par l'itération d'un réel sans loi qui engage le corps. Si d'un côté l'on note une « phénoménologie » de

l'addiction, comme une *fixion*¹ à travers le travail, de l'autre l'on observe des signes de toxicomanie dans l'usage d'une substance pour traiter quelque chose de l'inquiétude du corps.

Il s'agit de Y, professionnelle extrêmement dévouée, capable de travailler pendant 36 heures sans interruption dans un service des urgences médicales. Cela est d'autant plus vrai qu'en temps de pandémie on la sollicite davantage. Incapable de dire non, elle a accumulé des nuits blanches jusqu'à atteindre l'épuisement. Tout semblait aller pour le mieux jusqu'à ce qu'elle commence à recourir à l'usage de mytedon² par voie injectable. Au départ, face à une impossibilité de décrocher, elle en prenait pour dormir. Puis, plutôt pour s'anesthésier et ne pas se confronter à l'usure de sa relation amoureuse, à l'irritation constante, aux disputes et à la tristesse. Son rapport au travail était arrivé à un point où elle passait plusieurs jours d'affilée dans son service. C'est là qu'a lieu l'*accident*. Sous l'effet de la drogue, Y a un accident de la route et subit un traumatisme crânien. Après des mois de rééducation, le fait d'être immobilisée à la maison, livrée à des soins en réadaptation physique lui semble insupportable et motive sa demande d'un traitement analytique.

J.-M. Josson, commentateur de ce travail, en a prélevé que « Y est une femme dont la position en tant qu'objet de l'Autre ne s'accroche pas à un fantasme mais se réalise dans le réel. Dans son métier, elle est l'objet indispensable à l'Autre, l'objet dont l'Autre a besoin fondamentalement. Celui dont le service médical d'urgence ne peut pas se priver, comme l'indique son dévouement extrême et son incapacité à dire non ».

Ce n'est qu'avec le traitement par la parole qu'un contour a permis le surgissement d'une fiction : la codéine était la drogue de choix d'un ancien partenaire avec qui elle a vécu dans une position d'objet déchet une relation ravageante. Très vite, surgit une hâte, une agitation et une insistance de Y à reprendre sa vie professionnelle. Depuis, le pari est de produire une scansion dans le temps.

En ce qui concerne ce pari, J.-M. Josson a fait la note suivante : « faire un décalage dans le temps pour tempérer sa hâte de retrouver sa position d'objet indispensable pour l'Autre, qui est aussi ce qui lui donne une place dans le monde ». Il nous a demandé d'expliquer comment cela a été fait, quels ont été les effets recueillis et il s'est demandé si l'accident de voiture, sous l'effet de mytedon, pouvait être interprété comme un passage à l'acte.

Avec les questions de J.-M. Josson à propos du maniement clinique de la scansion du temps et du caractère de passage à l'acte de l'accident de voiture sous l'effet de la drogue, nous entendons que l'analyste provoque un apaisement chez le patient en lui pointant sa tentative de revenir à un point impossible, antérieur à la chute. Il n'y a pas moyen de retourner à la case zéro et de poursuivre comme si rien ne lui était arrivé. Il y a là un tournant, un avant et un après ! Le travail analytique chemine dans le sens d'accompagner le sujet de façon à construire une petite invention qui puisse tant traiter le corps que rendre possible une nouvelle place dans la vie professionnelle, puisque la patiente présente des séquelles motrices. Depuis l'*accident*, elle ne fait

1 Voir dans le texte de Jacques Lacan, L'Étourdit, *Autres écrits*, Ed. du Seuil, 2001, p. 483 : « Le non-enseignable, je l'ai fait mathème de l'assurer de la fixion de l'opinion vraie, fixion écrite avec un x, mais non sans ressource d'équivoque ».

2 Analgésique opioïde synthétique, dont la substance est le chlorhydrate de méthadone, qui présente des caractéristiques analgésiques similaires à la morphine.

plus usage du *médicament*, terme qui se réfère au mytedon. Le corps, auparavant attrapé par le mouvement frénétique et maniaque, est figé. La consommation de la substance et le passage à l'acte semblent être des réponses à l'angoisse.

J.-A. Miller met en avant que le passage à l'acte traduit l'inscription temporelle inévitable de l'acte sur le mode de l'urgence.³ Sinatra nous indique que « le corrélat essentiel de l'instant du passage à l'acte c'est le laisser tomber, c'est le sujet réduit à l'objet et déchu dans la fonction de déchet, de reste – le sujet chute identifié à l'objet a – capturé dans une scène embarrassante, d'angoisse maximale, perturbé par l'émotion qui met en marche l'agitation du corps, possédé par une poussée qui le met en mouvement et le précipite hors de la scène ».⁴

Toujours selon Miller⁵, « l'acte est, comme tel, indifférent à son futur, il est comme tel hors sens, indifférent à ce qui viendra après. Au fond, un acte est sans après, un acte est en soi ». Aussi, « (...) il faut pour qu'il y ait acte que le sujet en soit lui-même changé par ce franchissement signifiant ». La rencontre avec l'analyste a ouvert au sujet la possibilité d'une scansion, d'un temps. Le fait de parler a rendu possible un contour symbolique, la création d'un minimum de distance par rapport à l'acte. L'accident de voiture a permis cet effet d'ouverture mais seulement parce qu'il y avait un analyste pour accueillir et tenter d'instaurer un temps pour comprendre. Indiquer qu'un retour à la vie antérieure n'était pas possible.

Ce corps livré à un excès indicible semble entraîner une disparition du sujet. En effet, l'acte toxicomane est vide du sujet de l'inconscient et de signification. Ainsi, l'absence d'articulation symbolique nous permet de situer l'intoxication par la substance ou par l'adrénaline liée au travail comme étant des opérations de suppléance, un excès du corps à travers lequel le sujet fixe l'insupportable et produit une nouvelle enveloppe corporelle. Dans ce nouage non symptomatique, « l'excès procure un corps... et un point d'arrêt ».⁶

Avec cette approche, nous reprenons la question du colloque du réseau international du TyA, entre rejet et choix de l'inconscient. Nous saisissons que le *modus operandi* de ce sujet, la jouissance liée au travail sans répit et sans limite, va vers le rejet de l'inconscient. Par contre, où situerions-nous le choix ? Cela serait possible, dans la mesure où la chute a produit un laps et a instauré pour ce parlêtre une ouverture au temps de comprendre : *pourquoi n'ai-je pas cherché un analyste avant ?*

Traduit par Mauricio Diamant

**Participants : Aléssia Fontenelle, Cláudia Reis, Marcelo Quintão, Pablo Sauce, Rodrigo Abecassis, Tiago Barbosa*

3 Miller, J.-A. Jacques Lacan : remarques sur son concept de passage à l'acte, *Mental 17*, Face au suicide : la psychanalyse, avril 2006, p. 25.

4 Sinatra, E. *Adixiones*. Buenos Aires, Grama, Ediciones, 2020. p.34.

5 Miller, J.-A. *Ibid.*

6 Le Poulichet, Sylvie. *O tempo na psicanálise*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 1996, p. 116.

UNE OUVERTURE À L'INCONSCIENT

Cassandra Dias (João Pessoa, Brésil)*

Dans le Séminaire XI, J. Lacan désigne l'inconscient comme une discontinuité, le proposant comme homologue à une zone érogène, une frontière qui s'ouvre et qui se ferme, marquée par le hiatus d'une pulsation temporelle, qui s'exprime comme un vacillement, mettant en évidence les failles, les trébuchements : "*...l'inconscient freudien (...) se situe, à ce point où, entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie*"¹. Il revient ensuite sur la référence à l'ombilic du rêve afin de situer l'espace dans lequel est laissée la marque qui nous vient de l'Autre.

Dès 1964 J. Lacan commence ainsi à élaborer l'idée selon laquelle l'inconscient porte la dimension de la perte, de la vacillation et de la discontinuité. Cette notion n'est pas sans liaison avec le concept de répétition élevé par Lacan au rang de concept fondamental à côté de celui de l'inconscient. La répétition est une tentative de récupération et on retrouve la formule suivante : "*une de perdue, dix de retrouvées*".²

Le turbulent et le sourire du Chat d'Alice

Antonio a commencé à consommer du crack à l'âge de 22 ans tout en étant aussi usager d'alcool et de marijuana. Pendant l'adolescence, il a commencé à participer à des braquages et à commettre vols et délits. Il est resté en prison pendant quelques années. Racontant sa vie dans la délinquance il déclare : "j'étais turbulent" ; le corps tremble, il était à la « tête » des adolescents.

Par ce trait, « turbulent », il attirait vers lui tous les projecteurs du lieu d'accueil mais aussi contre lui. Marié, avec des enfants, il se sépare de sa femme pour ne plus faire du mal à sa famille. Il devient sans abri ayant été placé dans un hébergement pour adultes après avoir incendié sa propre maison. Il voulait mettre fin aux hallucinations qui le tourmentaient : des visions de démons, de ses amis et de partenaires de crime tués et défigurés par des armes à feu. Effrayé, il arrête avec le crack. L'acte de mettre le feu à la maison face au désespoir provoqué par les hallucinations fait émerger l'une d'entre elles, à laquelle il n'associe rien, pas même un commentaire : *l'image de la mère qui rit*.

1 Lacan, J. Le séminaire livre XI. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par J.-A. Miller. Version poche, Essais, p. 30.

2 *Ibid.* p. 34.

Il évoque une scène terrifiante de son enfance au cours de laquelle la mère se dispute avec le beau-père, casse plusieurs objets et quitte la maison. Lui, tout petit, désespéré, court à la recherche de la mère.

Il décrit ses rêves à la psychologue qu'il lui faut voir et à qui il doit parler un peu tous les jours. Dans ces rêves, il fait tout pour obtenir le crack mais lorsqu'il est sur le point de fumer, il n'y parvient pas.

Dans un autre rêve, il s'angoisse lorsqu'il voit à l'extérieur de la maison un clown sur le point d'être attaqué par des chiens. Il veut le prévenir mais il n'y arrive pas, jusqu'à ce qu'il se réveille avec un cri.

En contrepoint de l'horreur, il s'invente une ressource pour alléger le poids de sa conscience et de son passé : "le rire".

L'enseignement de la clinique

Pourrions-nous penser que la présence des rêves d'angoisse chez ce sujet indiquerait la dimension de la faille ouverte par l'inconscient qui réintroduit dans la chaîne signifiante la position de désarroi face à la mère qui apparaît et disparaît ?

L'abandon du garçon en désarroi au milieu de la nuit à la recherche de cet objet perdu serait-il répété par l'itération de la consommation de la substance ? Dans les rêves, la présence du Réel provoque le réveil là où la représentation fait défaut.

Serait-il resté du couple présence/absence la trace énigmatique évoquée par le sourire de la mère, comme chez le Chat de Cheshire, qui dans son évanescence et son opacité laisserait entrevoir quelque chose de la jouissance de l'Autre réintroduite d'une façon hallucinatoire ?

Pour ce rire, il n'y a eu aucune plaisanterie, aucune signification possible, aucun commentaire ou association. Seul le vestige d'une jouissance silencieuse à laquelle Antonio est soumis et qui le fait rire de tout en contrepoint de l'horreur. Sa position de sujet ressemble à celle du clown agressé, un chiffre de sa production inconsciente. Le clown, ce personnage qui rit de son propre malheur, comme le Joker, qui par le stéréotype de son sourire, porte la marque de la jouissance insensée de l'Autre qui affecte sa position mélancolique.

Face à la question - si dans la toxicomanie il s'agit de choix ou de rejet de l'inconscient – quelle interprétation serait-elle possible si la toxicomanie «révèle de manière brutale comment fait-on pour éviter cette rencontre avec l'inconscient» ?³ Comment transformer un rejet en élection ?

J.-A. Miller considère le mécanisme de la toxicomanie comme une itération. S'agirait-il d'un retour à cette « marque d'exclusion » sans possibilité de représentation ? Dans ce cas, en quoi le traitement proposé par la parole au sujet toxicomane par la psychanalyse se distinguerait-il des autres pratiques d'écoute ?

Selon J.-A. Miller, l'interprétation « porte sur faire entendre, dans ce que le sujet dit, l'autre phrase ».⁴ Cette lecture peut conduire le sujet à se rendre compte des signifiants qui se répètent, révélant la

3 Feldman, N. – Intervention au Núcleo de Pesquisa em Psicanálise e Toxicomania le 05/04/2022.

4 Miller, J.-A., L'Écoute avec et sans interprétation - 15 mai 2021. In: Lacan Web Télévision.

structure du fantasme qui soutient la construction subjective, fixant une position de jouissance qui entend fonctionner en dépit de l'inconscient. Bien que des formations de l'inconscient fassent des apparitions, comme dans les rêves d'Antonio, qui supposent l'hypothèse d'un inconscient forgé dans la relation qu'il avait avec la psychologue, avec laquelle il avait besoin de parler un peu tous les jours.

Éric Laurent nous propose l'"*interprétation coupure*"⁵ qui renvoie à l'opacité de la jouissance, introduisant l'impossible. Ainsi, il revient à l'analyste de lire ce qui est au-delà de ce qui est dit, étant de l'ordre de la lettre. Selon Lacan : "*l'inconscient est ce qui se lit*"⁶, permettant à une fixation de la jouissance de se réorienter, favorisant la construction d'une nouvelle fiction par le sujet.

Pour ce qui est du « turbulent », le rêve n'est pas travaillé pour donner du sens à ce signifiant maître. La fixation à ce signifiant comme celle d'un vilain garçon le met dans une situation de risque et la drogue en est l'apogée. Sous transfert, ce signifiant pourrait être entendu autrement, comme d'un garçon qui, touché par ce signifiant, jouit de son corps.

Le commentaire de Marie-Françoise De Munck⁷ nous a amenés à des réflexions cruciales pour notre investigation autour des toxicomanies ; en voici un résumé :

Nous soutenons l'hypothèse que la psychanalyse met l'accent sur la dimension de l'inconscient réel, c'est-à-dire de l'impression du trauma initial. Il y a une différenciation à faire entre l'inconscient réel et l'inconscient transférentiel, ce dernier est déjà un traitement du traumatisme par le langage.

Nous pouvons donc extraire deux modalités transférentielles : la première, adressée à un sujet supposé savoir et la deuxième adressée à l'analyste en tant que témoin de l'itération. Cette position de témoin fait de l'analyste un interprète ou un type de prothèse.

La position de l'analyste comme lecteur de ce qui est au-delà du sens, nous paraît décisive dans la clinique des toxicomanies. Cette direction est en effet analytique et se distingue des autres abords/traitements de la toxicomanie par la parole.

Il ne s'agit pas seulement d'être avec le sujet devant une énigme qui ne peut pas se déplier en représentations signifiantes; mais plutôt de faire que cette énigme puisse être supportable dans la répétition du lien avec l'autre: dans cet extrait clinique, le patient a besoin de "voir la psychologue tous les jours". Parler à la psychologue, même sans avoir des prétentions élaboratives, a pu aider le sujet à supporter l'horreur.

Traduit par Fernanda TURBAT

**Participants : Daniela Dinvardi, Giovanna Quaglia, Fernanda Turbat, Maria Célia R. Kato et Sarita Gelbert.*

5 Laurent, E. L'interprétation: de l'écoute à l'écrit. *La Cause du désir* n.108, Juillet 2021, p. 59.

6 Lacan. J. Le Séminaire livre XX. *Encore* (1972-1973). Texte établi par J.-A. Miller. Editions du Seuil, Paris, 1975, p. 29.

7 A partir du commentaire de Marie-Françoise De Munck (TyA Bruxelles) au 3ème Colloque International TyA.

L'INTERPRÉTATION RÉELLEMENT POSSIBLE?

Pierre Sidon (Paris, France)*

La toxicomanie est plus souvent symptôme social qu'individuel¹. L'addict a donc plus souvent affaire à des institutions qui s'occupent de lui, plutôt qu'il ne s'adresse à un analyste. Que demande-t-il alors à ces institutions ? Hébergement et soins... Lorsqu'il en est à un point de ruine à même de le faire consentir à l'abstinence. C'est ainsi souvent du corps que vient la première interprétation. Elle est réelle, comme le déchet que l'addict est voué à devenir. Le professionnel doit d'abord consentir à cette interprétation. Il n'est pas sûr qu'il puisse se faire l'auteur d'une autre et encore moins que le patient ne parvienne à l'entendre. Au contraire d'une cure analytique, ce n'est pas le patient qui doit croire au symptôme mais l'analyste. Mais le traitement institutionnel, s'il est orienté par la singularité du cas, peut se hisser à la hauteur de l'insistance de ce réel et faire poids. Des effets analytiques y trouvent-ils néanmoins aussi une place de surcroît ?

Ainsi de C., alcoolique depuis dix ans, suivi sans effet depuis deux ans jusqu'à ce qu'il déclenche un diabète à l'approche de l'âge que son frère avait lorsqu'il s'est suicidé. Il se décide alors à mettre en œuvre plusieurs dispositifs élaborés depuis des mois dans les entretiens : travail personnel de la musique, atelier institutionnel, formation et nouveau travail qui le sauveront. De même T., jeune alcoolique fait un malaise cardiaque qui met le holà. Mais c'est parce qu'il réalise que son oncle décédé consommait aussi, qu'il peut prendre une distance décisive avec un amour paternel qui l'identifiait à cette place mortelle.

Bien souvent tout se passe bien - c'est-à-dire que rien ne se passe - jusqu'à la nécessaire sortie du sujet du dispositif d'hébergement. Rien n'a pu se traiter auparavant pour D. mais au moment de répondre à une proposition de logement social puis de demander une prolongation de son séjour, il enchaîne lapsus et actes manqués. Il envisage de vivre à nouveau dans sa voiture. Il interprète : « je n'ai jamais vécu seul, jamais vraiment vécu tout court ; j'ai peur : j'ai toujours été dépendant, de ma mère, de compagnes ; à vingt ans je vivais déjà la tête dans la bouteille... Pour

1 « On peut être très bien l'agent d'un symptôme social sans vérifier un symptôme subjectif. Et c'est là que s'introduit cette dimension du symptôme qui est dite essentielle par Lacan, à savoir : il faut encore y croire, pour qu'il y ait symptôme. Il faut encore croire qu'il s'agit d'un phénomène à déchiffrer, un phénomène où il est question de lire quelque chose, éventuellement une causalité, des origines, un sens. Et là, du point de vue social, il s'agit d'une certaine ségrégation du toxicomane que de le livrer à des processus thérapeutiques, et c'est en quelque sorte supplémentaire, des processus thérapeutiques qui peuvent être du même ordre que s'il s'agit de guérir, à savoir trouver des produits chimiques de substitution, comme on en fait l'expérience sur une large échelle aujourd'hui. C'est supplémentaire que, au fond, le psychanalyste soit le premier à décider d'y croire, comme à un symptôme et d'entreprendre le déchiffrement. Donc, là se pose la question du consentement ou non du sujet, à ce qu'on lui colle un symptôme sur le dos, il est déjà toxicomane maintenant il faut encore qu'il ait un symptôme, par votre faute en quelque sorte... », Miller J.-A., Cours *L'orientation lacanienne*, Paris VIII, Inédit, 2.4.97

disparaître. Petit j'avais l'idée que je ne vivrais pas au-delà de l'âge où mon père est mort, que je ne serais pas un adulte. » C'est parce que le séjour a une fin réelle que l'inconscient se manifeste, qu'il est souligné par les intervenants et que l'interprétation, du sujet, a pu avoir lieu. Il ne poursuivra pas dans cette veine mais il a pu, depuis, réussir une formation dans un domaine qui le passionne. Nous avons prolongé son séjour car un avenir semble désormais possible.

Il arrive aussi qu'un sujet n'accepte aucune intervention thérapeutique. A. vit de vols et de violences comme son père, dans une ambiance paranoïde envahie de regards qu'il tente de déchiffrer pour éviter une menace omniprésente. Il refuse tout traitement malgré l'angoisse et continue de consommer le cannabis qui le paranoïse pourtant. Nous le menaçons d'éviction. Dans les suites il se dit revivifié et trouve une insertion professionnelle dans le monde des déchets : rippeur puis pilote d'une machine dans une usine de recyclage : il se recycle aussi, cessera de consommer et se métamorphosera : « si j'étais violent, dira-t-il en pleurant, c'est parce que je n'ai connu que ça ».

Dans le cas où le sujet peut entendre une intervention qui fait résonner le corps, il peut y avoir accès à la vie là où le destin indiquait une impasse : B. refusait le traitement d'une maladie chronique malgré une première manœuvre vivifiante qui avait consisté à recueillir et lire des écrits qu'elle archivait jusque-là. L'analyste bondit lorsqu'elle avoue pour la première fois que sa tante était morte de la même maladie qu'elle refusait aussi de traiter : « Ta maladie coélique n'est pas celle de ta tante ! » (*¡Tu celiacúa no es la de tu tía!*), - en espagnol il y a une résonance entre maladie coélique et tante -, et la coupure immédiatement postérieure de la séance ont constitué les interventions à ce moment-là, lesquelles visaient à bouleverser cette position de refus radical à se laisser aider. L'ouverture au traitement médical et le recueil des écrits ouvrit la voie à l'aveu que ceux-ci visaient à ordonner des hallucinations verbales et à l'acceptation d'un traitement pharmacologique qui se substitua à des consommations d'alcool problématiques.

Mais lorsque le sujet ne peut pas s'entendre, c'est parfois le truchement d'un dispositif institutionnel qui peut l'aider. M. parle en général plus qu'il n'écoute, qu'il ne s'écoute. Lors d'un atelier expression un participant raconte : « Quand je buvais, je me regardais dans la glace et je me disais : t'es pas si laid. Ça me permettait de continuer à boire. » M. surenchérit, hilare : « Moi je me regardais dans la glace et Ô surprise ! : c'était un arabe ! » Nous faisons valoir la signification injurieuse qu'il n'entendait pas. Dans les suites il va se rendre compte de son propre racisme et lors d'une présentation de malades qui suit, raconter le déclenchement d'une autoaccusation jamais avouée jusque-là, initiatrice de sa descente aux enfers.

Malgré le rejet de l'inconscient², une touche de l'inconscient n'est pas toujours impossible. Un sujet peut y puiser une décision de vivre qu'il n'aurait pu attendre du Discours du maître.

**Participants : Camille Burais, Coralie Haslé, Jacqueline Janiaux, Éric Colas, Tomás Verger*

2 Lacan J., *Télévision, Autres Écrits*, Paris: Seuil, 2001, p. 526.

LES ADDICTIONS, NOUVELLES FORMES DU MALAISE CONTEMPORAIN

Nelson Feldman (Genève, Suisse)

La psychanalyse est engagée dans la clinique de notre temps. La preuve : nous avons été plus de trois cents collègues connectés par visio-conférence pour le colloque du TyA. Après deux années de Covid et de restrictions pour les rencontres, le réseau international du TyA a été convoqué autour du thème *Addictions : Rejet ou choix de l'inconscient ? Effets d'interprétation dans les traitements par la parole des toxicomanes*.

Les exposés et discussions se sont penchés sur les points suivants :

Rejet ou choix de l'inconscient

La question sur le rejet ou le choix de l'inconscient s'inscrit dans une époque qui rejette l'inconscient. Nombreux sont les traitements proposés aux toxicomanes sans aucune prise en compte de l'inconscient : traitements coercitifs, approches psycho-éducatives ou purement pharmacologiques.

Le « rejet » de l'inconscient est un phénomène qui ne concerne pas uniquement les toxicomanes, puisque de nombreux sujets cherchent aujourd'hui une réponse à leur malaise ou leurs symptômes sans interroger la place de l'inconscient dans leur souffrance. Par contre chez les sujets dits addicts, c'est dans l'usage méthodique de la drogue qu'ils opèrent ce rejet. La parole est laissée de côté pendant la période de consommation pour traiter leur malaise par l'effet de la substance, une solution radicale. C'est justement la parole qui peut faire surgir les notions de *trouaille et de surprise* de l'inconscient. Lacan a signalé que « les analystes font partie du concept de l'inconscient, puisqu'ils en constituent l'adresse ».¹

Un traitement par la parole avec la présence de l'analyse

Dans l'orientation lacanienne il s'agit d'un traitement par la parole sous transfert, un transfert à créer avec le sujet lors de sa demande de soins. Le transfert, mis en relief par Jacques Lacan dans le séminaire XI comme l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse, est approfondi dans les différents cas présentés dans ce colloque.

Comme l'indique bien le texte de Wilma Faria et ses collègues, la clinique des addictions s'inscrit dans le champ du plus-de-jouir dans le corps. Le cas Y est pris dans un sans-limite de

¹ Lacan, J. Position de l'inconscient (1964), *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 834.

l'addiction frénétique au travail accompagnée par la prise d'opiacés pour « s'anesthésier ». Mais cette solution s'avère précaire et s'ensuit un passage à l'acte, ce qui ouvrira la porte au début d'un traitement par la parole. La rencontre avec l'analyste permet de créer la scansion et une mise à distance avec l'acte : le temps de voir et de comprendre. Ce travail aborde le changement possible du sujet en traitement dans son rapport à l'Autre et la possibilité d'occuper «une autre place dans le monde», sans être l'objet indispensable pour l'Autre.

Antonio, le cas présenté par Cassandra Dias, marqué par la précarité subjective et le débranchement, souligne l'importance de la présence et la disponibilité de l'analyste, nécessaires pour supporter le réel de l'horreur qui habite ce sujet.

Les formations de l'inconscient et le rêve du toxicomane

Cette présence de l'analyste offre une ouverture à l'inconscient et le sujet lui amène ses rêves d'angoisse : un clown attaqué par des chiens, ce qui ressemble à sa position de sujet qui rit de ses propres malheurs. Comme indiqué par J. Lacan dans le séminaire XI, l'inconscient se présente sous la forme de la discontinuité, pulsatile, sous la forme des formations de l'inconscient.²

Les toxicomanes, rêvent-ils ? Oui, et c'est souvent le cas lors de périodes d'arrêt de la consommation. L'inconscient apparaît au travers de rêves racontés à l'analyste dans le cas d'Antonio et son cauchemar répétitif de prise ratée du crack. La drogue dans le rêve n'occupe pas la même place que dans la situation de consommation habituelle.

Quelle interprétation ?

Dans le colloque, un autre point abordé ce sont les effets d'interprétation qui comportent différentes modalités possibles. Selon J.A. Miller, l'interprétation « porte sur faire entendre, en ce que le sujet dit, l'autre phrase ».³ Les cas cliniques présentés ont montré l'extraction faite par l'analyste avec tact et finesse et Fabian Naparstek a donné les détails dans sa conclusion .

Pour le cas décrit par Wilma Faria, il y a une scansion, un avant et un après le passage à l'acte et il s'agit de créer « une petite invention », une nouvelle place, pour traiter le corps, obligé à un point d'arrêt.

Dans le cas d'Antonio, qui adopte le rire du clown, il n'y a pas de signification possible mais le « vestige d'une jouissance silencieuse ». Le sujet remémore son enfance, sa mère en errance la nuit et une hallucination qui se répétait, c'était justement le rire de sa mère. C'est la place de l'analyste, occupée par le praticien, qui a permis au sujet de déployer ses signifiants.

L'Autre de l'institution

Dans certaines situations du plus-de-jouir sans limites, la place de l'institution permet une mise à distance avec la consommation et la possibilité d'un point d'arrêt. Il s'agit d'un Autre qui

² Lacan, J., Le Séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller. Paris: Seuil, 1973, p.21-30.

³ Miller, J.-A., L'écoute avec et sans interprétation dialogue avec des collègues de la NLS à Moscou, 15 mai 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=F56PprU6Jmk>

peut contenir, d'où l'importance de proposer un dispositif de parole, pour traiter le malaise.⁴ Une vignette du TyA Paris montre bien cette fonction de contention chez un patient très affecté à l'idée de changer de lieu d'hébergement malgré une relative stabilisation où « rien ne se passe ». Au moment de changer de lieu apparaissent lapsus et actes manqués, où le sujet vacille, mais qui fonctionnent comme un réveil pour Mr D. qui prendra ensuite une part active dans un nouveau projet.

Les défis cliniques et la feuille de route pour le TyA

Dans plusieurs cas présentés, la sévérité accompagne cette clinique des sujets déboussolés qui cherchent un équilibre précaire avec la prise de substances. Les difficultés dans ces traitements par la parole sont liées également à des situations de grande fragilité et aux prises avec la mort. La pratique à plusieurs se révèle précieuse pour ces situations.

Ce colloque a bien mis en avant l'importance du concept lacanien de jouissance qui caractérise cette clinique de l'excès, du sans limites, sans bord.

Dans ce XXI siècle, la logique capitaliste de la consommation et du sujet consommateur favorise une modalité de liens sociaux utilitaristes basés sur la satisfaction immédiate de besoins. Les addictions, nouvelles formes du malaise contemporain, s'inscrivent dans cette logique.

L'enseignement de Jacques Lacan et de Jacques-Alain Miller nous donne une boussole pour la clinique. Les différents groupes et membres du réseau TyA ont produit depuis des années un savoir accessible à travers de nombreux textes et publications.

Nous devons maintenir le travail en commun du réseau international TyA à partir du thème du prochain colloque tout en tenant compte du contexte de chaque région et pays.

Continuons à stimuler la participation et l'intégration de collègues intéressé.es par cette passionnante clinique contemporaine !

4 Zenoni, A., *L'autre pratique clinique, psychanalyse et institution thérapeutique*, Toulouse, Ères, 2014.

TROIS PERSPECTIVES LACANIENNES SUR LA TOXICOMANIE

Fabián Naparstek (Buenos Aires, Argentine)

Le TyA a une marque, une marque d'origine que nous avons soutenue au fil du temps. Le TyA produit une élaboration collective propre à une communauté de travail, une élaboration toujours très proche de la clinique, et le lieu où différents groupes à travers le monde présentent leurs travaux.

Nous avons une orientation très précise. Comme signalé par Ève Miller-Rose au début, nous partons de l'adoption de la proposition de Jacques-Alain Miller dans l'argument « Pas d'écoute sans interprétation »¹. Il s'agirait là de définir au cas par cas ce que nous appelons interprétation, mais c'est évident que dans notre orientation il y existe une écoute précise et qui a des effets.

Devant une jouissance excessive quelque chose est isolé, localisé, extrait ou sanctionné. L'on constate un détail. Dans le travail de nos collègues de Bruxelles, Hélène Coppens signale que l'on fait exister une douleur dans une monomanie de Valtran. L'analyste en fait le constat et la certifie. Dans l'exposé de Rennes, Éric Taillandier souligne comment se localise l'insupportable. L'on va du brouillard au voile. L'on localise que chaque relation sexuelle est précédée d'une consommation. Dans l'exposé de la Suisse, Nelson Feldman localise un fantasme de soumission face à l'excès de pornographie. Dans une des présentations de l'Argentine, Nicolas Bousoño souligne le « me promener avec ce qui est à moi » et « la clé française réglable » et en extrait un « usage singulier de la parole ». De la même façon, dans un des travaux du Brésil, Maria Wilma Farias met en évidence qu'un accident fonctionne comme un avant et un après sur une temporalité sans coupures ni fissures. Dans un autre texte du Brésil, Cassandra Dias Faria nous indique que l'extraction du signifiant « attentat » ouvre une brèche à l'inconscient.

Dans l'exposé de nos collègues de Paris, Éric Colas localise les événements de corps et signale la maladie cœliaque – « pas comme celle de la tante » - comme une « touche de l'inconscient ». Depuis Barcelone, à son tour, Juan Manuel Alvarez extrait d'un des cas le signifiant « Saltimbanque » devant la consommation de tout, de tout ce qu'il y a.

Nous avons une clinique des désorientés - déboussolés - par l'excès ; des délocalisés. Et l'analyse pousse à une clinique localisée. On localise quelque chose, fait le constat d'un

¹ Miller, J.-A., Pas d'écoute sans interprétation, *La Cause du désir*, n. 108. Paris: Navarin, Juillet 2021.

événement, souligne un signifiant, fait apparaître le corps etc. Face à une consommation généralisée et excessive, l'on localise quelque chose de singulier.

Cela va dans le sens de la proposition du travail lue par Luis Salamone - l'autre travail présenté par le TyA de l'Argentine - où ressort l'aspect du singulier et ce qui se répète du côté de l'excès. Ce qui itère. Là où quelque chose itère, à son tour, niche ce que Ernesto Sinatra travaille sous le terme d'addixion avec un X, comme quelque chose de singulier. Comme le patient qui a trouvé sa clé française dans l'analyse. Nous avons nos clés : nos clés pour localiser ces éléments dans la clinique. Qui est aussi ajustable au cas par cas.

Jacques-Alain Miller localise trois clés ou références différentes à trois moments distincts de son cours L'Orientation lacanienne. En effet, les trois références ont été utilisées - d'une façon ou d'une autre - tout au long de ce colloque.

Je fais référence, premièrement, à la toxicomanie et au phallus. Ce que nous avons l'habitude de nommer la clinique de la rupture d'avec le phallus. Celle-ci a été présentée par Jacques-Alain Miller dans un texte qui est central pour notre travail. Je me réfère au texte « Pour une recherche sur la jouissance auto-érotique », de 1989². Deuxièmement, ce que nous pourrions appeler la clinique des toxicomanies et l'objet petit α . Dans ce cas, Jacques-Alain Miller nous propose « la toxicomanie en tant qu'anti-amour ». Je me rapporte à la « Théorie du partenaire » des années 1996 et 1997³. Troisièmement, nous pouvons reprendre le rapport entre addiction et symptôme. A ce moment, Jacques-Alain Miller part de son élaboration à propos de l'itération. Nous en retrouvons la référence fondamentalement dans le cours « L'être et l'Un » de 2011⁴. Dans les deux premières, l'on parle de toxicomanie et ce ne sera qu'en 2011 que Jacques-Alain Miller va parler d'addiction. De là surgit le travail d'Ernesto Sinatra sur l'addixion avec un X.

Dans ma perspective, les trois versions sont très actuelles pour aborder notre clinique et ne sont pas incompatibles entre elles. En 2019, en effet, lors de la conversation clinique de l'Uforca, Jacques-Alain Miller revient sur la clinique de l'objet petit α avec un cas de Sonia Chiriaco – « Sur la ligne »⁵ - et dit que dernièrement nous avons abandonné dans une certaine mesure la référence à l'objet petit α .

Et bien, s'ouvre à nous l'investigation clinique autour de ces trois clés, outils ou références de notre champ, proposés par Jacques-Alain Miller. Investigation qui porte aussi sur le thème du singulier et du général à partir du thème de notre prochain congrès de l'AMP : « Tout le monde est fou ». Allons-y !!!

2 Miller, J.-A., "Para una investigación sobre el goce autoerótico", clausura de las Jornadas del GRETA –Groupe de Recherche et d'Études sur la Toxicomanie et l'Alcoolisme– de 1989: "Cloture: Le toxicomane et ses thérapeutes", publicado en *Analytica* N° 57 (Navarin Editeur).

3 Miller, J.-A. La théorie du partenaire, texte publié dans ce numéro de Pharmakon digital, cf. p. 47.

4 Miller, J.-A., *L'Être et l'Un*, Cours de l'Orientation lacanienne, 2011, inédit.

5 Cas présenté par S. Chiriaco lors du Colloque UFORCA. Conversation clinique sous la direction de J.A. Miller.

Il me reste à remercier la commission d'organisation de ce colloque: Nadine Page et Nelson Feldman, avec David Briard, Cassandra Dias, Dario Galante, Pierre Sidon et le soutien d'Ève Miller-Rose et Anne Ganivet-Poumellec pour la Fondation du Champ freudien.

Traduit par Mauricio Diament



Autumn, Balthasar Permoser, v. 1685-1690.

ORIENTATION

LA THÉORIE DU PARTENAIRE

Jacques-Alain Miller

Introduction

La question du vingtième siècle a été celle du réel dans la mesure même où le discours de la science, singulièrement, s'est emparé du langage, qu'il l'a ravi à la rhétorique, et qu'il a entrepris de mesurer le langage, non pas au vrai, mais au réel*.

Ce qui l'annonce, dès le début du siècle, et comme surgeon de l'entreprise de Frege, c'est la fameuse théorie des descriptions définies de Bertrand Russell (1905) concernant le nom propre et évaluant dans quelle mesure le nom propre serait faire nom à ce qui est vraiment, c'est-à-dire à ce qui est réel.

La réflexion philosophique qui procède de cette tradition a comme cœur la théorie de la référence. Dans quelle mesure le langage peut-il ou non toucher au réel ? Comment se nouent le langage et le réel ? – alors que le langage est puissance de semblant – alors que le langage a le pouvoir de faire exister des fictions. D'où l'idée qu'il se pourrait qu'au regard du réel le langage soit malade, malade de la rhétorique dont il est gros, et qu'il faudrait le guérir par une thérapeutique appropriée, pour qu'il soit vraiment conforme au réel.

C'est toute l'ambition de Wittgenstein et de ses héritiers que de réaliser une thérapeutique du langage, jusqu'à considérer la philosophie elle-même comme une maladie qui témoigne de l'infection que véhicule le langage comme puissance des fictions. Non pas résoudre les questions philosophiques, mais montrer qu'elles ne se posent pas si on se guérit du langage, si on le met au pas du réel.

C'est ce qui conduit Lacan à passer du Nom-du-Père au Père-du-Nom. Ce n'est pas vaine rhétorique. La nomination – donner des noms aux choses, qui est le biais même par lequel Frege et Russell ont entrepris leur questionnement du langage commun – n'est pas la communication, n'est pas la parlotte. La nomination, c'est la question de savoir comment la parlotte peut se nouer à quelque chose de réel.

Dans notre vocabulaire à nous, c'est la fonction du père qui permet de donner un nom aux choses, c'est-à-dire de passer du symbolique au réel. Ce Nom-du-Père – Lacan l'a dit une fois et Éric Laurent l'a fait passer dans notre usage courant –, on peut s'en passer à condition de s'en servir. S'en passer veut dire que le Nom-du-Père, dérivé du concept de l'œdipe, ce n'est pas du réel.

Le Nom-du-Père est un semblant relatif, en effet, qui se fait prendre pour du réel. Le Nom-du-Père n'est pas de l'ordre de ce qui ne cesse pas de s'écrire. C'est pourquoi Lacan a promu, à la place du Nom-du-Père, le symptôme comme ce qui, dans la dimension propre de la psychanalyse, ne cesse pas de s'écrire, c'est-à-dire comme l'équivalent d'un savoir dans le réel. Quand il y a un Nom-du-Père, c'est en tant qu'une espèce de symptôme, rien de plus.

Est-ce une loi, le symptôme ?

Si c'est une loi, c'est une loi particulière à un sujet. Et on peut se demander à quelle condition il est pensable qu'il y ait du symptôme pour un sujet.

Si c'est du réel, c'est un réel très particulier, puisque ce serait du réel pour Un, donc pas pour l'Autre. C'est du réel qui ne peut s'aborder que un par un. C'est de beaucoup de conséquences de le constater. Cela met en question ce qu'il en est du réel pour l'espèce humaine.

S'il y a du symptôme pour chacun de ceux qui parlent, cela veut dire qu'au niveau de l'espèce il y a un savoir qui n'est pas inscrit dans le réel. Au niveau de l'espèce qui parle, il n'est pas inscrit dans le réel un savoir qui concerne la sexualité. Il n'y a pas à ce niveau-là ce qu'on appelle « instinct », qui dirige, de façon invariable et typique pour une espèce, vers le partenaire.

Le désir ne peut pas du tout en tenir lieu, parce que le désir est une question. C'est la perplexité sur la question. La pulsion n'en tient pas davantage lieu, parce qu'elle ne donne aucune assurance quant à cet Autre au niveau du sexuel.

Autrement dit, dans ce qui l'anime d'une compétition, d'une référence avec la science, l'existence du symptôme oblige à modifier le concept que nous avons du savoir dans le réel. S'il y a un symptôme, alors il n'y a pas de savoir dans le réel concernant la sexualité. S'il y a un symptôme comme ce qui ne cesse pas de s'écrire pour un sujet, alors, corrélativement, il y a un savoir qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, un savoir spécial. Ce n'est pas le savoir dans le réel en tant qu'il ne cesse pas de s'écrire. S'il y a un symptôme, c'est qu'il doit y avoir, pour l'espèce humaine, un savoir qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est là la démonstration que Lacan essaie de faire sourdre de l'expérience analytique. S'il y a un symptôme, alors il n'y a pas de rapport sexuel, il y a un non-rapport sexuel, il y a une absence de savoir dans le réel concernant la sexualité.

Il est très difficile de démontrer une absence de savoir dans le réel. Qu'est-ce qui nous met, dans l'expérience analytique, devant cette absence de savoir dans le réel ?

Ce dont nous avons l'expérience par la psychanalyse, dans chaque cas qui s'expose dans l'expérience analytique – Lacan nous en fait apercevoir la valeur, et il fallait qu'il le formule pour que cela devienne une évidence –, c'est de la fonction déterminante, dans chaque cas, d'une rencontre, d'un aléa, d'un certain hasard, d'un certain « ce n'était pas écrit ».

Cela s'expose, se met en évidence avec une pureté spéciale dans le récit que peut faire un sujet de la genèse de son homosexualité, ou la mauvaise rencontre, qui est une instance en quelque sorte qui éclate à laquelle le sujet attribue ensuite volontiers son orientation sexuelle, mais aussi bien la rencontre de certains mots qui vont décider pour un sujet d'investissements fondamentaux qui conditionneront ensuite le mode sous lequel il se rapportera à la sexualité. Et puis, toujours,

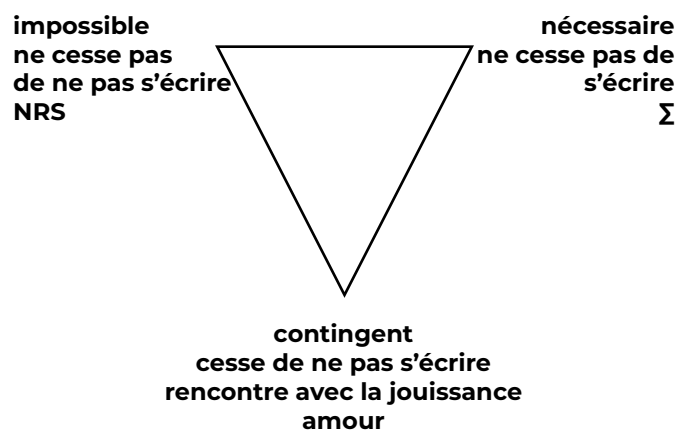
dans tous les cas, la jouissance sexuelle se présente sous les espèces, on le sait, du traumatisme, c'est-à-dire comme non préparée par un savoir, comme non harmonique à ce qui était déjà là.

Autrement dit, la constance propre que nous pouvons repérer dans l'expérience analytique est précisément la contingence. Ce que nous repérons comme une constance, c'est cette variabilité même. Et la variabilité veut dire quelque chose. Elle veut dire qu'il n'y a pas un savoir pré-inscrit dans le réel. Cette contingence décide du mode de jouissance du sujet. C'est en cela qu'elle met en évidence l'absence de savoir dans le réel quand il s'agit de la sexualité et de la jouissance. Elle met en évidence un certain « ce n'est pas écrit ». Cela se rencontre. Dès lors, ce qui fait fonction de réel de référence n'est pas un « ne cesse pas de s'écrire », c'est un « ne cesse pas de ne pas s'écrire », c'est-à-dire exactement le rapport sexuel comme impossible.

Lacan s'est posé la question, sur un mode que j'oserais dire torturé, de savoir dans quelle mesure c'était démontrable. Le réel dont il s'agit là est d'une espèce tout à fait différente du réel de la science. Comment démontrer une absence de savoir ?

Il reste volontiers un peu en retrait de ce terme de démonstration. C'est pourquoi il peut dire : « L'expérience analytique atteste un réel, témoigne d'un réel. » C'est comme si, dans notre champ, la contingence, régulière, que nous rencontrons dans tous les cas, attestait de l'impossible. C'est en quelque sorte une démonstration de l'impossible par la contingence.

J'écrirai ce triangle. L'impossible, le « ne cesse pas de ne pas s'écrire », qui est le propre du non-rapport sexuel que j'abrège NRS. Le nécessaire pour chacun est le « ne cesse pas de s'écrire » du symptôme. Et si nous constatons le fait du symptôme, il nous renvoie dans chaque cas à ce NRS. Le contingent du « cesse de ne pas s'écrire » fait en quelque sorte preuve et apparaît sous ces deux espèces essentielles : la rencontre avec la jouissance et la rencontre avec l'Autre, que nous pouvons abréger sous le terme d'amour.



L'amour veut dire que le rapport à l'Autre ne s'établit par aucun instinct dans ce contexte. Il n'est pas direct, mais toujours médié par le symptôme. C'est pourquoi Lacan pouvait définir l'amour par la rencontre, chez le partenaire, des symptômes, des affects, de tout ce qui marque chez lui et chacun la trace de son exil du rapport sexuel.

Il apparaît que le partenaire fondamental du sujet n'est dans aucun cas l'Autre. Ce n'est pas l'Autre personne, ce n'est pas l'Autre comme lieu de la vérité. Le partenaire du sujet est au contraire, comme cela a toujours été aperçu dans la psychanalyse, quelque chose de lui-même : son image – c'est la théorie du narcissisme, reprise par Lacan dans « Le stade du miroir » – ; son objet petit a, son *plus-de-jouir* ; et foncièrement sans doute, le symptôme.

Voilà esquissée la théorie du partenaire.

Un complément à la théorie du sujet

Il y a très longtemps, lorsque j'étais philosophe, j'avais extrait de l'enseignement de Lacan ce que j'appelai la théorie du sujet. En rassemblant un certain nombre de considérations sous le chef de « théorie du sujet », j'avais répondu à une invitation de Lacan lui-même, qui avait, à plusieurs reprises, référé le sujet de l'inconscient freudien au *cogito* cartésien, qu'il avait réécrit, modifié, varié. Cette théorie du sujet était faite pour permettre à cet enseignement de Lacan de communiquer avec les philosophies, en particulier avec la philosophie cartésienne, les philosophies post-cartésiennes, spécialement la philosophie critique de Kant, de Fichte, et la philosophie phénoménologique de Husserl.

Cette perspective, cette tentative, certes datée, n'appelle de ma part aucun reniement, mais un complément. Ce complément à la théorie du sujet, c'est la théorie du partenaire.

Le partenaire-Dieu, biface

Le *cogito* cartésien « Je pense, donc je suis » a d'ailleurs lui-même un partenaire. Il n'est pas du tout solipsiste. Il a un partenaire au jeu de la vérité. Sans doute ne peut-on pas jouer au jeu de la vérité sans un partenaire.

Quel est ce partenaire ?

C'est d'abord, très simplement, ses propres pensées. Son premier partenaire est son propre « je pense ». Mais dire que c'est son « je pense » serait déjà trop dire, parce qu'il ne peut isoler son « je pense » parmi ses pensées que s'il cesse de se confondre avec ses pensées, s'il cesse de les penser purement et simplement ces pensées qu'il a.

Quand cesse-t-il de se confondre avec les pensées qu'il a ? Quand il s'interroge à propos de ses pensées.

Quand il s'interroge sur ses pensées, évidemment, il s'en distingue. Il s'interroge – quelle idée ! – sur le point de savoir si elles sont vraies, et sur le point de savoir comment savoir si elles sont vraies ou pas. Cela suffit à introduire le ver dans le fruit, le fruit de ses pensées. La question de la vérité introduit le ver - question de la vérité qui n'est pas distincte, chez Descartes, de la question de la référence, puisqu'il s'agit de savoir si la pensée touche ou non au réel, à le traduire dans nos termes à nous.

Aussitôt, la question de la vérité fait surgir l'instance du mensonge sous les espèces d'un Autre qui trompe. Voilà le partenaire qui surgit alors pour Descartes. Un autre imaginaire, sans doute, fictif, l'Autre qui trompe, qui lui met ces idées-là dans la tête. C'est avec cet Autre-là qu'il joue sa partie.

Les *Méditations* de Descartes, c'est la partie jouée avec l'Autre qui trompe, l'Autre dont les pensées de Descartes ne seraient que les productions illusoires qu'il émet afin de l'égarer.

Cette partie jouée avec l'Autre trompeur paraît d'abord perdante, nécessairement perdante, puisque le sujet concède à cet Autre la toute-puissance – « tu peux tout faire » –, et donc la puissance de le tromper dans toutes ses pensées, même celles qui lui paraissent les plus sûres. La partie est inégale, radicalement inégale. L'Autre trompeur d'emblée le détrousse, ramasse toute la mise, qui sont ses propres pensées que le sujet cartésien met en jeu : qu'est-ce qu'elles valent ? Et l'Autre qu'il a imaginé nettoie la table. Toutes peuvent être trompeuses, toutes peuvent ne rien valoir. Aucune ne porte en elle-même la marque de la vérité. Il ne lui reste rien. « Tout est perdu, for l'honneur », a ajouté un roi de France.

Ce qui fait l'enchantement du conte cartésien, c'est que le sujet trouve le ressort de son triomphe dans cette déroute radicale elle-même. Dans ce renoncement à tout avoir, dans cette pauvreté radicale, dépouillée de tout par l'Autre qui peut tout, précisément là il trouve son être. Il le trouve dans un pur « je pense » sectionné de tout complément d'objet, un « je pense » exactement absolu, au sens propre, au sens étymologique, c'est-à-dire un « je pense » sectionné, coupé.

C'est comme par miracle le point où la pensée et le réel coïncident. Une fois sauvé de l'Autre-qui-peut-tout ce petit rien qui lui reste comme un résidu, tout est gagné. Un nouvel empire est gagné, puisque de fil en aiguille le sujet cogital récupère son authentique partenaire, c'est-à-dire l'Autre qui ne trompe pas, et donc évacue la fiction de l'Autre qui trompe.

C'est tout à fait autre chose de continuer la partie avec un Autre qui ne trompe pas. Tout-puissant sans doute, mais véracé, car la toute-puissance – c'est l'axiome de Descartes – s'amoindrirait par le mensonge. Le mensonge témoignerait toujours d'un moindre être. Tout-puissant, donc fiable. Un partenaire fiable, même s'il est tout-puissant, il est impuissant, il vous fout la paix. C'est ce que Descartes conquiert dans ses *Méditations*, un Autre qui lui fout une paix royale.

L'avantage du Dieu de Descartes – nous continuons de vivre sur les intérêts de ce qu'il a gagné alors –, c'est qu'on n'a pas à s'en inquiéter. Il ne va pas vous prendre en traître, vous jouer des tours. Il ne va pas vous faire des niches, des surprises. Il ne va pas réclamer des sacrifices. Ce qui est merveilleux, c'est que cet Autre tout-puissant se tient bien tranquille. Il est tout à ce qu'il a posé une fois pour toutes. On peut lui faire confiance, s'occuper des choses sérieuses, il ne va pas vous déranger. Cette chose sérieuse consiste, comme dit Descartes, à se rendre maître et possesseur de la nature. L'Autre là-bas n'a rien à dire là-dessus. D'ailleurs, il n'a rien à dire sur rien. Tout-puissant ! Tout-puissant, au point de ne pas pouvoir mentir. C'est le tour extraordinaire de Descartes. L'Autre est si puissant, il peut tellement tout, qu'il ne peut pas mentir. Cela l'amoindrirait. Ce n'est pas digne de lui. Ce n'est pas conforme à sa définition logique. C'est le silence divin. Ce silence, c'est divin ! C'est d'ailleurs ce qui nous permet à part cela de déconner tranquillement parce qu'on attend qu'il vienne ici nous sonner les cloches.

C'est à Descartes que l'on doit le Dieu des philosophes. C'est lui qui l'a mis au monde. Il a été aidé par la théologie qui a fait beaucoup pour museler Dieu, mais cela s'est vraiment accompli avec Descartes. Le Dieu pour la science. Le Dieu déduit, logiquement déduit.

Ce Dieu là, ce partenaire-Dieu, n'a rien à voir avec le Dieu du texte, le Dieu scruté dans le signifiant biblique. Rien à voir, sinon le créationnisme, mais que je laisse de côté. Le Dieu du texte biblique est un Dieu tourmenté, un Dieu menteur et tourmenteur, capricieux et furibard, irrité, et qui joue des tours pas possibles à l'humanité, comme d'inventer de lui déléguer son fils pour savoir ce qu'on va en faire, et comment lui-même tiendra le coup. Pascal ou Kierkegaard, eux, avaient rapport avec le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, et c'était une tout autre affaire. Avoir ce partenaire-là pour jouer sa partie n'introduit pas du tout à la quiétude, mais plutôt à la crainte et au tremblement.

La différence entre ces deux Dieux partenaires, c'est que celui-ci a du désir et que le Dieu de la science n'en a pas.

Le chapitre 1 de la théorie du partenaire concerne ainsi le partenaire-Dieu, qui est biface.

Le partenaire-psychanalyste désir

Le chapitre 2 pourrait être la psychanalyse dans la mesure où le sujet va y chercher et, on espère, y trouve un partenaire nouveau qui est le psychanalyste.

Le partenaire-psychanalyste ressemble-t-il au partenaire-Dieu science ou au partenaire-Dieu désir ? Il y a les deux.

Par une face, il y a l'analyste-science. On cherche l'analyste patenté, fiable à long terme, pas capricieux, invariable, au moins pas trop remuant. Lacan allait jusqu'à imaginer ce partenariat en comparant l'analyste au mort dans la partie de bridge, et invitait donc l'analyste à tenir une position cadavérisée, à réduire sa présence à une fonction du jeu, et à tendre à se confondre avec le sujet supposé savoir.

Mais, par une autre face, il y a l'analyste-désir. Même si son silence est divin, sa fonction comporte qu'il parle au moins de temps à autre. Ce que l'on appelle interpréter. Ce qui conduit le sujet à, lui, interpréter les dits de l'analyste. Dès lors que l'analyste parle et qu'on l'interprète, cela met son désir en jeu. Et on n'a pas reculé à faire du désir de l'analyste une fonction de la partie qui se joue dans l'analyse.

Si l'on se pose la question de savoir si l'analyste tient du partenaire-Dieu science ou du partenaire-Dieu désir, on est bien forcé de dire qu'il tient des deux.

Qu'est-ce qui oblige à le mesurer au partenaire divin ? Il est plus raisonnable sans doute de le mesurer au partenaire dans la vie, au partenaire vital.

C'est un fait d'observation courante que l'on a recours au partenaire-analyste lorsqu'on a quelque difficulté avec son partenaire dans la vie. Cela se découvre dans la psychanalyse, parfois dès le début et parfois au cours de l'analyse.

On se plaint de son partenaire vital au partenaire-analyste sous des formes diverses. Cela occupe phénoménologiquement une part considérable du temps des séances. On vient bien souvent trouver le partenaire-analyste pour se demander ce qu'on fait avec son partenaire vital, comment on a pu songer à s'apparier à cette plaie.

On a donc bien souvent recours au partenaire-analyste pour supporter le partenaire vital, par exemple pour le déchiffrer, quand on n'arrive pas à comprendre ce qu'il dit, les signaux qu'il émet, les messages ambigus, équivoques, peut-être malveillants, qui vous sont destinés, comme s'il parlait par énigmes. On vient traiter la question du désir du partenaire auprès du partenaire-analyste. Souvent aussi parce qu'on est blessé par ce que dit le partenaire vital.

En règle générale, une femme n'arrive pas à encaisser ce que dit son homme. Aussi bien, elle n'arrive pas à encaisser ce que dit sa mère. Cela peut s'étendre, et toute règle est susceptible d'exception.

Du côté homme, bien souvent, le problème est de ne pas arriver à choisir son partenaire, de ne pas arriver à être sûr de quel est le bon, si on en a plusieurs, ou que c'est le bon, lorsqu'on en a un.

Lorsqu'on n'en a pas, lorsqu'on pense qu'on n'a pas de partenaire, on se demande pourquoi. Qu'est-ce qui fait obstacle à en avoir un ?

Dans tous les cas, avoir recours à l'analyse, c'est introduire un partenaire supplémentaire dans la partie qui se joue pour le sujet avec un partenaire éventuellement imaginaire.

La clinique, c'est le partenaire

On peut tout de suite aller à dire que ce qu'on appelle la clinique, c'est le partenaire. Dans l'analyse, le partenaire c'est le réel comme impossible à supporter.

Parfois, le vrai partenaire, ce sont les pensées, comme pour Descartes au début. Il se peut que le sujet n'arrive pas à supporter les pensées qui lui viennent et que ce soient elles qui le persécutent. Il joue sa partie avec ses pensées. Comment arriver à ne pas les penser, donc à penser à autre chose ? Puis, il se trouve éventuellement rattrapé par ses pensées. Il s'efforce d'annuler son propre « je pense », par exemple, de l'intoxiquer, de l'anesthésier. Il ruse avec ses pensées. C'est là que se joue sa partie. C'est là aussi, dans une certaine forme clinique, que l'idée de suicide peut lui venir, le suicide étant une façon radicale de divorcer de ses pensées.

Parfois le partenaire essentiel, c'est le corps, le corps qui n'en fait qu'à sa tête. C'est ce que l'on rencontre aussi bien dans l'hystérie de conversion, moins fréquente tout de même de nos jours, moins populaire, ou dans la clinique psychosomatique.

Avoir recours à l'analyse, c'est finalement toujours substituer un couple à un autre, ou au moins superposer un couple à un autre.

D'ailleurs, le conjoint, quand il y en a un, ne prend pas toujours cela très bien. Il s'oppose, il tolère, éventuellement il entre à son tour en analyse. Comme je l'ai déjà mentionné, le conjoint n'est pas toujours la personne à qui vous unissent les liens du mariage, ni non plus la personne avec qui vous partagez le lit, le concubin.

Ce qu'on a appelé l'hystérie féminine, c'est lorsque le partenaire conjoint est le père. On en a fait une catégorie clinique à part. Bien entendu, le partenaire conjoint peut être aussi bien la mère.

Qu'est-ce qu'on a appelé l'obsessionnel ? On a appelé obsessionnel le sujet dont le partenaire est la pensée. On parle, dans le cas de l'homme aux rats, de la dame de ses pensées. C'est bien plutôt ses pensées sur la dame. C'est avec sa pensée, exactement, qu'il jouit.

On appelle paranoïaque celui dont le partenaire, c'est ce que disent les autres et qui le visent en mauvaise part.

Le partenaire a bien des visages. Pour le dire d'un mot qui aurait l'air savant, le partenaire est multifigural. Beaucoup de variétés, de diversités, mais cherchez toujours le partenaire. Ne pas s'hypnotiser sur la position du sujet, sinon poser la question : avec qui joue-t-il sa partie ?

Dans la psychanalyse, le partenaire est une instance avec laquelle le sujet est lié de façon essentielle, une instance qui lui fait problème, c'est-à-dire qui fait énigme à l'occasion.

Les versions lacaniennes du partenaire subjectif

À quoi peut-on isoler le partenaire pris en ce sens ?

Premièrement, le sujet n'arrive pas à le supporter, c'est-à-dire exactement n'arrive pas à l'homéostasier, à le réduire dans l'homéostasie qu'il maintient. C'est ce qui est apparu dans la psychanalyse, au départ, comme le traumatisme.

Deuxièmement, le sujet en jouit répétitivement, comme dans l'analyse. Dans la règle, cela se met en évidence. C'est dire que le partenaire a statut de symptôme. Le partenaire-symptôme est sans doute la formule la plus générale pour recouvrir le partenaire multifigural.

On pourrait inscrire là un petit retour sur Lacan, qui s'est en effet posé d'emblée la question de savoir qui est le partenaire fondamental du sujet.

La réponse première qu'il a donnée à partir de 1953, c'est « un autre sujet ». C'est une conception dialectique de la psychanalyse. C'était l'introduction de Hegel dans la psychanalyse. Dans cette notion, il y a symptôme quand l'Autre sujet qui est votre partenaire fondamental ne reconnaît pas votre désir. D'où retour à l'analyste comme le sujet capable de reconnaître les désirs qui n'ont pas été reconnus comme il fallait en leur temps par le partenaire-sujet.

Cette introduction sensationnelle de Hegel dans la psychanalyse, très saugrenue, a été présentée par Lacan comme un retour à Freud.

Était-ce un simple habillage ? Était-ce un simple travestissement ? On ne peut pas dire cela. D'abord parce que Lacan est allé aux textes de Freud. Il a produit une renaissance de la lecture de Freud, voire une première naissance, puisqu'ils n'avaient jamais jusqu'alors été travaillés de cette façon. Mais au-delà, il y avait une nécessité profonde à ce que cette introduction de Hegel dans la psychanalyse se traduise comme un retour à Freud.

Et pourquoi ? La dialectique implique que l'Autre sujet, symétriquement, se fonde lui aussi dans le rapport intersubjectif. Si l'on reconnaissait le patient comme un sujet ayant à se réaliser dans l'opération analytique, son interlocuteur, son partenaire devait être aussi un sujet se réalisant dans la même opération. D'où la nécessité logique de mettre en valeur le sujet Freud, celui

qui a fondé la psychanalyse dans l'opération analytique elle-même. Il y avait ainsi une nécessité à ce que cette introduction de Hegel se présente comme un retour au sujet Freud, celui qui a inventé la psychanalyse par la médiation dialectique de ses patients. En dérivation, cela tendait à valoir pour Lacan lui-même en tant que réinventant la psychanalyse sur les pas de Freud.

Dans cette visée initiale, la partie du sujet était conçue comme se jouant toujours avec un autre sujet, voire des autres sujets, selon le moment de son histoire, comme ne voulant pas le reconnaître lui-même comme sujet. Là, l'analyste était à se substituer à l'Autre sujet historique réticent.

Certes, de ce point de départ, Lacan est parti. Il n'y a pas stationné. Mais la problématique du partenaire, elle, demeure comme un fil de toute sa recherche. Elle comporte – c'est ce qui fait le défaut d'une théorie du sujet – que le sujet est incomplet en tant que tel, qu'il nécessite un partenaire. Le tout est de savoir à quel niveau il le nécessite.

Le premier partenaire que Lacan avait inventé, en effet sur la voie de Freud et de son « Introduction au narcissisme », était le partenaire-image. Ce que raconte « Le stade du miroir », c'est que le partenaire essentiel du sujet est son image. Ce, en raison d'une incomplétude organique de naissance dite de prématuration. C'est même exactement le partenaire narcissique.

C'est de là que Lacan a inventé ce partenaire fascinant, parce que non spéculaire, ce partenaire abstrait et essentiel, dont on trouve pourtant la place dans la méditation philosophique : le partenaire symbolique.

Nous avons appris à situer le sujet face à ce double partenaire, le bon et le mauvais, le partenaire du sens et le partenaire du désir. C'est là que nous avons fait nos classes.

La série des partenaires

Je poursuis ma déclinaison des versions lacaniennes du partenaire subjectif.

Le premier de ces partenaires est le partenaire-image et le second, le partenaire-symbole. Une série s'amorce ainsi, dont les termes peuvent être énumérés. Il n'est pas inutile de s'interroger, avant cette énumération, sur le terme de la série. Quel est-il ? Il vaut la peine de le situer d'emblée. Le terme de la série des partenaires est le partenaire-symptôme.

image
symbole

symptôme

Jouer sa partie

Qu'est-ce qu'un partenaire ? Au plus simple, c'est celui avec qui l'on joue sa partie.

On peut se référer à l'étymologie avec ce qu'elle comporte d'aléatoire ou de contingent – le contingent étant la marque même du signifiant, lié au signifiant.

Notre mot de partenaire procède de *partner*, mot anglais importé dans la langue française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle – ce siècle si français dans le monde, puisque c'est l'époque où la globalisation était celle de la langue française. C'est déjà pour nous du passé reculé, puisque la nouvelle langue globale procède de l'anglais.

Certes, ce n'est plus l'anglais des Anglais, et même à peine l'anglais des Américains. C'est un anglais qui est une *lingua franca*, une sorte d'argot anglais universel.

Ce terme anglais de *partner* est lui-même emprunté à l'ancien français, curieusement à ce terme de *parçonier* qui signifiait « associé ». Nous pourrions faire du partenaire la traduction du mot d'associé. Le partenaire est aussi bien l'associé avec qui l'on danse que celui avec qui l'on exerce une profession, une discipline, ou avec qui l'on s'exerce à un sport. C'est aussi celui avec qui l'on converse et également celui avec qui l'on baise. On a partie liée avec le partenaire dans « une partie ».

Le mot de partie mériterait lui-même que l'on s'y arrête, qu'on relève ses paradoxes, qui vont jusqu'à ceux de l'objet partiel, comme on dit en psychanalyse, et d'où Lacan a forgé son objet petit a . Le mot de partie désigne l'élément du tout. C'est ce que formule d'emblée le dictionnaire *Robert*. Il se découvre, dans la suite des définitions, des traductions sémantiques que propose, de façon toujours ambiguë, équivoque, le dictionnaire, que le mot de partie désigne aussi bien le tout lui-même, en tant qu'il comporte des parties prenantes à ce tout. C'est par là que le mot de partie est lié au jeu. Il désigne aussi bien la convention initiale des joueurs - c'est un usage de la langue classique – que la durée même du jeu, « à l'issue de laquelle sont désignés gagnants et perdants », dit le *Robert*.

Si j'esquisse une théorie du partenaire, c'est pour autant que le sujet lacanien, celui auquel nous nous rapportons, celui auquel nous avons affaire dans la psychanalyse, est essentiellement engagé dans une partie. Il a de façon essentielle, non pas contingente, mais nécessaire, de structure, un partenaire. Le sujet lacanien est impensable sans un partenaire.

Dire cela, c'est rendre compte de ce qu'a d'essentiel pour le sujet ce qu'on appelle, depuis Lacan, l'expérience analytique – qui n'est rien d'autre qu'une partie, une partie qui se joue avec un partenaire. La question est de savoir comment comprendre ce que peut avoir d'essentiel pour un sujet la partie de psychanalyse, au sens où l'on dit « la partie de cartes ». Comment rendre compte de cette valeur que peut prendre la partie de psychanalyse pour un sujet, sinon en posant qu'il existe fondamentalement, et en dehors même de cet engagement, qui peut se faire ou ne pas se faire, une partie psychique qui est inconsciente?

Le sujet comme tel est toujours engagé, qu'il le sache ou pas, dans une partie. Cela suppose que, déjà, existe la psychanalyse, et que, à partir de ce fait, on essaie d'en imaginer les fondements, ce qui conduit à l'hypothèse d'une partie inconsciente.

S'il se joue pour le sujet une partie inconsciente, c'est qu'il est fondamentalement incomplet.

Cette incomplétude du sujet a d'abord été illustrée par Lacan dans le stade du miroir. Pour le dire dans les termes que j'utilise aujourd'hui, le stade du miroir est une partie que le sujet joue

avec son image. Si l'on considère cette construction de Lacan sur le fond de l'élaboration psychanalytique, on est conduit à dire que « Le stade du miroir » est la version lacanienne du narcissisme freudien, de ce que Freud a avancé dans son écrit « Introduction au narcissisme ». Le narcissisme freudien semblait propice à fonder une autarcie du sujet. On l'a lu ainsi. Il y a un niveau ou un moment où le sujet n'a besoin de personne, il trouve en lui-même son objet. On a fait du narcissisme freudien l'absence de partie. C'est de là qu'on a soupçonné d'être illusoire les parties que pouvait jouer le sujet au regard du narcissisme. Le stade du miroir inverse cette lecture, puisqu'il introduit l'altérité au sein même de l'identité-à-soi et qu'il définit par là un statut paradoxal de l'image. L'image dont il s'agit dans le stade du miroir est à la fois l'image-de-soi et une image autre.

Cette partie imaginaire du narcissisme, $a-a'$, Lacan l'a décrite comme une impasse – aussi bien, par exemple, sur le versant hystérique que sur le versant obsessionnel dans la névrose. Le sujet sort de cette partie toujours perdant. Il n'en sort qu'à ses dépens.

De là, Lacan a introduit un autre partenaire que l'image, le partenaire symbolique, dans l'idée que la clinique comme pathologie s'enracine dans les impasses de la partie imaginaire – impasses qui nécessitent l'analyse comme partie symbolique. Cette partie symbolique est supposée, elle, procurer la passe, c'est-à-dire une issue gagnante pour le sujet.

La conversion de l'agalma en palea

Dans la perspective que je prends sur l'élaboration de Lacan à partir des termes que je mets en épingle de la partie et du partenaire, l'analyse devrait être une partie gagnante pour le sujet, le moyen de gagner la partie qu'il perd dans l'imaginaire, et qui fait précisément sa clinique. D'où le paradoxe de la position de l'analyste en tant que partenaire, qui, au sens de Lacan, est supposé jouer la partie symbolique de façon à la perdre. Il ne peut gagner la partie en tant qu'analyste qu'à condition de la perdre et de faire gagner le partenaire-sujet. Et, sans doute, la position de l'analyste comporte une dimension d'abnégation. Ce que Lacan appelle « la formation de l'analyste » s'enracine en ce point-là. C'est apprendre à perdre la partie qu'il joue avec le sujet et que le gain soit le gain du sujet.

Peut-être puis-je évoquer, comme on l'a fait devant moi, une fin d'analyse, dans sa rusticité, sa naïveté, comme dit Lacan, dans sa brutalité, qui met en valeur ce que cela comporte pour le sujet de gain, corrélatif à l'occasion pour l'analyste d'un certain désarroi.

Voilà qu'au bout d'une longue trajectoire analytique, le sujet rêve qu'une chose que l'on ne peut désigner autrement que par le terme de *saloperie* sort de sa jambe, et d'une couleur noire – la couleur même, disent les associations, qui est celle d'un objet qui figure dans le cabinet de l'analyste. Quelque temps plus tard, voilà le sujet qui énonce, avec crainte et tremblement, qu'« il est un cochon ». De ce fait, il fait tomber sur l'analyste le masque du loup qui s'est en effet repu de ce cochon – lui-même assez actif du point de vue oral – pendant des années. Puis, quelque temps plus tard, ce sujet, jusqu'alors docile, respectueux, admiratif de l'analyste, arrive à lui renvoyer ce trait, cette flèche, qui est déjà la flèche du Parque, celle que l'on envoie en partant : « Vous êtes chiant. » Et c'est la fin. C'est là l'adieu. C'est là le merci : « J'ai mon compte. » Sous ces espèces-là la saloperie noire, le « je suis un cochon » et le « vous êtes chiant. » Cela fait une fin

d'analyse tout à fait tenable. Et voilà l'analyse, lieu de la vérité, réduite à son essence de merde. Comment le dire autrement ? Avec pour le sujet le sentiment d'un merveilleux allègement de la recherche de la vérité, qui ne culmine pas dans la vision de l'essence divine. L'élaboration véridique et les sentiments qui l'ont accompagné, tout ça c'est de la merde pour le sujet. C'est une vérité un peu courte, mais cela peut, à mon sens, valablement représenter une fin d'analyse et non pas une interruption.

Dans ces trois temps que j'ai détaillés, on aperçoit une saisissante, une brutale – pour le sujet lui-même - conversion de *l'agalma* en *palea*. La formation de l'analyste se situe exactement en ce point d'assumer la conversion de *l'agalma* en *palea*, et, au-delà même, de la vouloir, quand bien même le sujet est à ce propos tout à fait encore aveugle, que c'est pour lui même impensable, voire douloureux, quand il y pense.

Le partenaire-symbole

J'ai parlé de l'impasse. Lacan a décrit les structures cliniques comme des impasses, non pas des impasses illusoire, mais des impasses imaginaires au sens où la vérité a structure de fiction. Ce qui voulait dire que ce sont autant de modes de tromperie, autant de modes de mensonge. La passe étant à chercher, toujours, depuis les débuts de son enseignement du côté de ce qui ne tromperait pas. C'est pourquoi il a d'abord cru trouver cette issue du côté du grand Autre, en tant que l'Autre de la bonne foi, celui qui ne trompe pas.

Il a ainsi distingué l'autre image et l'Autre symbole, en posant que l'Autre symbole était par excellence l'Autre qui ne trompe pas. Comme il le formule page 454 des Écrits : « la solution des impasses imaginaires est à chercher du côté de l'Autre, place essentielle à la structure du symbolique, l'Autre garant de la Bonne Foi, nécessairement évoqué par le pacte de la parole. » Je souligne ici le terme de « nécessairement ». Il y avait pour le premier Lacan quelque chose « qui ne cesse pas de s'écrire quand on parle ». C'est la référence à l'Autre qui ne trompe pas.

Qu'est-ce que cela signifie pratiquement dans l'expérience, sinon que, dans les termes mêmes de Lacan (page 458), aux confins de l'analyse, dans la zone qui concerne ce qu'on appelle la fin de l'analyse et qui est aussi bien l'expulsion du sujet hors de son impasse, il s'agit de restituer une chaîne signifiante ? La fin de l'analyse, si l'on oppose le partenaire-image et le partenaire-symbole, est la restitution d'une chaîne signifiante.

À quoi Lacan voyait trois dimensions. Une dimension qui touche au signifié, celle de l'histoire d'une vie vécue comme histoire, et cela suppose donc l'épopée narrée du sujet, la narration continue de son existence – une dimension signifiante, la perception de sa sujétion aux lois du langage – et l'accès à l'intersubjectivité, au *je* intersubjectif, par où la vérité entre dans le réel. Ces trois dimensions de la chaîne signifiante ultime valent avant tout par l'absence qui éclate, à savoir par l'absence de toute référence au désir et à la jouissance. C'est ce que comporte essentiellement l'idée d'une partie qui est jouée avec le partenaire-symbole. Cette partie et son issue gagnante laissent de côté tout ce qui concerne désir et jouissance.

La phénoménologie de l'expérience analytique va dans cette direction puisqu'on s'y absente de toute jouissance qui serait là assimilable à ce qui s'obtient, d'une façon plus ou moins satisfaisante, avec le partenaire sexuel. La phénoménologie de l'expérience analytique semble mettre en évidence que le partenaire essentiel du sujet, c'est l'Autre du sens. Comme on le dit, enfin on peut parler dans l'expérience analytique. Enfin on peut mettre des mots sur ce dont il s'agit, opportunité que les aléas de l'existence ne faciliteraient pas au sujet. Autrement dit, il semble que l'analyse fonde, par sa méthode, par les moyens qu'elle emploie, un privilège de la sémantique sur la sexualité, le privilège du sémantique sur le sexuel.

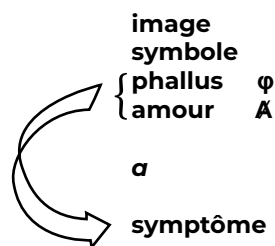
L'opération analytique peut ainsi être définie dans cette perspective comme la substitution à tout partenaire-image du partenaire-symbole. C'est là, si l'on restitue cette dimension, que l'on peut saisir le privilège, retrouvé par Lacan dans un second temps, du phallus freudien comme signifiant.

Tel que je l'introduis, on aperçoit que cela comporte une modification du concept de l'Autre. L'Autre, tel que je l'ai évoqué était l'Autre de la bonne foi, le Dieu des philosophes. Parler du phallus comme signifiant, c'est dégrader cet Autre. C'est dire qu'il y a dans l'Autre quelque chose du désir. D'où Lacan a élaboré le partenaire-symbole comme étant le phallus. C'était arracher le désir à l'imaginaire et l'assigner au partenaire-grand Autre.

Le phallus est un signifiant. Cette novation, qui a fait trembler sur ses bases la pratique analytique, veut dire que l'Autre n'est pas seulement l'Autre du pacte de la parole, mais aussi bien l'Autre du désir.

De ce fait, le partenaire-symbole est plus complexe qu'on ne pouvait le penser. Cela a conduit Lacan à une relecture et à une réécriture de la théorie freudienne de la vie amoureuse où le partenaire-symbole apparaît d'un côté comme partenaire-phallus et de l'autre côté comme partenaire-amour, c'est-à-dire pas seulement comme le partenaire de la bonne foi par rapport aux tromperies imaginaires, mais comme un partenaire complexe qui se présente avec une dialectique diversifiée selon les sexes. C'est ce que comporte le texte qu'il m'est arrivé plusieurs fois de commenter de « La signification du phallus ».

Nous pourrions déjà ajouter à notre énumération le partenaire-phallus et le partenaire-amour et leur mettre leurs petits signifiants *phi* et *A* barré.

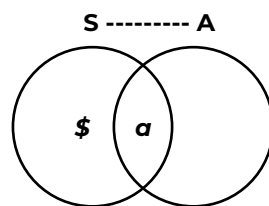


Le partenaire petit a

Ajoutons tout de suite le partenaire majeur que Lacan introduit au sujet : le partenaire-petit a , partenaire essentiel révélé par Lacan à partir de la structure du fantasme. Ce n'est pas l'Autre sujet, ni l'image, ni le phallus, mais un objet prélevé sur le corps du sujet.

Lacan a élaboré à partir de là le partenaire essentiel, qui l'a conduit au partenaire-symptôme, qui est, sous diverses figures, le partenaire-jouissance du sujet.

Son texte de « Position de l'inconscient » institue sans doute en face de l'espace du sujet, qui est représenté par un ensemble, le champ de l'Autre. On y retrouve en quelque sorte ce partenariat fondamental du sujet et de l'Autre. Mais ce n'est que pour montrer, dans ce partenariat, que sa racine est l'objet petit a et que le sujet a essentiellement comme partenaire dans l'Autre l'objet petit a . À l'intérieur du champ symbolique, à l'intérieur de la vérité comme fiction, il a affaire, il traite, il s'associe essentiellement dans le fantasme avec l'objet petit a . La substance non seulement de l'image de l'autre, mais bien du grand Autre, est en quelque sorte l'objet petit a



L'enseignement de Lacan n'a fait qu'en dérouler les conséquences à partir de ce mathème, et précisément concernant la sexualité.

Qu'est-ce que la sexualité ? Qu'est-ce que l'Autre sexuel, si le partenaire essentiel du sujet est l'objet petit a , c'est-à-dire quelque chose de sa jouissance ?

Au temps où Lacan nous présentait ce schéma, il pouvait dire que « la sexualité est représentée dans l'inconscient par la pulsion ». Un temps lui était nécessaire avant d'apercevoir que la pulsion ne représente pas la sexualité. Elle ne la représente pas en tant que rapport à l'Autre sexuel. Elle la réduit au contraire au rapport à l'objet petit a .

Il a fallu plusieurs années à Lacan pour admettre les conséquences de cette phrase que je prélève de « Position de l'inconscient » – « la sexualité est représentée dans l'inconscient par la pulsion », en particulier celle-ci : si la sexualité n'est représentée dans l'inconscient que par la pulsion, cela veut dire qu'elle n'est pas représentée. Elle est représentée par autre chose. C'est une représentation non représentative.

Lacan a formulé d'une façon fulgurante la conséquence de cette non-représentation par le non-rapport sexuel. Le non-rapport sexuel veut dire que le partenaire essentiel du sujet est l'objet petit a . C'est quelque chose de sa jouissance à lui, son *plus-de-jouir*. En cela, son invention de l'objet petit a veut déjà dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Le partenaire du sujet n'est pas l'Autre sexuel. Le rapport sexuel n'est pas écrit.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Cela ne veut pas dire que c'est faux, mais que c'est une formule qui n'est pas dans le réel. C'est absent. Cela donne la raison de la contingence. Cela laisse place à la contingence. Cela démontre la nécessité de la contingence dans ce que l'on pourrait appeler « l'histoire sexuelle du sujet », la narration de ses rencontres. Cela explique qu'il n'y ait que rencontre.

Lacan avait déjà découvert il y a très longtemps la contingence lorsqu'il isolait la fonction du signifiant.

Le signifiant, comme la moindre étymologie le montre, emporte avec lui de l'arbitraire. Nulle part la dérivation du sens des mots que nous utilisons n'est écrite comme nécessaire. Ce sont toujours des rencontres. Chaque mot est une rencontre. L'incidence de chaque mot sur le développement érotique du sujet est marquée de cette contingence. C'est ce que l'on a représenté sous les aspects du traumatisme, qui est toujours une rencontre, et toujours une mauvaise surprise. L'histoire vécue comme histoire, c'est l'histoire des mauvaises surprises qu'on a eues. C'est ainsi que Lacan pouvait dire, page 448 des *Écrits*, bien avant d'arriver au non-rapport sexuel, mais c'est déjà contenu là : « c'est par la marque d'arbitraire propre à la lettre que s'explique l'extraordinaire contingence des accidents qui donnent à l'inconscient sa véritable figure. »

Une analyse ne fait que mettre en valeur, que détacher cette extraordinaire contingence. On appelle « l'inconscient » les conséquences de l'extraordinaire contingence. La contingence est celle-là même que l'instance du signifiant comme tel imprime dans l'inconscient. Cette contingence est donc intrinsèque au rapport au signifiant.

Il a fallu une dizaine d'années à Lacan pour rendre raison de cette contingence par le non-rapport sexuel. S'il y a cette contingence, c'est qu'il y a corrélativement quelque chose qui n'est pas nécessairement inscrit. Le partenaire, en tant que partenaire sexuel, n'est jamais prescrit, c'est-à-dire programmé. L'Autre sexuel n'existe pas, en ce sens, au regard du *plus-de-jouir*. Cela veut dire que le partenaire vraiment essentiel est le partenaire de jouissance, le *plus-de-jouir* même.

D'où l'interrogation sur le choix, chez chacun, de son partenaire sexuel. Eh bien ! le partenaire sexuel ne séduit jamais que par la façon dont lui-même s'accommode du non-rapport sexuel. On ne séduit jamais que par son symptôme.

C'est pourquoi Lacan pouvait dire, dans son *Séminaire Encore*, que ce qui provoque l'amour, ce qui permet d'habiller le *plus-de-jouir d'une* personne, c'est « la rencontre, chez le partenaire, des symptômes et des affects de tout ce qui marque chez chacun la trace de son exil du rapport sexuel ».

C'est une nouvelle doctrine de l'amour. L'amour ne passe pas que par le narcissisme. Il passe par l'existence de l'inconscient. Il suppose que le sujet perçoive chez le partenaire le type de savoir qui, chez lui, répond au non-rapport sexuel. Il suppose la perception, chez le partenaire, du symptôme qu'il a élaboré du fait du non-rapport sexuel. C'est bien dans cette perspective que Lacan a pu poser, dans son *Séminaire Encore*, que le partenaire du sujet n'est pas l'Autre, mais ce

qui vient se substituer à lui sous la forme de la cause du désir. C'est là la conception radicale du partenaire, qui fait de la sexualité un habillage du *plus-de-jour*.

L'avantage est que cela rend compte, par exemple, de la toxicomanie. La toxicomanie épouse les lignes de la structure. C'est un anti-amour. La toxicomanie se passe du partenaire sexuel et se concentre, se voue au partenaire (a) – sexué du *plus-de-jour*. Elle sacrifie l'imaginaire au réel du *plus-de-jour*. Par-là, la toxicomanie est d'époque, de l'époque qui fait primer l'objet petit *a* sur l'Idéal, de l'époque où grand I vaut moins que petit *a*.

$$I < a$$

Si l'on s'intéresse aujourd'hui à la toxicomanie, qui est de toujours, c'est bien parce qu'elle traduit merveilleusement la solitude de chacun avec son partenaire *plus-de-jour*. La toxicomanie est de l'époque du libéralisme, de l'époque où l'on se fout des idéaux, où l'on ne s'occupe pas de construire le grand Autre, où les valeurs idéales de l'Autre national pâlisent, se désagrègent, en face d'une globalisation où personne n'est en charge, une globalisation qui se passe de l'Idéal.

Le symptôme est métaphore du non-rapport sexuel

Qu'est-ce que l'inconscient interprète ? Posons-nous cette question.

L'inconscient interprète précisément le non-rapport sexuel. Et en l'interprétant, il chiffre le non-rapport sexuel, c'est-à-dire que ce chiffrage du non-rapport sexuel est corrélatif du sens qu'il prend pour un sujet. Ce que délivre d'abord le chiffrage du non-rapport sexuel, c'est le symptôme. En cela le symptôme va plus loin que l'inconscient, dans la mesure où il est susceptible de s'incarner dans ce que l'on connaît le mieux, à savoir le partenaire sexuel.

Je fixerai ainsi cette formule point de capiton, essai de problèmes-solutions, qui établit une corrélation entre deux termes du symptôme : Σ dans la définition développée que Lacan a mise en œuvre dans son dernier enseignement, et le symbole de l'ensemble vide, que j'écris en dessous par commodité, pour abrégé ce que Lacan a désigné comme le non-rapport sexuel.

$$\frac{\Sigma}{\emptyset}$$

Sans chercher plus loin, j'ai pris le symbole de l'ensemble vide, en infraction certainement à ceci que ce rapport ne peut pas s'écrire dans sa définition lacanienne. Lacan ne l'a jamais écrit, il n'a jamais cherché un mathème du non-rapport sexuel, de façon à exemplifier l'impossibilité de l'écrire. Le mérite de cette formule était de donner un abrégé de ce que j'avais pu développer et d'établir une corrélation entre ces deux termes, le symptôme et le non-rapport sexuel, en l'écrivant sous la forme d'une substitution, d'une métaphore. Le symptôme vient à la place du non-rapport sexuel. Le symptôme est métaphore du non-rapport sexuel.

La formule se complète de la modalité affectée à chacun de ces deux termes, pour autant que le non-rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est-à-dire de ne pas venir à la place où, pour des raisons certainement équivoques, nous l'attendrions, tandis que le symptôme ne cesse pas de s'écrire, au moins pour un sujet. Cette formule rappelle ainsi que la nécessité du symptôme répond à l'impossibilité du rapport sexuel. Le non-rapport sexuel est une qualifica-

tion d'espèce, de l'espèce d'être vivant que l'on appelle l'espèce humaine, et à laquelle, dans cette dimension, on ne peut pas ne pas se référer. Cette formule comporte qu'il n'y a pas d'être relevant de cette espèce qui ne présente de symptôme. Pas d'homme, au sens générique, sans symptôme.

Cette formule fait voir, de façon élémentaire, que le symptôme s'inscrit à la place de ce qui se présente comme un défaut, qui est le défaut de partenaire sexuel « naturel ». Dans l'espèce, le sexe comme tel n'indique pas le partenaire. Il n'indique son partenaire à aucun individu relevant de ladite espèce. Le sexe ne conduit aucun à ce partenaire, et il ne suffit pas, comme le souligne Lacan, à rendre partenaires ceux qui entrent en relation. C'est ce qui permet de définir le mot de partenaire comme ce qui ferait terme du rapport qu'il n'y a pas.

S'il y a rapport, quand s'établit ce qui semble être un rapport, c'est toujours un rapport symptomatique. Dans l'espèce humaine, la nécessité, le « ne cesse pas de s'écrire » s'écrit sous la forme du symptôme. Il n'est pas de rapport susceptible de s'établir entre deux individus de l'espèce qui ne passe par la voie du symptôme.

Plus qu'obstacle, le symptôme est ici médiation. Cela conduit à l'occasion Lacan à identifier le partenaire et le symptôme. On pourrait penser que le partenaire est symptôme quand ce n'est pas le bon. Eh bien, cette construction implique le contraire. Le partenaire *symptomatisé*, c'est le meilleur, c'est celui avec lequel on est au plus près du rapport.

Ainsi, dans l'expérience analytique, lorsqu'un sujet témoigne de ce qu'il a un partenaire insupportable, qu'il s'en plaint, le b. a.-ba est de poser que ce n'est pas par hasard qu'il s'est apparié à ce partenaire insupportable, et qu'il lui procure le *plus-de-jouir* qui lui convient. Et c'est à ce niveau du *plus-de-jouir*, si l'on veut opérer, qu'il faut opérer. Ce sont les cas que j'appellerai d'union symptomatique qui touchent au plus près l'existence du rapport sexuel.

Le concept actuel du symptôme

J'entrerai maintenant plus avant dans le concept actuel du symptôme dans ses rapports doubles avec la pulsion et avec ce que nous appelons, après Lacan, le grand Autre, quasi-mathème qui n'a pas qu'une signification ni qu'un usage.

Je tente là de donner un éclairage nouveau, précis et à certains égards capital à ce à quoi nous nous référons sous le nom chiffré de l'objet petit *a*.

Un mode-de-jouir sans l'Autre

Je voudrais, dans le fil qui commence à tendre à partir de la dimension autistique du symptôme, évoquer la toxicomanie.

Pourquoi nous y intéressons-nous ? C'est un *mode-de-jouir* où l'on se passe apparemment de l'autre, qui serait même fait pour que l'on se passe de l'Autre, et où l'on fait seul. Mettons de côté, sans l'oublier, qu'en un certain sens le corps lui-même c'est l'Autre. Je crois que je fais saisir quelque chose si je dis simplement, si je répète, avec d'autres, que c'est un *mode-de-jouir* où l'on se passe de l'Autre. La jouissance toxicomane est devenue de ce fait comme emblématique de l'autisme contemporain de la jouissance.

J'avais essayé de le résumer par le petit mathème $I < a$. Qui veut dire quoi ? Grand I est valide, est en plein exercice quand le circuit du mode de jouissance doit passer par l'Autre social et passe de façon évidente par l'Autre social. Alors que, aujourd'hui, comme dit Lacan, notre mode de jouissance ne se situe plus désormais que du *plus-de-jouir*. Ce qui fait sa précarité, parce qu'il n'est plus solidifié, il n'est plus garanti par la collectivisation du *mode-de-jouir*. Il est particularisé par le *plus-de-jouir*. Il n'est plus enchâssé, organisé et solidifié par l'Idéal. Notre *mode-de-jouir* contemporain est fonctionnellement attiré par son statut autiste.

C'est de là que le problème apparaît d'y faire entrer S de A barré, de forcer le symptôme dans son statut « autistique », de le forcer à se reconnaître comme signifié de l'Autre. Ce n'est pas une opération contre-nature.

Puisque nous parlons des drogues, pensons à l'opium. La jouissance de l'opium est un symptôme que les Anglais, les Impérialistes anglais, les Victoriens, ont proposé sciemment aux Chinois à la belle époque de l'Empire. Il y avait bien sûr une disposition, un petit fond traditionnel de goût de l'opium, mais on leur a proposé systématiquement ce symptôme, qu'ils ont adopté. Ce symptôme a convenu à des finalités de domination, et le Parti communiste chinois, quand il a pris le pouvoir en 1951 – déjà auparavant dans les zones qu'il avait libérées de l'impérialisme – a commencé une éradication politique de ce symptôme.

La fable politique et sa morale

Faisons un excursus et réfléchissons à ce qu'a pu être la domination par le symptôme. Il n'y a pas de meilleure façon de dominer, du point de vue du maître, que d'inspirer, de répandre, de promouvoir un symptôme. Mais cela nous joue des tours.

Lorsque les Castillans ont réduit les Catalans, ils ne leur ont laissé qu'une issue symptomatique qui était de travailler. Les Catalans ont commencé à travailler pendant que les Castillans, les maîtres, eux, ne faisaient rien. Au bout de quelque temps, le travail est évidemment devenu comme une seconde nature pour les Catalans. Maintenant, où ils ne sont plus dominés de la même façon, ils continuent de travailler.

Pensons aussi à ce qui est arrivé aux Tchèques lorsque, à la bataille de la Montagne Blanche, la Bohême a perdu devant les Impériaux. Les Tchèques ont commencé à travailler et continuent... Les Autrichiens, pendant longtemps, ont arrêté. Là, ayant perdu leur empire, ils ont été forcés de s'y remettre en quelque sorte. Je simplifie, bien sûr, une histoire complexe.

On voit le symptôme devenir une seconde nature, au sens où Freud en explique la métapsychologie à propos de la névrose obsessionnelle dans *Inhibition, symptôme, angoisse*. Il y a un moment où le sujet adopte le symptôme et l'intègre à sa personnalité. Par là même, il cesse de s'en plaindre. C'est ce qui est formidable. Ni les Catalans ni les Tchèques ne se plaignent de travailler. Ce sont plutôt les autres qui se plaignent qu'ils travaillent trop.

Il y a tout de même une leçon, une morale de la fable politique. Notre point de vue spontané sur le symptôme est évidemment de le considérer comme un dysfonctionnement. Nous disons symptôme lorsqu'il y a quelque chose qui cloche. Mais le dysfonctionnement symptomatique ne

se repère en fait que par rapport à l'Idéal. Lorsqu'on cesse de le repérer par rapport à l'Idéal, c'est un fonctionnement. Le dysfonctionnement est un fonctionnement. Cela marche comme ça.

Il faut reconnaître que la psychanalyse a fait beaucoup pour la précarité du mode de jouissance contemporain. Elle a en effet fait beaucoup pour que le rapport entre l'Idéal et petit a devienne celui-ci.

Lorsque nous recevons un sujet homosexuel, on voit bien qu'une part de ladite technique analytique consiste non pas du tout à viser l'abandon de l'homosexualité, sauf lorsque c'est possible, lorsque c'est désiré par le sujet. Elle vise essentiellement à obtenir que l'Idéal cesse d'empêcher le sujet de pratiquer son mode de jouissance dans les meilleures conditions, les conditions les plus convenables. L'opération analytique vise bien à soulager le sujet d'un Idéal qui l'opprime à l'occasion et de le mettre en mesure d'entretenir, avec son *plus-de-jouir* – le *plus-de-jouir* dont il est capable, le *plus-de-jouir* qui est le sien –, un rapport plus confortable. La pression de la psychanalyse a certainement contribué à cette inversion sensationnelle et contemporaine des facteurs du *mode-de-jouir*.

Le maître aussi a des symptômes. C'est la paresse, qui est restée, dans l'histoire, sous l'image magnifique du Grand d'Espagne, pour qui c'était vraiment une déchéance de faire quoi que ce soit. Il était figé dans une paresse divine, qui a d'ailleurs frappé toute l'Europe classique. D'une certaine façon, pas plus noble que l'Espagnol, parce qu'il n'en fiche pas une rame.

Si je continue la psychologie des peuples, c'est tout à fait contraire à ce qu'il y a eu en Angleterre où l'on a eu une aristocratie travailleuse, une aristocratie où ce n'était pas déchoir que de se livrer au travail. Cela lui a valu des résultats sensationnels à une période en tout cas de domination du monde.

En France, c'est plus compliqué à situer. Il y a la période dix-huitième, où on jouait à travailler. Le symbole, c'est Marie-Antoinette et les petits moutons. Ce n'est pas la paresse, c'est l'hommage rendu au travail des masses laborieuses. Cela a changé. L'aristocratie française était tout de même retenue de travailler. Lorsque le Bourgeois gentilhomme se prend pour un gentilhomme et qu'il dit « Oui, le seul ennui c'est que mon père vendait du drap », on lui réplique « Pas du tout, c'était un gentilhomme qui jouait avec ses amis à leur passer du drap ». La noblesse de robe a compliqué le panorama. Mais ce qui a changé fondamentalement les choses, c'est évidemment l'idéologie du service public, la solution sensationnelle qu'a trouvée Napoléon pour mettre au travail aussi l'aristocratie, pour en fabriquer une nouvelle. Il a réussi à obtenir une noblesse qui, non seulement se bat – c'était le symptôme essentiel de la noblesse française –, mais bosse aussi. Il a inventé pour cela des grands concours, les grandes Écoles, la méritocratie française et la production d'une élite de la nation supposée, une aristocratie du mérite en quelque sorte qui fléchit aujourd'hui un petit peu dans son fonctionnement. Le symptôme ne marche plus. L'amour du service public comme symptôme est en train de tomber en désuétude. Même les affaires de corruption, dont on nous enchante tous les jours, témoignent de l'affaissement de l'ancien symptôme qui avait été inculqué par le maître.

Il faudrait dire un mot des USA là-dessus, qui ont l'avantage de ne pas avoir eu de noblesse... Ils ont fini par en avoir une, mais essentiellement une noblesse du pognon. On commence par gagner de l'argent par tous les moyens et, ensuite, on s'ennoblit par la philanthropie. On a à ce moment-là les grands musées américains, les grandes collections, qui viennent toutes de travailleurs enrichis.

Ce petit excursus est fait pour élargir un peu le concept du symptôme. Sans cela, on est à l'étroit dans le symptôme, avec seulement les symptômes de la psychopathologie quotidienne.

Des symptômes à la mode

Il faut distinguer entre les drogues. La jouissance de la marijuana est un symptôme qui ne coupe pas forcément du social. Elle est au contraire souvent considérée comme un adjuvant à la relation sociale, voire à la relation sexuelle. C'est pourquoi le président Clinton ou d'autres peuvent avouer avoir touché à cette jouissance sans en être pour autant déconsidérés. On retrouve là le critère lacanien essentiel de la jouissance toxicomane, qui est vraiment pathologique lorsqu'on la préfère au petit-pipi, c'est-à-dire lorsque, loin d'en être un adjuvant, elle est au contraire préférée à la relation sexuelle, et même que cette jouissance peut avoir un tel prix pour le sujet qu'il la préfère à tout, allant, pour l'obtenir, jusqu'au crime.

Lacan était obligé d'avoir recours aux fictions kantiennes pour expliquer la jouissance perverse. Kant prenait pour acquis ceci : si l'on vous dit à la sortie d'une nuit d'amour avec une dame qu'il y a le gibet, vous y renoncez. Lacan dit qu'on ne reculerait pas forcément, notamment si est là en cause une jouissance qui va au-delà de l'amour de la vie. C'est le critère proprement lacanien de la jouissance toxicomane comme pathologie.

La tolérance que la marijuana reçoit vient du fait qu'elle ne s'inscrit pas du tout dans cette dynamique d'excès, par rapport à quoi on penserait évidemment à opposer l'héroïne qui est au contraire le modèle même qui répond parfaitement au critère lacanien.

Pour s'y retrouver et ne pas parler de la drogue en général, mais toujours particulariser, il faut là opposer héroïne et cocaïne. L'héroïne est sur le versant de la séparation. Elle conduit au statut de déchet, même si ce déchet est stylisé ou valorisé comme il l'est dans les milieux de la mode, où l'on a finalement proposé à l'admiration des foules, pendant des années, des mannequins drogués, dont la posture et l'état physique faisaient allusion à l'héroïne. La cocaïne est-elle sur le versant de l'aliénation. Autant l'héroïne a un effet séparateur par rapport aux signifiants de l'Autre, autant la cocaïne est utilisée comme facilitateur de l'inscription dans la machine tournoyante de l'Autre contemporain.

Je me sers d'aliénation et de séparation – qui sont deux mouvements, deux battements que Lacan a isolés, que vous trouverez dans « Position de l'inconscient » et dans le *Séminaire XI* – pour ordonner ce qui me semble être les maladies mentales à la mode. Il y a des symptômes à la mode. Ce n'est pas élargir excessivement notre concept du symptôme que d'admettre et de conceptualiser le fait qu'il y a des symptômes à la mode. La dépression, par exemple. Nous critiquons le concept de dépression. Nous considérons qu'il est mal formulé, que c'est différent dans une structure et dans une autre. Commençons d'abord par ne pas avoir de mépris pour le signi-

fiant de dépression. C'est un bon signifiant, parce qu'on s'en sert. C'est un signifiant relativement nouveau. Nous qui nous échinons à produire des signifiants nouveaux, à les espérer, chapeau bas devant un signifiant nouveau qui marche ! C'est un signifiant formidable, la dépression. Sans doute est-il cliniquement ambigu. Mais nous avons peut-être mieux à faire que de jouer les médecins de Molière et de venir avec notre érudition, si justifiée soit-elle, critiquer un signifiant qui dit quelque chose à tout le monde aujourd'hui. Je ne le prends qu'à ce niveau-là. Je n'ai bien sûr rien à dire contre l'investigation clinique qui peut en être faite. Mais il n'est pas anodin qu'aujourd'hui cela dise quelque chose à tout le monde, que ce soit une bonne métaphore, et, à l'occasion, un point fixe, un point de capiton, qui ordonne la plainte d'un sujet.

La dépression elle-même fait couple. Elle est clairement sur le versant de la séparation. C'est une identification au petit α comme déchet, comme reste. Ce sont les phénomènes temporels qui montrent bien la séparation d'avec la chaîne signifiante, et qui peuvent être accentués dans la dépression comme la fermeture définitive de l'horizon temporel. La dépression fait couple avec le stress qui est, lui, un symptôme de l'aliénation. C'est le symptôme qui affecte le sujet qui est entraîné dans le fonctionnement de la chaîne signifiante et dans son accélération. D'où sa liaison avec le symptôme de la cocaïne.

Anorexie et boulimie sont deux autres symptômes à la mode.

L'anorexie est sans aucun doute du côté du sujet barré, du côté de la séparation. C'est la structure de tout désir. C'est le rejet de la mère nourricière et, plus largement, le rejet de l'Autre qui est au premier plan. Tandis que la boulimie met au premier plan la fonction de l'objet, elle est du côté de l'aliénation. Il faut tenir compte de ce que relève Apollinaire et que souligne Lacan : « Celui qui mange n'est jamais seul ». De fait, la boulimie coupe beaucoup moins le sujet des relations sociales que ne le fait l'anorexie poussée à l'extrême.

Dans cette mise en place rapide, j'aurais donc tendance à placer la boulimie du côté de l'aliénation et l'anorexie du côté de la séparation. Mais qu'aperçoit-on dans les deux cas ? C'est foncièrement dans ces symptômes qu'apparaît sa vérité, son équivalence à petit α . Le statut de petit α est mis en évidence aussi bien dans l'anorexie que dans la boulimie.

A \equiv α

Je prenais, par exemple, l'anorexie à la mode, celle des mannequins, et comme modèle physique. Le mannequin anorexique, c'est l'évidence du désir – l'évidence que rien ne peut satisfaire et combler. Il y a une affinité entre le mannequin et l'anorexie : pas de réplétion. La réplétion, c'est la jouissance. L'anorexie est l'évidence du désir et conduit par là même à une phallicisation du corps qui est foncièrement liée à la maigreur. Lacan l'évoque dans « La direction de la cure » quand il prend le rêve de la Belle bouchère qui se conclut finalement par l'analyse du sujet identifié à la tranche de saumon, avec le commentaire « être un phallus, fût-il un peu maigre ». Il y a une affinité entre la maigreur et la féminité phallicisée comme entre la pauvreté et la féminité phallicisée. Je ne le donne pas comme clinique définitive et *ne varietur*. J'essaye seulement d'animer un peu le paysage. Nous ne sommes pas seulement avec le symptôme obsessionnel bien repéré, cadré, qui affecte l'homme aux rats. Nous ne sommes pas seulement avec le symptôme hysté-

rique. Nous avons un usage du terme symptôme plus étendu et diversifié.

Une économie symptomale

Je vais m'avancer davantage dans le concept du symptôme.

J'ai dû envoyer un petit message à la seconde réunion régionale de l'École du Champ freudien de Caracas qui s'ouvre dans deux jours, et où se retrouvent, avec nos collègues vénézuéliens, les Colombiens, les Équatoriens, les Cubains, les Guatémaltèques, les Péruviens, et aussi des Espagnols de Miami, etc. Je vais vous lire brièvement la partie intéressante et développerai ensuite.

« Il y a, dans le symptôme, ce qui change et ce qui ne change pas. Ce qui ne change pas est ce qui fait du symptôme un surgen de la pulsion. En effet, il n'y a pas de nouvelles pulsions. Il y a en revanche de nouveaux symptômes, ceux qui se renouvellent. C'est l'enveloppe formelle du noyau, *Kern*, de jouissance (l'objet petit *a*).

« L'Autre dont le symptôme est message comprend le champ de la culture. C'est ce qui fait l'historicité du symptôme. Le symptôme dépend de qui écoute, de qui parle.

« Voyez le Sabbat magistralement décrypté par Karl Grinburg. Voyez l'épidémie contemporaine des personnalités multiples aux États-Unis, étudiée par Yan Hacking et mentionnée par Éric Laurent.

« Il y a des symptômes à la mode et il y a des symptômes qui se démodent. « Il y a des pays exportateurs de symptômes. Aujourd'hui ce sont les États-Unis, le symptôme soviétique ayant disparu. Il y a des pays exportateurs des moyens de satisfaire les symptômes des autres : la Colombie.

« Bref, il y a toute une économie symptomale qui n'a pas encore été conceptualisée. C'est de la clinique, car la clinique n'est pas seulement de la Chose mais de l'Autre. »

J'ai opposé, à la va-vite, une part constante du symptôme et une part variable. La constante du symptôme dans cette optique, c'est l'attache pulsionnelle du symptôme. La variable, c'est son inscription au champ de l'Autre.

Je considère que la bonne orientation concernant le symptôme est de s'orienter sur cette disjonction-là, et en même temps de la travailler.

Quelle est-elle cette disjonction ? C'est une disjonction entre les pulsions d'un côté, et l'Autre sexuel de l'autre côté.

Cette disjonction est justement ce que niait Freud en posant que la pulsion génitale existe. C'était dire qu'il y a une pulsion qui comporte en elle-même le rapport à l'Autre sexuel, qui se satisfait dans le rapport sexuel à l'Autre, donc une communication entre le registre des pulsions et le registre de l'Autre sexuel. C'était d'ailleurs parfois en continuité pour Freud. On commence

par se passionner pour le sein de la mère et ensuite c'est la mère qu'on aime. On a une sorte de continuité pulsionnelle. Ce qui permet à Freud, dans certains paragraphes, d'aller à toute vitesse pour nous donner le développement pulsionnel.

C'est là qu'intervient Lacan lorsqu'il formule : « Il n'y a pas de pulsion génitale ». La pulsion génitale est tout de même une fiction freudienne – comme les pulsions d'une façon générale – qui ne marche pas, qui ne correspond pas.

C'est là que s'impose le point de vue selon lequel il y a une disjonction entre pulsion et grand Autre. Cette disjonction met en évidence ce qu'il y a d'autoérotique dans la pulsion elle-même et le statut autoérotique de la pulsion. D'où les pulsions affectent le corps propre et se satisfont dans le corps propre. La satisfaction de la pulsion est la satisfaction du corps propre. C'est notre matérialisme à nous. Le lieu de cette jouissance est le corps de l'Un.

Ce qui fait d'ailleurs toujours problématique le statut de la jouissance de l'Autre et de la jouissance du corps de l'Autre. Parler de la jouissance du corps de l'Autre paraît une métaphore par rapport à ce qui est du réel, à savoir la jouissance du corps de l'Un. On peut toujours ajouter : le corps de l'Un est en fait toujours marqué par l'Autre, il est significantisé, etc. Du point de vue de la jouissance, le lieu propre de la jouissance est tout de même le corps de l'Autre. Et lorsqu'on est vraiment joui par le corps de l'Autre, cela porte un nom clinique précis.

Ce point de vue a un fondement très solide. Cela fonde par exemple Lacan à rappeler que le sexe ne suffit pas à faire des partenaires. Prenons la jouissance phallique comme jouissance de l'organe. On peut bien dire que c'est une jouissance qui n'est pas vraiment du corps de l'Un, qu'elle est hors corps, qu'elle est supplémentaire, etc. Il n'empêche que son lieu n'est pas le corps de l'Autre. Il y a une dimension de la jouissance phallique qui est attachée au corps de l'Un. Et même lorsque Lacan parle de la jouissance féminine, qui n'est pas celle de l'organe où l'altérité est dans le coup, il reste qu'il formule que dans la jouissance, même la jouissance sexuelle, la femme est partenaire de sa solitude, où l'homme ne parvient pas à la rejoindre.

On voit apparaître dans ces formules le chacun-pour-soi pulsionnel et l'horrible solitude de la jouissance qui est spécialement mise en évidence dans la dimension autistique du symptôme. Il y a quelque chose de la jouissance qui coupe du champ de l'Autre. C'est d'ailleurs le fondement même de tout cynisme.

Le symptôme appareille le plus-de-jouir

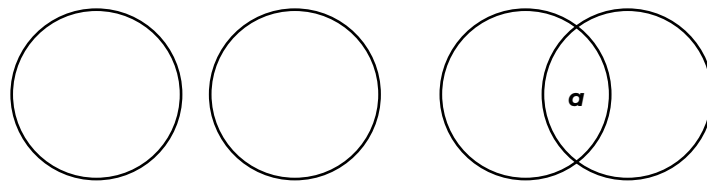
Qu'est-ce qui se passe du côté du champ de l'Autre ? C'est là que s'organise, disjointe, la relation à l'Autre sexuel, et cette organisation, elle, dépend de la culture, de certaines inventions de la civilisation. Ici la monogamie, assise sur l'adultère, là la polygamie, assise sur la force d'âme, etc. Des inventions de civilisation variables qui connaissent des succès, des décadences. Ce sont des scénarios de la relation sexuelle qui sont disponibles, autant de semblants, qui ne remplacent pas le réel qui fait défaut, celui du rapport sexuel, au sens de Lacan, mais qui leurrent ce rapport. Elles ne remplacent pas ce réel, mais leurrent ce réel. Cela qualifie notre espèce en quelque sorte.

La disjonction entre les pulsions et le grand Autre, c'est le non-rapport sexuel en tant que tel. Cela dit que la pulsion est programmée, tandis que le rapport sexuel ne l'est pas. Le fait de cette disjonction est cohérent avec le fait que cette espèce parle, c'est-à-dire le langage s'établit dans cette béance elle-même. C'est aussi ce qui explique pourquoi la langue que nous parlons est instable, pourquoi elle est toujours en évolution, pourquoi elle est tissée de malentendus. C'est qu'elle ne colle jamais avec le fait sexuel. Elle ne colle jamais avec le fait du non-rapport sexuel. C'est bien sûr ce qui est différent des bactéries qui, elles, communiquent impeccablement. Mais leur communication est de l'ordre du signal, de l'information.

C'est là que nous fascine l'homme neuronal. C'est l'homme-bactérie, l'homme considéré comme une colonie de bactéries où les différentes parties s'envoient des signaux, des informations. Cela marche au mieux. On se comprend. Ce qui est essentiel dans l'homme neuronal, c'est qu'il soit considéré tout seul, tout seul comme bactérie multiple.

Est-ce que l'homme pulsionnel est autistique ? Jusqu'où pouvons-nous pousser la perspective que j'adopte là de l'autisme du symptôme et de l'autoérotisme de la pulsion ?

C'est là que l'on doit constater que cela s'accroche à l'Autre. Même s'il n'y a pas de pulsion génitale, on doit bien supposer une jouissance qui n'est pas autoérotique dans la mesure où incide sur elle ce qui se passe au champ de l'Autre. On ne peut pas se contenter d'une disjonction totale, parce que ce qui se passe au champ de l'Autre incide sur vos convictions de jouissance pulsionnelle. Autrement dit, on ne peut pas se contenter d'un schéma de pure disjonction entre les deux champs, mais il faut une intersection.

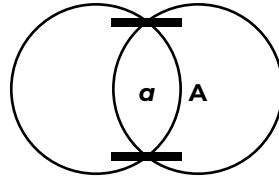


C'est l'intersection même que décrit Lacan en plaçant petit α dans cette zone. Quand nous parlons du désir, de la pulsion, nous le faisons en les accrochant à l'objet perdu. Nous ne pouvons pas utiliser ces concepts sans, d'une façon ou d'une autre, glisser l'objet perdu. Cet objet perdu, il faut aller le chercher chez l'Autre. C'est la double face de l'objet petit α , son caractère janusien. L'objet petit α est à la fois ce qu'il faut à la pulsion en tant qu'autoérotique et aussi ce qu'il faut aller chercher dans l'Autre.

Si l'on ne prend que le petit enfant commençant à parler, c'est tout de même les mots de l'Autre qu'il va prendre et tortiller à sa façon, et ensuite on lui dira que cela ne se dit pas, que cela ne se fait pas, et on régularisera la chose. Les neurosciences sont obligées, pour rendre compte du développement neuronal, de mettre en fonction le regard de l'Autre, parce que ce n'est pas la même chose de recevoir le langage d'une machine ou que ce soit un être humain qui regarde. Il faut qu'il y ait un certain « se faire voir » du sujet pour que cela fonctionne.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il y a une part de la jouissance de l'Un, cette jouissance autistique, qui est attrapée dans l'Autre, qui est saisie dans la langue et dans la culture. C'est justement parce que cette part est saisie dans l'Autre qu'elle est manipulable. Par exemple, par la

publicité, qui est tout de même un art de faire désirer. Ce qui est proposé pour sortir de l'impasse aujourd'hui, c'est la consommation. Ou encore, la culture propose un certain nombre de montages à faire jouir, elle propose des *modes-de-jouir* qui peuvent être franchement bizarres, et qui n'en sont pas moins sociaux.



Du côté de l'Autre, il y a en effet comme des mâchoires qui saisissent une partie de cette jouissance autistique ; c'est la signification de la castration. La vérité de la castration est qu'il faut en passer par l'Autre pour jouir et céder de la jouissance à l'Autre.

C'est là que l'Autre vous indique les façons de faire couple. Le mariage monogamique, par exemple. Mais demain il vous indiquera peut-être qu'on peut étendre le concept du mariage jusqu'au mariage homosexuel, ce qui ne fera que révéler le mariage dans son semblant, comme un montage de semblants. On peut dire : ce sera bizarre. Mais il n'y a rien de plus bizarre que la norme. L'esprit des Lumières était justement de s'apercevoir du semblant de la norme et que c'est la norme de sa propre culture qui est bizarre.

Petit *a*, qu'est-ce que c'est ? C'est cette part de jouissance, ce *plus-de-jouir* qui est attrapé par les artifices sociaux, dont la langue. Ce sont des artifices qui sont parfois très résistants, et qui peuvent connaître de l'usure aussi bien. Quand le semblant social ne suffit pas, quand les symptômes comme *modes-de-jouir* que vous offre la culture ne suffisent pas, alors, dans les interstices, il y a place pour les symptômes individuels. Mais les symptômes individuels ne sont pas d'une autre essence que les symptômes sociaux. Ce sont dans tous les cas des appareils pour entourer et situer le *plus-de-jouir*. Je considère ainsi le symptôme comme ce qui appareille le *plus-de-jouir*.

Une pulsion toujours active

J'aimerais maintenant éclairer par là ce qui me semble ne pas avoir été vu jusqu'à présent sur la formule même que Lacan a proposée de la pulsion à partir de « se faire ». Il a déchiffré la pulsion dans son *Séminaire XI* en termes de « se faire voir » pour la pulsion scopique, « se faire entendre », « se faire sucer ou manger », etc. À quoi répond cette formule qui est parfois répétée, mais pas expliquée, et qui n'a pas connu chez Lacan de très grands développements par ailleurs ?

Telles que Freud les décrit, les pulsions répondent à une logique ou à une grammaire : activité/passivité, voir/être vu, battre/être battu. Freud met en place, ordonne, classe, les pulsions selon cette logique qui est du type *a-a'*, du type symétrique, en miroir. Freud a structuré les pulsions à partir d'une relation d'inversion scopique. C'est une grammaire en miroir et qui a conduit justement à penser que sadisme et masochisme étaient symétriques et inverses, voyeurisme et exhibitionnisme également. C'est ce que Lacan veut corriger pour montrer que le champ pulsionnel répond à une logique tout à fait différente que la logique du miroir. A la place de l'inversion en miroir, il met le mouvement circulaire de la pulsion.

Le mouvement circulaire de la pulsion, qui est dessiné par Lacan dans le *Séminaire XI*, répond certes à la notion que le corps propre est au début et à la fin du circuit pulsionnel. Les zones érogènes du corps propre sont la source de la pulsion, et le corps propre est aussi le lieu où s'accomplit la satisfaction, le lieu de la jouissance fondamentale, de la jouissance autoérotique de la pulsion.

Qu'est-ce que change le « se faire » que Lacan introduit, et le circuit proprement circulaire ? Ceci que la pulsion est présentée comme étant comme telle toujours active et, contre Freud, que sa forme passive est proprement illusoire. C'est là la véritable valeur du « se faire ». Se faire battre veut dire que l'activité véritable est la mienne et que j'instrumente le battre de l'autre. C'est la position du masochisme fondamental. Autrement dit, Lacan met en relief que la phase passive de la pulsion est en fait toujours la continuation de sa phase active : « Je reçois des coups parce que je le veux. » C'est la formule de Clausewitz : « La passivité est la continuation de l'activité par d'autres moyens ».

Ce qui est capital dans cette dissymétrisation de la pulsion qu'opère Lacan, c'est que l'Autre en question n'est pas le double du moi, mais le grand Autre comme tel. C'est ce qu'il y a d'incroyable dans ce que Lacan dit à ce propos. C'est dans le mouvement circulaire de la pulsion que le sujet vient à atteindre la dimension du grand Autre.

Je ne sais pas si vous saisissez l'énormité de la chose. C'est vraiment établir, fonder en effet le lien, l'intersection entre le champ pulsionnel et le champ de l'Autre. C'est dire que ce n'est pas au niveau du miroir qu'on atteint le grand Autre, mais au niveau même de la pulsion et, bien qu'il n'y ait pas de pulsion génitale, que s'atteint le grand Autre. C'est ce qu'apporte d'essentiel le *Séminaire XI* : la pulsion qui introduit le grand Autre.

Lacan parle de la pulsion scopique, dans la troisième partie du chapitre XV de ce *Séminaire*, pour l'étendre aux autres pulsions. La pulsion ainsi considérée est à proprement parler un mouvement d'appel à quelque chose qui est dans l'Autre. C'est ce que Lacan a appelé l'objet petit a . Il l'a appelé l'objet petit a parce qu'il a réduit la libido à la fonction de l'objet perdu. La pulsion cherche quelque chose dans l'Autre et le ramène dans le champ du sujet ou au moins le champ qui devient au terme de ce parcours celui du sujet. La pulsion va chercher l'objet dans l'Autre parce que cet objet en a été séparé.

Lacan le démontre à partir du sein qui n'appartient pas à l'Autre maternel comme tel. C'est le sein du sevrage qui appartenait au corps propre du bébé et il va reprendre son bien. Le sein ou les fèces ne sont pas l'objet petit a au sens de Lacan. Ce ne sont que ses représentants. Il ne faut pas croire que, lorsqu'on met les mains dans la merde, on est vraiment là dans la matière même de l'objet petit a . Pas du tout. La merde aussi est du semblant. Cela veut dire que la satisfaction dont il s'agit est dans la boucle de la pulsion.

Quel est l'exemple que donne Freud, et que Lacan souligne, de la pulsion orale ? Ce n'est pas la bouche qui bave. C'est la bouche qui se baiserait elle-même. C'est même plutôt dans la contraction musculaire de la bouche. C'est un autosuçage. Seulement, pour réaliser l'autobaiser, il faut à la bouche passer par un objet dont la nature est indifférente. C'est pourquoi il y a aussi bien dans la pulsion orale fumer que manger. Ce n'est pas le comestible, la pulsion orale. C'est l'objet qui permet à la bouche de jouir d'elle-même. Et pour cette autojouissance, il faut un hé-

téro-objet. Autrement dit, l'objet oral n'est que le moyen d'obtenir l'effet d'autosuçage. C'est le paradoxe fondamental de la pulsion. Si je le reconstitue exactement, c'est de sa nature un circuit autoérotique qui ne se boucle que par le moyen de l'objet et de l'Autre. Autrement dit, selon une face, c'est un autoérotisme, selon une autre face, c'est un hétéro-érotisme.

Qu'est-ce, à cet égard, l'objet proprement dit ? L'objet proprement dit, l'objet petit a est un creux, un vide, c'est seulement ce qu'il faut pour que la boucle se ferme. C'est pourquoi Lacan a eu recours à la topologie pour saisir la valeur structurante de l'objet. L'objet petit a n'est pas une substance. C'est un vide topologique. Cet objet peut être représenté, incarné, par des substances et des objets. Mais, quand il est matérialisé, il n'est justement que semblant au regard de ce qu'est l'objet petit a proprement dit. Autrement dit, l'objet réel, ce n'est pas la merde. Et lorsque Lacan dit « l'analyste est un semblant d'objet », eh bien !, la merde aussi est un semblant d'objet petit a , à cet égard. L'analyste représente l'objet petit a et, à ce titre, c'est un semblant, comme l'est toute représentation matérielle de l'objet petit a . Le bébé veut le sein. On lui donne la tétine. C'est aussi bien. Après, il préfère même la tétine. Le sein et la tétine sont du même ordre, au niveau de la pulsion en tout cas, au niveau de ce dont il s'agit, qui est la satisfaction autoérotique de la pulsion.

Je distingue donc, pour faire comprendre, le réel de l'objet petit a qui est le vide topologique et le semblant d'objet petit a qui sont les équivalents, les matérialisations, qui se présentent de cette fonction topologique. On peut d'ailleurs aussi bien dire que les pulsions sont toutes des mythes et que le seul réel, c'est la jouissance neuronale. L'héroïne ou la sublimation ne sont à cet égard que des moyens de la jouissance neuronale. Lorsqu'on prend au sérieux le réel, par rapport au réel, ce sont tous des semblants. Il reste que, y compris au niveau neuronal, cela fait une différence lorsque c'est dit par une machine ou lorsque c'est dit, comme s'expriment les Américains, par un être humain attentif.

Je résume. C'est la pulsion même, dans cette perspective, qui entraîne dans le champ de l'Autre, parce que c'est là que la pulsion trouve les semblants nécessaires à l'entretien de son autoérotisme. Le champ de l'Autre s'étend, jusqu'au champ de la culture, comme espace où s'inventent les semblants, les *modes-de-jouir*, les modes de satisfaire la pulsion par les semblants. Bien sûr, ces modes sont mobiles. Ce qui introduit un certain relativisme. Au niveau d'un sujet, ils sont bien sûr marqués par une certaine inertie. C'est pourquoi nous admettons d'inscrire le symptôme d'un sujet dans le registre du réel. Le symptôme, social ou « individuel », est un recours pour savoir quoi faire avec l'autre sexe, parce qu'il n'y a pas de formule programmée du rapport entre les sexes.

La pulsion fondement du rapport à l'Autre

J'ai accentué que le symptôme est en deux parts constitué. Premièrement, son noyau de jouissance, celle que nous disons pulsionnelle, qui plonge ses racines dans le corps propre, et, deuxièmement, son enveloppe formelle, par quoi il dépend du champ de l'Autre, lequel comprend la dimension dite de la civilisation. Mais j'ai aussitôt corrigé cette ébauche, pour autant que la pulsion n'accomplit sa boucle de jouissance qu'à passer par l'Autre, pour autant que c'est dans l'Autre que réside ce que nous approchons par l'expression de l'objet perdu. Il faut à la pulsion tourner autour de cet objet, dit Lacan, pour fermer son parcours. La castration est la mise en scène de cette nécessité, où l'objet perdu apparaît comme l'objet pris, l'objet ravi.

Pensons, par exemple, dans la Rome antique, à la course de chars dans le cirque et à la borne qu'il fallait atteindre pour revenir. Ce qui matérialise cette borne est de peu d'importance. Indifférence de l'objet de la pulsion ! Pour que ce parcours, en quelque sorte autoérotique, de la pulsion s'accomplisse, il faut qu'intervienne un objet qui est au champ de l'Autre. Autrement dit, il n'y a pas l'Un disjoint de l'Autre.

Ce schéma implique qu'il y a intersection. Nous connaissons, de façon évidente, cette intersection au niveau du signifiant, où l'Un est le sujet, et où nous avons appris de Lacan à répéter que le signifiant est celui de l'Autre, que nous avons reconnu comme le lieu des codes ou le trésor du signifiant. C'est une intersection, proprement l'intersection signifiante, qui nous est présentée avec évidence dans le fameux graphe de Lacan qui s'est gravé dans les esprits.

L'Autre dont il s'agit n'est d'ailleurs pas seulement celui du signifiant, mais aussi bien celui du signifié. Dans la mesure où ce schéma comporte que l'Autre décide de la vérité du message, par sa ponctuation il décide aussi bien du signifié. C'est pourquoi cette intersection au niveau du signifiant s'est d'abord présentée dans l'enseignement de Lacan comme communication.

La fonction clinique qui a pu être mise là en évidence est celle que Lacan a appelée « le désir » en tant que vecteur qui part de l'Autre. La formule du désir est une incarnation clinique de l'intersection entre l'Un et l'Autre. La seconde intersection, l'intersection libidinale, au niveau de la jouissance, échappe davantage.

Nous avons annoncé l'intersection signifiante à partir du schéma lacanien de la communication. Mais ce qui est plus secret, c'est l'intersection au niveau de la jouissance. Lacan lui-même a opposé le désir et la jouissance en disant « le désir est de l'Autre, mais la jouissance est de la Chose », comme si, en effet, la jouissance était du côté de l'Un et basée sur l'évidence que le lieu de la jouissance est le corps propre.

C'est sur l'intersection de l'Un et de l'Autre au niveau de la jouissance que je porte le projecteur. En quel sens la jouissance est-elle aussi de l'Autre ?

Selon Freud, la libido circule, elle est prise dans ce que l'on peut appeler une communication. Cette invention conceptuelle de Freud qu'est la libido se transvase. La libido a un appareil freudien. Elle est appareillée à des vases communicants. En particulier, la libido freudienne est transfusée de son lieu propre qui serait le narcissisme individuel vers des objets du monde qui se trouvent ainsi investis – objets imaginaires... Cela fait partie de notre vocabulaire et de notre rhétorique la plus naturelle et la plus proche de l'expérience. Investissement de tel objet, désinvestissement, c'est là tout un réseau de communication libidinale.

C'est frappant dans ses conséquences, lorsque Freud nous décrit le phénomène de l'énamoration, c'est-à-dire le moment où se constitue le couple libidinal, au moins du côté de l'un qui tombe amoureux. Le « tomber amoureux » met en évidence le lien établi avec l'Autre. Même si ce n'est que d'un seul côté, c'est en quelque sorte la naissance du couple. Botticelli a peint la naissance de Vénus, toute seule sortant de l'onde. Ce que Freud a peint, c'est le spectateur qui s'énamore dans l'état amoureux. Freud a traduit ce surgissement de l'amour de l'un pour l'autre en termes d'appauvrissement immédiat de la libido narcissique. La libido se transfuse vers l'ob-

jet et le sujet se sent un pauvre gars. Cela semble d'ailleurs être la position de Freud lui-même, ébloui par sa Martha.

C'est en quelque sorte la formule native du couple du point de vue libidinal, et du point de vue de l'amant, qui se trouve aussitôt marqué d'un moins – il s'aime moins –, et au contraire, l'aimé se trouve marqué du signe plus.

amant	aimé
-	+

Cette formule si simple est déjà la cellule élémentaire de la formation du couple du point de vue libidinal. Lacan l'a développé comme dialectique du désir. Foncièrement, la position désirante est celle de la femme, en tant qu'elle est marquée de moins, qu'elle n'a pas, alors que, à la surprise générale, c'est l'homme qui est le désirable. C'est ce qui fait de la femme, dans cette perspective, la pauvre comme telle. Cela fait aussi bien du masculin la position passive, tandis que la position féminine est ici active. Elle cherche qui a. D'où l'affinité entre féminité et pauvreté.

J'ai souligné jadis la référence que Lacan prenait du livre de Léon Bloy *La femme pauvre*. C'est la pauvre. La position d'être pauvre foncièrement est la position de l'esclave, qui a d'ailleurs été décernée à la femme plus souvent qu'à son tour au cours de l'histoire.

Ce sont les pauvres qui travaillent et qui aiment en même temps, pas les riches. Les idéaux d'amour universel sont d'ailleurs toujours portés par les pauvres, pas par les riches. Lacan soulignait la difficulté spéciale d'aimer que l'on rencontre chez le riche, et il soulignait aussi bien à d'autres moments, logiquement, la difficulté de s'analyser des riches, parce que, pour s'analyser, la fameuse capacité d'amour joue un rôle.

Il y a un certain nombre de conséquences, que je ne développerai pas dans le détail. L'affinité de la féminité avec l'anorexie trouve ici aussi sa place, et invite aussi bien à situer la boulimie comme une forme dérivée de l'anorexie. Cela indique aussi, deuxièmement, la profonde affinité entre la féminité et la propriété. C'est bien ce moins qui donne à la femme vocation de coffre-fort, conforme à l'imagerie du contenant, qui a souvent été remarquée dans l'expérience analytique. Lacan rappelle la position de la bourgeoise dans le couple, une désignation familière, populaire, ouvrière, de l'épouse. C'est aussi ce qui donne à la femme riche un caractère spécial de dévoration, dans la mesure où rien de l'avoir ne peut étancher sa pauvreté fondamentale. Il n'y a en a jamais assez. Cela montre l'impasse du côté de l'avoir.

On pourrait aussi ajouter, à titre de conséquence, le problème masculin avec la femme riche, plus riche que lui, qui ouvre éventuellement à une protestation virile, pour reprendre le terme d'Adler, ou alors à l'acceptation de sa position de désirable, et éventuellement, chez l'homme, le consentement à son être fétiche de la femme plus riche.

Autre conséquence que je fais apercevoir en passant, conformément à l'axiome de Proudhon, « la propriété, c'est le vol ». Il y a du coup une grande figure de la féminité qui est la voleuse, la voleuse dans son bon droit, puisque le moins, qui marque sa position, donne droit au vol. La

clinique semble indiquer que la cleptomanie est une affliction essentiellement féminine. Conséquence concernant l'amour, certainement sur la volonté d'être aimée chez la femme, c'est-à-dire d'obtenir une conversion de son manque fondamental. En effet, aimer une femme, c'est rédimer son manque, racheter sa dette.

On comprend aussi à partir de là que, pour l'homme, à l'occasion, aimer l'autre dans le couple comporte toujours une phase agressive, précisément parce que ça l'appauvrit, parce qu'on ne peut pas aimer sans ce moins que Freud a mis tellement en valeur.

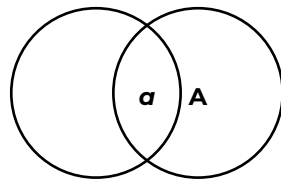
Il y a une solution narcissique qu'indique Freud, qui est de s'aimer soi-même en l'autre, la solution anaclitique étant de mettre en fonction l'autre qui a, mais en tant qu'il donne. Le sujet se présente alors comme l'aimé. Lacan a favorisé, à un moment, la solution narcissique comme étant la position la plus ouverte par rapport à la solution anaclitique, être aimé, qui n'ouvre pas sur le travail, mais sur l'amour.

Peut-être peut-on corriger là certaines des indications antérieures de Lacan par des indications postérieures. Si l'on examine l'amour sous sa face de pulsion, le « être aimé » peut se révéler dans sa valeur de « se faire aimer ». Et pour se faire aimer, il faut à l'occasion en mettre un coup. Si « être aimé » paraît une position passive, « se faire aimer » révèle l'activité sous-jacente à cette position. Il n'empêche que cette formule comporte que la position de désirant est, dans son essence, une position féminine, et que c'est à la condition de rejoindre, d'accepter, d'assumer quelque chose de la féminité que l'homme lui-même est désirant, et donc, d'accepter quelque chose de la castration. Ce qu'on appelle la Sagesse à travers les siècles, et qui est essentiellement masculine, la discipline des Sagesse a toujours consisté à dire : « Écoutez, les gars, faut pas trop désirer ». Et même : « Si vous êtes vraiment parfaits, ne désirez pas du tout ». La Sagesse – les hommes se passent cela à travers les siècles –, c'est de refuser la position désirante, précisément comme féminine. Ce sont d'ailleurs des livres que les femmes n'apprécient pas spécialement.

Ce point de vue freudien comporte qu'au départ la libido est narcissique. Le point de départ de Freud, c'est tout de même la jouissance de l'Un, même si cela ouvre à des transvasements. Ce n'est que secondairement pour Freud que la libido se transvase vers le jouir de l'Autre.

Lacan le critiquait d'emblée, dès les débuts de son enseignement, disant que, lorsqu'on considère que l'objet est primordialement inclus dans la sphère narcissique, on a comme une monade primitive de la jouissance – expression qui figure dans son *Séminaire IV*. La monade est une unité fermée, séparée de l'Autre. Si l'on part d'une monade de jouissance, une monade de l'Éros, on est obligé d'introduire Thanatos pour rendre compte que l'on puisse aimer autre chose que soi-même. Le choix d'objet, dans cette perspective, est toujours lié à la pulsion de mort. C'est le thème « aimer, c'est mourir un peu ». On sait bien les affinités de l'amour et de la mort dans l'imaginaire.

J'ai déjà ré-évoqué cette position qui va tout de même contre la notion de monade primitive de la jouissance, c'est la notion de l'intersection libidinale fondamentale.



C'est celle qui comporte que, au niveau radical, le champ de l'Autre se réduit à l'objet. À la place de la monade primitive de la jouissance, nous avons sans doute un rapport à l'Autre, mais réduit à un objet nécessaire à la pulsion pour faire son tour. C'est une position où l'Autre n'existe pas, mais où l'objet petit α consiste. C'est la perspective qui est à l'œuvre dans le *Séminaire* que Lacan a intitulé *D'un Autre à l'autre*, le grand Autre étant considéré comme un Autre, parce que, là, c'est variable, tandis que l'article singulier est affecté à l'objet. Ce partenaire-là, l'objet petit α , pour vous, c'est toujours *le*. Il y en a toujours un.

Quel est le partenaire qui va habiller cet objet ? Là, c'est un autre, ou encore un autre. Cela ne mérite pas la même singularité que l'objet. Autrement dit, ce qui complète notre Autre qui n'existe pas, c'est que l'Autre consiste quand il est à l'état d'objet. Ce qui consiste à proprement parler, c'est l'objet pulsionnel, mais en tant que creux, que vide, que pli, ou que bord.

Cela comporte que le fondement du rapport à l'Autre, c'est d'abord la pulsion, la jouissance, l'Autre réduit à la consistance de l'objet petit α comme consistance logico-topologique.

Le partenaire-symptôme

J'ai dit que le sexe ne réussissait pas à rendre les êtres humains, les *parlêtres*, partenaires. Je développerai qu'à proprement parler seul le symptôme réussit à rendre partenaires les *parlêtres*. Le vrai fondement du couple, c'est le symptôme. Si l'on considère le mariage comme un contrat légal qui lie des volontés, j'aborderai le couple comme, si je puis dire, un contrat illégal de symptômes.

Sur quoi l'un et l'autre s'accordent-ils, au sens même harmonique ? L'expérience analytique montre que c'est le symptôme de l'un qui entre en consonance avec le symptôme de l'autre.

L'expression « le partenaire-symptôme » n'était pas d'usage jusqu'à présent. Il convient donc de la fonder.

Pour aller au plus court, je rappellerai ce que Lacan a développé de ce que l'on peut appeler le partenaire-phallus, la réduction du partenaire au statut phallique.

Le partenaire-phallus

C'est, dans cette perspective, le sens de sa « Signification du phallus », et précisément de la relecture qu'il y accomplit des textes de Freud sur « La vie amoureuse ».

Lacan distingue et articule trois modalités de couples, trois couples, si l'on exclut de la série le couple du besoin.

Le couple du besoin est fait de celui qui éprouve le besoin, de celui qui est privé, et de l'autre côté, de celui qui a de quoi y répondre. C'est là le degré zéro du couple en tant que fondé sur la dépendance du besoin. Je dis degré zéro dans la mesure où l'on observe déjà ce type de couple dans le règne animal.

On essaie à l'occasion d'en étendre le modèle au couple humain. C'est par exemple la tentative de Bowlby avec son concept de l'attachement.

Suivent les trois couples proprement humains.

D'abord le couple de la demande qui décalque le premier et le transpose dans l'ordre symbolique, puisque c'est là le commutateur lacanien qui permet de passer d'un niveau à l'autre, dans la mesure où le besoin s'articule dans la demande. Le couple de la demande lie entre eux celui qui demande et celui qui répond, dont la réponse consiste à donner ce qui est demandé. Ce couple de la demande est déjà un couple signifiant puisqu'il suppose en effet qu'il y ait l'émission d'un signifiant doté d'un signifié ou qui réveille une signification, et le don a valeur de réponse. En même temps, si l'on suit cette décomposition conceptuelle du couple, ce qui s'y véhicule, ce qui attache l'un à l'autre reste un objet matériel.

Un cran supplémentaire et nous sommes au niveau du couple de l'amour, où il y a aussi celui qui demande et celui qui répond, sauf que celui qui demande ne demande rien de plus que la réponse. S'évanouit à ce niveau la matérialité de l'objet qui circulait dans le couple précédent. Il n'y a pas demande de l'objet et réponse par le don de l'objet, mais purement demande de la réponse comme telle, et le don n'est rien d'autre que le don de la réponse, c'est-à-dire un don signifiant. Le couple de l'amour est à cet égard de part en part un couple signifiant.

Si l'on veut ici resituer les articulations antérieures de Lacan, c'est à ce niveau-là du couple de l'amour qu'il faudrait situer le désir de reconnaissance, qui n'a pas d'autre satisfaction que signifiante. Le désir de reconnaissance s'accomplit, se satisfait, comme son nom l'indique, par une reconnaissance signifiante venue de l'Autre, par un don signifiant, le don d'aucun avoir matériel.

D'où la définition de Lacan de l'amour comme « donner ce qu'on n'a pas », ce qui suppose que, paradoxalement, la demande d'amour de l'un s'adresse au « n'avoir pas » de l'autre. La demande « aime-moi » ne s'adresse à rien de ce que l'autre pourrait avoir. Elle s'adresse à l'autre dans son dénuement et requiert de l'autre d'assumer ce dénuement.

Troisième couple, le couple du désir, qui ne se forme, ne se constitue qu'à la condition que chacun soit pour l'autre cause du désir.

C'est là que s'introduit une tension, une opposition, une dialectique entre le couple de l'amour et le couple du désir, celle-là même que développe Lacan. Ces deux modalités du couple introduisent en effet une double définition du partenaire qui est paradoxale, voire inconsistante. Il y a le partenaire à qui s'adresse la demande d'amour, à qui s'adresse le « aime-moi ». Celui-là, dans ce statut-là, c'est le partenaire dépourvu, le partenaire qui n'a pas. La demande d'amour s'adresse, dans le partenaire, à ce qui lui manque. Ce statut du partenaire est distinct de celui qui est requis du partenaire qui cause le désir, le partenaire qui doit détenir cette cause. S'oppose ainsi ce double statut du partenaire dépourvu et du partenaire pourvu.

Ce paradoxe est au bénéfice de l'homme. L'homme, le mâle, est doté, si je puis dire, d'un objet à éclipse. Selon le moment, il est pourvu ou il est dépourvu. Il satisfait, lui, d'une certaine

façon, à ce paradoxe. Vous avez les deux en un. D'où le grand intérêt qui s'attache régulièrement, dans le rapport de couple, à ce qui se passe après, une fois qu'il est dépourvu. La question est de savoir s'il reste ou s'il s'en va. S'il reste, c'est la preuve d'amour. Il y a autre chose que la satisfaction phallique qui le retient.

C'est une grande question, qui a agité les théoriciens par exemple dans la fiction de Rousseau, son *Discours sur l'inégalité entre les hommes* – de savoir si l'homme reste auprès d'une femme pour en faire sa compagne – on a déjà là le *nucleus* de l'ordre social à partir de la famille – ou si, ayant tiré son coup, il s'en va. C'est moi qui traduit ainsi ce que dit Rousseau.

Le désavantage de la femme est de n'avoir pas ce merveilleux organe à éclipser. C'est, dans l'articulation que propose Lacan, ce qui pousse l'homme à dédoubler sa partenaire, entre la femme partenaire de l'amour et la femme partenaire du désir.

Le tour de force de cette « Signification du phallus » est de chiffrer à la fois le partenaire de l'amour et le partenaire du désir par le phallus et de définir essentiellement le partenaire du couple comme le partenaire-phallus. S'il est partenaire de l'amour, il est chiffré $(-\phi)$, une négation portant sur le signifiant imaginaire du phallus. S'il est le partenaire du désir, il est chiffré (ϕ) . Du côté mâle, une oscillation est possible entre $(-\phi)$ et (ϕ) tandis que du côté du partenaire féminin, c'est ou l'un ou l'autre, ou cela tend à être ou l'un ou l'autre.

amour $(-\phi)$
desir (ϕ)
mâle $(-\phi)\phi$
femelle $(-\phi)//(\phi)$

D'un côté une oscillation, et de l'autre une assignation phallique unilatérale. Cela se prête ensuite à toutes les applications particulières, les variations, les détournements de ces formules, mais cela constitue la formule de base du partenariat phallique.

Ce qui rend les sujets partenaires

C'est ici que s'inscrit la relation sexuelle dans sa différence avec le rapport sexuel. La relation sexuelle proprement dite est un lien qui s'établit au niveau du désir, qui suppose donc que le partenaire ait une signification phallique positive. Dans ce lien, le médiateur c'est la signification du phallus. Il y a la relation sexuelle, qui elle s'établit sous le signifiant du phallus, qui fait de chaque partenaire la cause du désir de l'Autre. Ils sont, à ce niveau, rendus partenaires par la copule phallique. Le rapport sexuel, dans sa différence avec la relation sexuelle, c'est le lien qui s'établirait au niveau de la jouissance. C'est bien ce qui est interrogé, de savoir ce qui établirait un lien de partenaire au niveau de la jouissance.

Qu'est-ce qui rend les sujets partenaires ? Ils sont rendus d'abord partenaires par la parole, ne serait-ce que parce qu'ils s'adressent à l'Autre et que l'Autre leur répond, les reconnaît ou pas, les identifie. Le fondement du couple signifiant, c'est un « tu es », « tu es ceci ». Lacan faisait en effet du signifiant, à un moment, le fondement idéal du couple.

Dans Freud, les sujets sont rendus partenaires essentiellement par l'identification au même. L'identification, c'est le noyau du couple signifiant.

Sauf que ce couple peut s'étendre par là jusqu'à embrasser une collectivité. Les sujets sont aussi bien rendus partenaires par la libido dans Freud. Ce que Lacan traduit dans un premier temps par le couple imaginaire a-a', avec une libido circulant entre ces deux termes. Et il est devenu classique d'opposer, avec lui, le couple signifiant symbolique et ce couple imaginaire, lui, plus douteux, plus instable, parce que lié aux avatars de la libido.

On peut ajouter que les sujets sont rendus partenaires par le désir, le désir qui est la traduction lacanienne de la libido, et précisément partenaires par la médiation du phallus. Le phallus est une instance en quelque sorte biface entre parole et libido, puisque Lacan en fait, au sommet de son élaboration de ce terme, le signifiant de la jouissance. Signifiant de la jouissance, c'est déjà lier, en une expression, la parole et la libido.

Mais ces différents modes de partenariat, par la parole, par la libido, par le désir, cela ne résout pas la question de savoir si les sujets sont rendus partenaires par la jouissance. On est plutôt porté à penser qu'ils sont rendus solitaires par la jouissance. C'est le statut autoérotique, voire autistique de la jouissance.

Même si l'on considère séparément les sujets de chaque sexe, la femme s'en va ailleurs, toute seule, tandis que l'homme est la proie de la jouissance d'un organe prélevé sur son corps propre, et qui, si l'on veut, lui fait une compagnie. La jouissance, à la différence de la parole, rend solitaire.

Il y a cet espoir, qu'on appelle la castration. C'est l'espoir qu'une part de cette jouissance autistique soit perdue, et qu'elle se retrouve, sous forme d'objet perdu, dans l'Autre. La castration, c'est l'espoir que la jouissance rend partenaire, parce qu'elle obligerait à trouver le complément de jouissance qu'il faut dans l'Autre.

Le thème du partenaire-phallus, chez Lacan, traduit la face positive de la castration. La castration, c'est le sexe rendant partenaires les sujets. Seulement, sous un autre angle, cela ne fait de l'Autre qu'un moyen de jouissance. Et il n'est pas évident que cela surclasse, que cela annule le chacun-pour-soi de la jouissance et son idiotie.

Lacan évoque, dans le *Séminaire Encore*, la masturbation comme jouissance de l'idiot. Disons que l'idiotie de la jouissance n'est évidemment pas surclassée par la fiction consolante de la castration.

C'est bien la différence qui déjà se marque si l'on oppose la construction de Lacan dans sa « Signification du phallus » et celle à laquelle il procède dans son « Étourdit ». Dans « La signification du phallus », on a affaire au partenaire phallicisé, à la tentative de démontrer en quoi le phallus rend partenaire. On retrouve ce phallus dans la construction de « L'étourdit », mais elle ne porte pas sur le partenaire, elle porte sur le sujet lui-même, inscrit dans la fonction phallique. A ce niveau, loin d'ouvrir sur le partenaire, loin de qualifier le partenaire, la fonction phallique qualifie le sujet lui-même, et elle le montre partenaire de la fonction phallique. C'est ainsi qu'entre les lignes on peut lire qu'ils ne sont pas partenaires par ce biais-là. L'un et l'autre ne sont pas parte-

naires par le biais de la fonction phallique, qui qualifie au contraire le rapport du sujet lui-même à cette fonction. Et par là, le partenaire n'apparaît que dans ce statut minoré, dégradé, qui est celui d'être moyen de jouissance.

A vrai dire, le partenaire moyen de jouissance, c'est déjà ce qui apparaît dans le fantasme. La théorie du fantasme comporte que le partenaire essentiel est le partenaire fantasmatique, celui qui est écrit par Lacan à la place de petit α dans la formule du fantasme. Le statut essentiel du partenaire au niveau de la jouissance, c'est d'être l'objet petit α du fantasme.

Certes, lorsque Lacan forge cette formule à partir d'« Un enfant est battu » de Freud, ce petit α est un terme imaginaire, et sans doute distingue-t-il l'enveloppe formelle du fantasme, à savoir ce qui est image et ce qui est phrase dans le fantasme, de son noyau de jouissance qui est à proprement parler le « se faire battre ». Dans ce contexte, le fantasme s'oppose au symptôme, et d'abord parce que le fantasme est jouissance plaisante, alors que le symptôme est douleur. C'est là que Lacan insiste sur le statut de message du symptôme, son statut donc de vérité, tout en prévoyant, dans son graphe, une incidence du fantasme sur le symptôme.

Seulement, symptôme et fantasme, si essentiels à distinguer, se retrouvent, se conjoignent au terme de l'enseignement de Lacan, d'abord parce que, si l'on prend le fantasme dans son statut fondamental, il n'est plus l'imaginaire ou le symbolique, mais vraiment le réel de la jouissance. Et il se conjoint par là au symptôme dans la mesure où il n'est pas que message, mais jouissance aussi.

Ce qui apparaît donc fondamental, aussi bien dans le fantasme que dans le symptôme, c'est le noyau de jouissance, dont l'un et l'autre sont comme des modalités, des enveloppes. Le modèle du symptôme dont il s'agit là n'est pas tant le modèle hystérique du symptôme, qui a fasciné Freud, d'abord parce qu'il était déchiffrable, mais proprement le symptôme obsessionnel tel que Freud en souligne le statut dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, le symptôme obsessionnel que le moi adopte, qui fait partie de la personnalité, et qui, loin de se détacher, devient source de satisfaction plaisante, sans discordance.

Nous sommes au niveau où le sujet est heureux. Il est heureux dans le fantasme comme dans le symptôme. C'est dans cette perspective-là que je parle du partenaire-symptôme. Le partenaire est susceptible, s'il est lié au sujet de façon essentielle, d'incarner à proprement parler le symptôme du sujet.

Fondement symptomatique du couple

Peut-être faut-il donner là quelque exemple où il apparaît que le vrai fondement du couple est, à proprement parler, symptomatique.

Une femme, laissée tomber par le père – figure sublime ! – à la naissance, et même avant la naissance, puisqu'on est dans le cas où le gars prend la poudre d'escampette à peine tiré le fameux coup.

Elle ne devient pas psychotique, en raison d'une substitution qui s'accomplit et qui lui permet de s'arranger avec le signifiant et le signifié. Quelqu'un tient lieu de père, mais pas au point qu'elle ne décide précocement : « Personne ne payera pour moi ». Elle le décide, faisant contre

mauvaise fortune bon cœur, c'est-à-dire assumant la déréluction où elle est primordialement laissée.- « Besoin de personne ! » Voilà comment elle s'en tire.

Cela la lance dans une certaine errance. L'image me venait même de la tortue qui promène sa maison sur son dos.

Elle trouve un homme. Elle s'attache à un homme. Elle fait couple et progéniture avec lui.

Et quel homme trouve-t-elle ? Elle trouve un homme, précisément, qui ne veut pas payer pour une femme. Cela lui convient, évidemment, cet homme qui ne veut pas payer son écot à la femme. Et, entre tous, c'est celui-là avec qui elle fait couple.

C'est un homosexuel. *Nobody is perfect*. Ils s'aiment, ils s'accordent. Et la base du couple, c'est cela : l'un ne payera pas pour l'autre.

Le malheur veut tout de même qu'elle entre en analyse. On sait que – pas de hasard – l'analyse est volontiers cause de divorce. Et, dans l'analyse, naît le désir que l'Autre paye pour elle.

Un rêve revient : une boutique de son enfance, qui ramène l'association que, lorsqu'elle allait prendre quelque marchandise chez le fournisseur, en bas de chez elle, elle disait : « Papa payera ». Papa, c'était le substitut.

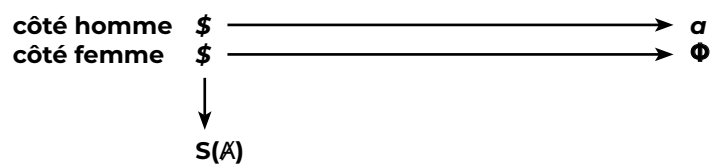
Et la voilà qui se met à désirer que l'homme, le père de ses enfants, paye pour lui. Elle ne veut plus être tortue.

Le gars, fidèle au contrat symptomatique de départ, n'entend pas les lâcher. Et voilà qu'elle le déteste, qu'elle songe à le quitter, qu'elle prépare son départ. Le gars ne moufte pas. Le coffre est fermé. Et voilà que, logiquement, elle lui présente des factures. Et un jour, elle lui présente une facture de trop – de gaz et électricité. Et voilà que cela se révèle intolérable pour lui, qui prend ses cliques et ses claques, vingt ans après, et réclame, enragé, le divorce, après avoir prévenu Gaz de France de ne plus lui envoyer de factures, qu'il ne les payerait plus. Ce divorce est douloureux pour elle, qui découvre qu'elle ne voulait pas ça – alors qu'elle le mijotait depuis quelques années –, qu'elle voulait au contraire un vrai couple, dans son concept.

On peut dire que l'analyse a atteint là la base symptomatique du couple. Et pourquoi ne pas considérer cela comme une traversée du fantasme, du fantasme « besoin de personne ». On constate, en tout cas, que ce fantasme est passé dans sa vie. L'ayant traversé, divorcée, elle se retrouve dans la situation où, certainement, il ne payera plus pour elle. A ce moment si douloureux où se fracture le couple, se découvre ce qui était sa base, que chacun était marié avec son symptôme.

Il faut certainement tenir compte de la dissymétrie de chaque sexe dans son rapport à l'Autre. C'est là que Lacan nous sert de guide. Qu'est-ce que le sujet mâle cherche dans le champ de l'Autre ? Il cherche essentiellement ce qui est l'objet petit a , l'objet qui répond aussi bien à la structure du fantasme. Il n'a rapport qu'avec ce petit a . Cela peut prendre la forme grossière que j'évoquai sous les espèces de « tirer son coup ».

Ce n'est pas foncièrement différent du côté femme. J'écris ici S barré. Lacan met au bout de la flèche un grand Φ , reste de son élaboration de « La signification du phallus ». Il met grand I plutôt que le phallus imaginaire pour indiquer qu'il y a des objets qui peuvent prendre cette valeur-là. Le phallus est certes le plus chéri, mais l'enfant peut prendre valeur phallique. On peut même à l'occasion entrer en rapport avec l'Autre sexe pour le lui voler, cet enfant à valeur phallique. Mais ce n'est pas foncièrement différent à ce niveau-là en ce que chacun dégrade l'Autre. Chacun vise l'Autre pour en extraire son plus-de-jouir à soi. C'est là que Lacan ajoute un élément du côté femme en plus, dans son champ propre, le sujet féminin a rapport avec ce qu'il écrit S de A barré. C'est là la différence. Le sujet femme a rapport au manque de l'Autre. D'où un affolement spécial.



Cela peut se traduire par diverses pantomimes. D'abord celle de faire la folle. C'est toujours ouvert de ce côté-là. C'est par exemple le symptôme de personnalités multiples. Moins sophistiqué, le trouble de l'identité est à inscrire également dans ce registre, et tous les troubles affectant la présence au monde jusqu'aux phénomènes de type oniroïde qui ont été, de longtemps, repérés dans l'hystérie. Mais, autre pantomime que l'on écrira en série : faire de l'homme un dieu. Ou bien le rendre fou. Le sujet féminin va vers l'Autre pour y trouver la consistance, mais offre à l'occasion au sujet mâle de rencontrer l'inconsistance, celle qu'inscrit pas mal grand A barré.

C'est d'ailleurs ce que le malheureux, dont j'ai évoqué le destin, rencontre. Ce qui motive son divorce et qui l'enrage, c'est que finalement elle ne joue pas le jeu. C'est aussi de ce côté-là que s'inscrit la possibilité, pour le sujet féminin, de se faire l'Autre de l'homme, à savoir de se vouer à être son surmoi, dans ses deux faces : de sanction, mais aussi bien de pousse-au-travail, voire de pousse-à-la-jouissance. Freud le signale quand il affecte la femme de ce privilège qu'elle donnerait aux intérêts érotiques. Le sujet féminin est propre à incarner l'impératif « Jouis », aussi bien que celui de « Travaille et ramène de quoi faire bouillir la marmite ». L'impératif est d'ailleurs à l'occasion : « Jouis, mais ne jouis que de moi ». D'où la passion d'être l'unique. L'homme peut aussi bien se loger pour une femme à cette place S de A barré. C'est là que la dissymétrie est la plus probante.

Si l'on suit Lacan, la femme est toujours petit a pour un homme. C'est pourquoi elle n'est pas plus que partenaire-symptôme. Le noyau de jouissance, c'est petit a , et le partenaire est ici l'enveloppe de petit a , exactement comme l'est le symptôme. Le partenaire, comme personne, est l'enveloppe formelle du noyau de jouissance, tandis que, pour la femme, si l'homme se loge en S de A barré, il n'est pas seulement un symptôme circonscrit, parce que cette place comporte l'illimitation. C'est une place qui n'est pas cernée, une place où il n'y a pas de limite. L'homme est alors, lui, partenaire-ravage. Le ravage comporte l'illimitation du symptôme. En un sens, pour chaque sexe, le partenaire est le partenaire-symptôme, mais, plus spécialement, chez la femme, un homme peut avoir fonction de partenaire-ravage.

Partenaire-ravage

Peut-être puis-je en donner un exemple. Une jeune femme mariée avec un homme, qu'elle a décroché.

Lacan parle quelque part des gars en bande qui se bousculent, s'envoient des bourrades. Des filles tournent autour, et une finit par en arracher un à sa bande de copains. Il leur dit : « Au revoir, on ne s'oublie pas. » Hop ! Elle l'emmène.

Elle a surmonté les réticences du gars, ses inhibitions, son extrême mauvaise volonté. Lui voulait rester marié avec sa pensée, ses mauvaises pensées. Elle a exercé un certain forçage pour avoir celui-là, pas un autre, alors que c'est une femme qui ne manquait pas de prétendants.

Le résultat est qu'il ne se passe pas un jour où il ne lui fasse payer l'établissement de ce couple sous la forme de remarques désobligeantes. Classique ! C'est signalé par Freud : l'homme méprise la femme en raison de la castration féminine. Des remarques désobligeantes qui vont jusqu'à l'injure quotidienne, sous des formes particulièrement crues. La haine de la féminité s'expose de la façon la plus évidente.

On s'ameute, les amis disent : « Quitte-le donc ! » C'est la fameuse question « qu'est-ce qu'elle lui trouve ? », qui révèle la dimension du partenaire-symptôme. La pression finit par la précipiter en analyse.

En analyse, elle découvre que, finalement, elle va très bien. Elle prospère. Elle jouit au lit. Après l'injure, la baise. Elle enfante. Elle travaille. Et toute la douleur se concentre sur le partenaire injurieux qui apparaît sous la forme que signale Lacan, celle du ravage. Cela la ravage. Et elle arrive à l'analyse dévastée par les dires du partenaire.

Qu'est-ce qui se découvre à l'analyse ? Il se découvre – à l'aide de cette perspective qui s'ouvre lorsqu'on part du principe, tellement salubre, que le sujet est heureux, y compris dans sa douleur – que la parole d'injure est justement le noyau même de sa jouissance, qu'elle a de l'injure jouissance de parole. L'injure est d'ailleurs la parole dernière, celle où le *Sinn* croche la *Bedeutung* de façon directe.

Il se découvre qu'il lui faut être stigmatisée pour être. Le stigmate, c'est la cicatrice de la plaie, c'est le corps qui porte les marques de cicatrice. On ne peut pas mieux écrire le stigmate que S de A barré. C'est d'ailleurs dans le stigmate que l'on reconnaissait à l'occasion la marque de Dieu.

Si c'est cet homme-là qu'elle a voulu décrocher et qu'elle garde, c'est dans la mesure même où il lui parle, et sous les espèces de l'injure.

Il la dégrade, sans doute.

Et pourquoi lui faut-il cela ? Parce qu'elle n'est femme qu'à condition d'être ainsi désignée.

Et pourquoi ?

On arrive au terme ultime, au terminus, qui est le père. Le seul rapport sexuel qui ait un sens, c'est le rapport incestueux. Et il se trouve que le père nourrissait un mépris profond pour la féminité, un mépris d'origine religieuse. C'est bien dans ce rapport à son Dieu que s'était pour lui développé une méfiance, une haine à l'endroit de la féminité, qui n'avait pas échappé à la fille. Le couple infernal commémorait le symptôme du père. Le sujet jouissait par son partenaire de la stigmatisation paternelle.

On voit ici que l'Autre de la parole est dans le coup. Certainement. Dans le coup de la jouissance, puisqu'il est là essentiel que le partenaire parle. Mais ici, ce n'est pas l'Autre de la vérité qui est en fonction, ni l'Autre de la bonne foi, mais l'Autre de l'injure. Le sujet se trouve accordé à l'Autre par ce qui est le symptôme de l'Autre. Et elle y satisfait son symptôme à elle. S'il y a rapport, il s'établit ici au niveau symptomatique. Et, dans ce couple, chacun y entre en tant que symptôme.

Le bon usage du symptôme

Cet abord du symptôme, que j'essaie à travers des exemples et un parcours rapide de l'œuvre de Lacan, touche évidemment à l'idée que l'on peut se faire de la fin de l'analyse.

Depuis plusieurs années, on conceptualise la fin de l'analyse à partir de la traversée du fantasme. Le fantasme est là conçu comme un voile qu'il faut lever ou déchirer ou traverser pour atteindre un réel, à l'occasion noté petit α . Cette rencontre aurait valeur de réveil et, certainement, réordonnerait après coup, de façon définitive, les occurrences de la vie du sujet, et ferait apparaître ses tourments antérieurs comme plus ou moins illusoire.

On est donc conduit à opposer, dans cette perspective, la levée du symptôme, qui serait d'ordre thérapeutique, à la traversée du fantasme qui, elle, ouvre un au-delà, et permet un accès au réel, qui est vraiment ce qui est qualifié de passe, avec un changement de niveau. Je crois avoir révélé cette thématique dans toute son intensité, thématique qui est chez Lacan et l'inspire indiscutablement.

C'est aussi bien une thématique classique, celle du sujet vivant dans l'illusion, qui accède diversement, à partir d'une expérience fondamentale, à la vérité, au réel, etc., dans un affect de réveil.

L'éveil est un terme que l'on trouve dans les Sagesses orientales. On découvre que l'on vit dans l'illusion, sous le voile de Maya, et on peut le traverser vers le réveil. Dans la thématique de la traversée du fantasme, on a toutes les harmoniques de cette tradition, qui est présente aussi bien chez Pythagore, Platon, et même peut-être Spinoza.

Mais du point de vue du symptôme, ou du *sinthome*, comme dit Lacan, la question n'est pas celle de l'illusion, ni celle du réveil au réel ou à la vérité du réel. Du point de vue du symptôme, le sujet est heureux. Il est heureux dans la douleur comme il est heureux dans le plaisir. Il est heureux dans l'illusion comme il est heureux dans la vérité. La pulsion ne connaît pas toutes ces histoires-là. Comme dit Lacan, « tout heur lui est bon », au sujet, pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète.

Autrement dit, ce qui ne change pas, c'est la pulsion. Il n'y a pas de traversée de la pulsion, pas d'au-delà de la pulsion. J'ai déjà dit jadis qu'il n'y avait pas de traversée du transfert. Certes, il y a l'établissement d'un autre rapport subjectif avec pulsion et transfert, par exemple, un rapport nettoyé de l'Idéal. Si l'on se fie à l'opposition entre le I de l'Idéal et le petit α de la jouissance, le sujet de

la fin de l'analyse se trouvera en effet plus proche de la pulsion. C'est ce que Lacan appelle le solde cynique de l'analyse – cynisme est là à entendre dans sa valeur d'anti- sublimation.

Cette perspective n'ouvre pas vers une traversée, mais, plus modestement, à ce que Lacan appelle lui-même, dans la partie ultime de son enseignement, « savoir y faire avec le symptôme ». Ce n'est pas le guérir. Ce n'est pas le laisser derrière soi. C'est au contraire y être vissé, et savoir y faire.

Qu'est-ce qui se déplace entre la thématique de la traversée du fantasme et celle du *savoir-y-faire* avec le symptôme ? Cela indique en tout cas que cela ne change pas à ce niveau-là. On ne se réveille pas. On arrive seulement à manier autrement ce qui ne change pas.

Le *savoir-y-faire* renvoie à ce dont le sujet est capable, justement, à l'occasion dans l'ordre imaginaire. On sait y faire, plus ou moins, avec son image. On travaille son image. On vêt son corps. On se maquille. On s'arrange. On fait des régimes. On se bichonne. On va au soleil – avant, on se protégeait du soleil. On soigne son image.

Eh bien, la question serait de savoir y faire avec son symptôme avec le même soin que l'on a pour son image. La perspective est celle d'un bon usage du symptôme. C'est très différent de la traversée du fantasme.

La traversée du fantasme est tout de même une expérience de vérité. C'est la notion que les écailles, à un point, vous tombent des yeux, et que votre existence se réordonne d'une visée d'après-coup.

Le bon usage du symptôme n'est pas une expérience de vérité. C'est plutôt de l'ordre, si j'ose dire, de prendre plaisir à sa jouissance, d'être syntone avec sa jouissance. Très inquiétant, sans doute ! Il se dessine ici quelque chose de l'ordre du sans-scrupule. Le scrupule, au sens étymologique, est un petit caillou qui dérange. Dans la chaussure, par exemple. La conscience est de l'ordre de ce petit caillou. Et le bon usage du symptôme met un peu de côté le fameux petit caillou.

La fin de l'analyse, en ce sens, ce n'est pas de ne plus avoir de symptôme – qui est la perspective thérapeutique, mais au contraire d'aimer son symptôme comme on aime son image, et même de l'aimer à la place de son image.

Le *savoir-y-faire* avec son symptôme

J'ai mis un accent différent de celui que j'avais mis jusqu'ici sur la fin de l'analyse. Je ne l'ai pas fait sans hésitation préalable, ni sans prudence.

Aggiornamento de notre regard clinique

Il nous faut reconnaître que ce qui s'énonce ici n'est pas sans incidence sur la pratique analytique, au moins dans une certaine aire de cette pratique. Nous ne sommes pas seulement dans une position de commentaire de la pratique qu'il y a, mais les accents qui sont mis, voire les novations qui s'esquissent, ont des conséquences sur la pratique analytique. C'est bien fait pour faire reculer d'y toucher et pour ne pas tout dire.

Depuis que j'ai mis l'accent sur le partenaire-symptôme, sur le rapport du sujet au couple, qu'il forme avec un autre, je suis forcé de constater qu'on m'en parle davantage. On m'en parlait déjà avant, bien entendu. C'est pour cela que cet accent m'a paru s'imposer. Mais, de s'en apercevoir, et de le promouvoir, a pour effet de le renforcer, jusqu'à ce qu'on ne puisse pas méconnaître la place que tient la relation au partenaire dans la pratique et dans la clinique, où cette relation n'est pas un complément, une garniture, mais en apparaît plutôt comme le pivot. Il n'est pas exact de dire que l'on parle essentiellement dans l'analyse de papa, maman, sa famille de naissance, son environnement d'enfance. C'est un fait que l'on parle, de façon pressante et parfois prééminente, du rapport au conjoint, ou du rapport à l'absence de conjoint - ce qui, pour ce qui nous occupe, revient au même. Cela fait partie de *l'aggiornamento* de notre regard clinique que de faire passer cette perspective qui s'impose au premier plan.

Il y a à cela des raisons de civilisation que nous explorons à tâtons. C'est un fait de l'époque où l'Autre n'existe pas. L'Autre n'existant pas, on se récupère sur le partenaire qui, lui, existe, en tout cas que l'on fait exister de toutes les façons possibles.

La ruine de l'Idéal et la prévalence de l'objet *plus-de-jouir*, dans le mode de jouissance contemporain tend à ce phénomène qui a été abordé de beaucoup de façons dans d'autres perspectives que la nôtre : la dissolution des communautés, de la famille élargie, des solidarités professionnelles ; voire même, pour employer un mot glorieux du peuple, nous introduit à un phénomène qui va se généralisant de déracinement.

On observe en même temps le surgissement de communautés recomposées sur les nouvelles bases qu'impose le régime nouveau de l'Autre, des communautés recomposées de nouvelles familles, de sectes, d'appartenances associatives, dont l'importance dans l'existence est bien plus grande que par le passé ; et un tissu qui se trame, de façon nouvelle, de solidarités multiples, que d'ailleurs les états tentent d'exploiter, et ils doivent se situer par rapport à ce tissu renouvelé de solidarités. Les états qui sont progressivement soupçonnés de n'être rien qu'une communauté comme une autre aux mains de ce qu'on appelle, aussi bien aux États-Unis qu'en France, la classe politique où l'on ne voit finalement qu'une communauté spéciale ayant ses intérêts particuliers.

Dans cette recomposition communautaire, exigée par le déracinement qui gagne, sans doute le couple est-il la communauté fondamentale. Au moins, la forme du couple est subjectivement essentielle.

Cette forme du couple est d'ailleurs mise en évidence dans la psychanalyse. L'analysant vient faire couple, pour un dialogue des plus spécial, avec l'analyste. On doit bien constater que le discours psychanalytique passe par la formation d'un couple d'artifice. Cette expression même de couple d'artifice ne vaudrait vraiment que si nous avions la notion d'un couple naturel, qui ne serait pas d'artifice. Et c'est bien ce qui est en question. Freud a appelé le liant de ce couple du terme de transfert.

Ce couple analytique est certes dissymétrique. Ses éléments ne sont pas équivalents. Même si le fait que ce soit un couple conduit à vouloir qu'un contre-transfert réponde au transfert, dans

certaines perspectives. Ce couple dissymétrique peut être conçu comme libidinal, lorsqu'on voit essentiellement dans l'analyste un objet investi, attirant à lui la libido.

On sait que Lacan s'est refusé à concevoir le couple analytique comme couple libidinal. Il s'y est refusé par le préjugé, dont il est allé chercher la justification chez Freud, que la libido était une fonction essentiellement narcissique illustrée par le couple spéculaire a-a'. Il a considéré que ce contenu-là de la forme couple ne convenait pas au couple analytique et il lui a opposé le couple intersubjectif qui est fondé sur la communication.

$$\alpha - \alpha'$$

$$\$ \diamond A$$

C'est un couple qui pivote sur la fonction dite du grand Autre comme auditeur, mais aussi bien, par un renversement émetteur, dans tous les cas interprète, maître de vérité ; et le lien entre les deux est le message, l'adresse. L'Autre majuscule, en même temps que maître de vérité, est maître de reconnaissance du sujet. C'est de là que Lacan a tenté de faire retour sur le couple libidinal.

Le couple intersubjectif, où il s'agit de communiquer, où il s'agit de dire la vérité de ce qu'énonce le sujet, est un couple très intellectuel, un couple passionné par la vérité, par la recherche de la vérité de ce qu'est le sujet. Cela se différencie en effet de ce qu'est le couple libidinal. Une fois qu'il a séparé ces deux registres, la question de Lacan est devenue : comment rendre compte du couple libidinal à partir du couple subjectif ? Comment rendre compte de l'amour et du désir à partir de la communication ? Il n'y a pas donné qu'une réponse. Mais ses réponses ont toutes nécessité l'introduction de ce que j'appellerai des termes Janus.

Il a d'abord répondu à la question « comment rendre compte de l'amour et du désir à partir du couple intersubjectif ? » en termes signifiants. C'est sa doctrine du phallus, où la libido est réduite à des phénomènes de signifiant et de signifié, où le partenaire de l'amour et du désir est le phallus. Le phallus est un terme Janus parce qu'il appartient d'un côté au symbolique et de l'autre côté au registre libidinal. C'est donc la réponse en termes du partenaire phallique.

$$(\$ \diamond \Phi)$$

Il a donné un peu plus tard, parfois simultanément, une autre réponse, à l'aide d'un autre terme Janus, l'objet petit α qui, sans doute, n'étant pas un signifiant, est plus proche du registre libidinal que le phallus. Mais tout en n'étant pas un signifiant, Lacan le fait fonctionner dans sa circulation comme un signifiant. Par exemple, dans le schéma des quatre discours, la lettre petit α n'est pas un signifiant mais tourne avec les signifiants et avec le manque de signifiant. L'objet petit α est aussi un terme Janus comme le phallus.

C'est le couple fantasmatique où le partenaire de l'amour et du désir apparaît essentiellement réduit à ce statut d'objet. C'est alors le fantasme qui constitue en quelque sorte, pour Lacan, le couple fondamental du sujet, au point que, très logiquement, pour situer la place de l'analyste, il lui faut en définitive la place repérée par le terme de l'objet petit α .

La doctrine lacanienne classique de la fin de l'analyse s'est concentrée sur ce couple-là. C'est essentiellement ce que Lacan a appareillé sous les espèces de la passe. Lorsqu'il est arrivé à dégager la fonction du couple fantasmatique, il a pensé qu'il pouvait le mettre en appareil destiné à capter, à organiser la fin de l'analyse.

Cette doctrine est devenue classique – soyons exacts parce que j'ai mis l'accent dessus. Au moment où Lacan s'est arrêté d'enseigner et où son École, non seulement a été dissoute, mais a volé en éclats, cela faisait longtemps que la passe était écartée pour ses principaux élèves. La preuve en est qu'à ce moment-là aucun des groupes lacaniens, sinon celui dont je faisais partie, n'a repris à son compte la pratique de la passe, en considérant que l'échec était avéré. D'ailleurs même, pas si à tort. L'enseignement de Lacan semblait avoir fait son deuil de la passe, l'avoir en tout cas minorée.

C'est vrai qu'en 1981-82 j'ai fait ce que j'ai pu pour rétablir la passe comme doctrine et comme fonctionnement, pensant que l'institution qu'il s'agissait de reconstituer sur de nouvelles bases exigeait cet appareil de la passe. Je ne donne ces précisions que parce qu'aujourd'hui où je veux donner un accent différent j'en vois venir qui me crient au contraire : « Mais la passe, mais la passe ! » Du calme ! L'histoire est plus complexe. Lacan a proposé l'appareil de la passe en 1967. Il a continué d'enseigner jusqu'à 1980. Il a donné, dans cette trajectoire, des inflexions qu'il vaut la peine de suivre.

Avant la doctrine de la passe, la fin de l'analyse était pour Lacan avant tout située comme un au-delà de l'imaginaire, et donc avant tout située par deux termes appartenant au registre symbolique, deux termes qui ont été successivement la mort et le phallus.

C'est de façon contrariée, contrastée, que Lacan situait la fin de l'analyse par rapport à ces deux termes du registre symbolique. Pour ce qui est du premier, il situait la fin de l'analyse en termes d'assomption. Pour ce qui est du second, en termes de désidentification. Dans un cas comme dans l'autre, le repère essentiel, le lieu de la fin de l'analyse, était, au-delà de l'imaginaire, le symbolique.

En effet, avec la doctrine de la passe, ce qui se dessine c'est que le lieu de la fin de l'analyse est au-delà du symbolique, par une certaine mise au jour du partenaire petit α . Ce rapport-là, Lacan l'a appelé, une fois, pas tellement plus, la traversée du fantasme, dont j'ai fait une sorte de *schibboleth*, un *leitmotiv*, en l'opposant à la levée du symptôme et en le situant dans la grande opposition du symptôme et du fantasme. J'ai tellement bien réussi que, lorsque je veux y toucher, ne serait-ce que d'une main légère, c'est une insurrection. – « Miller a touché à la traversée du fantasme » On me réclame la stagnation. Il ne faut surtout pas que je bouge. On veut du père mort. On demande du père, et surtout du père mort.

Je fais tout de même remarquer que la traversée du fantasme met foncièrement l'accent sur la fonction de la vérité, même lorsqu'il semble qu'elle parle du réel. Elle met en tout cas l'accent sur un certain au-delà du savoir sous forme de vérité et s'inscrit dans une dialectique du voile et de la vérité, le fantasme étant considéré comme ce voile qu'il s'agit de lever ou de traverser pour atteindre une certaine vérité du réel. La traversée du fantasme implique quelque chose comme un réveil au réel. Ce n'est pas que ce soit faux, mais ne peut-on pas mettre en question ce qui s'annonce là glorieusement de discontinuité, voire de définitif, simplement au vu des résultats.

Ceux qui sont des *passés* sont-ils si réveillés ? Ils paraissent aussi bien installés dans un certain confort, un confort sans scrupule. C'est pourquoi, bien que Lacan n'ait dit cela qu'une fois, il me paraît qu'il vaut la peine de déplacer l'accent.

Ce mot de traversée fait traversée du Pont d'Arcole. Il y a de l'héroïsme dans la traversée. Il y a la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, la traversée des 10 000, la longue marche chinoise. La traversée mobilise une imagerie d'héroïsme. Ne peut-on, au vu des résultats, simplement ajouter, mettre à côté de la traversée du fantasme, ce que Lacan appelle d'une façon exquise, modeste, le *savoir-y-faire* avec son symptôme ? – qui est d'un tout autre accent. Cela ne met pas au premier plan la discontinuité entre l'avant et l'après.

Le *savoir-y-faire* avec son symptôme est une affaire d'à-peu-près. Il y entre du flou, du vague – *fuzzy* -, comme on appelait certaines logiques des « logiques floues ». Ce n'est pas nécessairement l'opposé de la traversée du fantasme. On pourrait même dire : après la traversée du fantasme, le *savoir-y-faire* avec son symptôme. Si l'on veut ménager des transitions, ne pas déboussoler la population.

Savoir-faire et savoir-y-faire

Je mettrai là aussi l'accent sur la différence que propose Lacan, délicate, et qu'il ne développe pas, entre *savoir-y-faire* et savoir-faire. Il le dit une fois dans un *Séminaire* des dernières années.

Là, il faut construire, parce qu'il ne dit pas pourquoi il les oppose. Voilà ce que j'invente à ce propos.

Le savoir-faire est une technique. Il y a savoir-faire lorsqu'on connaît la chose dont il s'agit, lorsqu'on en a la pratique. D'ailleurs, le savoir-faire, sans être élevé au rang de la théorie, cela s'enseigne. Aux États-Unis, on trouve dans les librairies des manuels de *How do... ? Comment faire avec... ? Le savoir-faire avec... tout. Comment conduire sa voiture ? son mariage ? Comment faire de la gymnastique ? la cuisine française ?* Etc. Le savoir-faire est une technique pour laquelle il y a une place lorsqu'on connaît la chose dont il s'agit et on peut définir des règles reproductibles, par là même enseignables.

Le *savoir-y-faire* a place lorsque la chose dont il s'agit échappe, lorsqu'elle conserve toujours quelque chose d'imprévisible. Tout ce que l'on peut faire alors, c'est l'amadouer, en restant sur ses gardes.

Dans le savoir-faire, la chose est domestiquée, soumise, tandis que dans le *savoir-y-faire*, la chose reste sauvage, indomptée. C'est pourquoi, du côté du savoir-faire, il y a de l'universel. Lorsqu'il y a du singulier, il n'y a que *savoir-y-faire*. Dans le savoir-faire, on connaît la chose. Pas de surprise ! Tandis que dans le *savoir-y-faire*, admettons que l'on sait prendre la chose, mais avec précaution. On ne la connaît pas. On est toujours à devoir s'attendre au pire.

C'est là que j'introduis un petit bout de Lacan. Dans le *savoir-y-faire*, on ne prend pas la chose en concept. Cette indication menue me paraît congruente avec ce que j'ai développé. Dans le savoir-faire, on a domestiqué la chose par un concept, tandis que, dans le *savoir-y-faire*, la chose reste extérieure à toute capture conceptuelle possible. Du coup, non seulement on n'est pas dans la théo-

rie, mais on n'est même pas vraiment dans le savoir. Le *savoir-y-faire* n'est pas un savoir, au sens du savoir articulé. C'est un connaître, au sens de savoir se débrouiller avec. C'est une notion qui, dans son flou et son approximation, me paraît essentielle de l'ultime Lacan – savoir se débrouiller avec.

Nous sommes là au niveau de l'usage, de l'us – vieux mot français que vous retrouvez dans l'expression « les us et coutumes », qui vient directement du latin *usus* et de *uti*, se servir de.

Le niveau de l'usage est, pour le dernier Lacan, un niveau essentiel. Nous l'avons déjà abordé, ne serait-ce que par la disjonction du signifiant et du signifié. Le dernier enseignement de Lacan met en effet l'accent, contrairement à « L'instance de la lettre », sur le fait qu'il n'y a aucune espèce de lien entre signifiant et signifié, et qu'il y a seulement, entre signifiant et signifié, un dépôt, une cristallisation, qui vient de l'usage que l'on fait des mots. La seule chose qui est nécessaire pour qu'il y ait une langue, c'est que le mot ait un usage, dit-il, cristallisé par le brassage.

Cet usage, c'est qu'un certain nombre de gens s'en servent, « on ne sait pas trop pourquoi », dit Lacan. Ils s'en servent et, petit à petit, le mot se détermine par l'usage qu'on en fait.

Le concept d'usage est essentiel à ce dernier enseignement de Lacan, précisément en tant que distinct du niveau du système, le niveau saussurien du système qui a inspiré Lacan au départ. A système, s'oppose usage. A la loi diacritique du système fixé dans la coupe synchronique qu'on en fait, pour le déterminer, s'opposent les à-peu-près, les convenances, les bienséances et les pataquès de l'usage des mots, de la pratique. Il y a là en effet, essentielle, une disjonction entre théorie et pratique. Cette disjonction qui déjà s'amorce par le savoir-faire – le savoir-faire est déjà une pratique codifiée distincte de la théorie – éclate dans le *savoir-y-faire*. Là, pas de théorie, et une pratique qui va son chemin toute seule, comme le chat de Kipling.

Tant qu'il y avait l'Autre, trésor du signifiant, on n'avait pas besoin de l'usage. On pouvait dire : « On se réfère à cet Autre pour savoir ce que les mots veulent dire. » Et puis, lorsque les mots sont en fonction et qu'évidemment ce n'est pas exactement comme dans le dictionnaire, on avait recours au maître de vérité, à celui qui dit, qui ponctue, et qui choisit ce que cela veut dire.

Mais lorsque l'Autre n'existe pas, lorsque vous n'élevez pas la contingence du dictionnaire au statut de norme absolue, lorsque vous croyez plus ou moins au maître de vérité, et plutôt moins que plus, lorsque c'est plutôt de l'ordre « lui il dit ça et moi je dis autre chose », lorsque l'Autre n'existe pas, alors il n'y a plus que l'usage. Le concept d'usage s'impose précisément de ce que l'Autre n'existe pas. La promotion de l'usage se fait là où le savoir défaille, où l'esprit de système est impuissant, et là aussi bien où la vérité, avec son cortège de maîtres plus ou moins à la manque, ne s'y retrouve pas.

C'est bien pourquoi il y a une corrélation essentielle entre le concept de l'usage et le réel, dans sa définition radicale que Lacan a proposée, presque en tremblant : « Peut-être est-ce mon symptôme à moi. » Le réel, dans sa définition radicale, n'a pas de loi, n'a pas de sens, n'apparaît que par des bouts, ce qui veut dire qu'il est tout à fait rebelle à la notion même de système. C'est pourquoi le rapport au réel, même le bon rapport au réel, est marqué, qualifié par le terme d'usage.

La meilleure preuve – Lacan ne cesse pas d'en parler dans son dernier enseignement –, c'est qu'on s'embrouille toujours. On met toujours à côté. L'homme s'embrouille avec le réel. C'est par là qu'on en approche la définition la plus probante.

Il s'embrouille aussi avec le symbolique. C'est bien parce que l'homme s'embrouille avec le symbolique qu'il y a quelque chose de réel dans le symbolique. C'est lorsqu'on n'arrive plus à maîtriser le symbolique, mais qu'on tâtonne, qu'on essaie d'y faire, c'est bien ce qui est la marque qu'il y a du réel dans le symbolique.

L'homme s'embrouille aussi bien avec l'imaginaire, et c'est la marque de ce qu'il y a de réel dans l'imaginaire. C'est pourquoi Lacan qualifie la position native de l'homme comme celle de la débilité mentale. C'est cohérent avec cet ensemble de termes l'usage, le réel, le s'embrouiller, et le statut de débilité mentale, qui tient à ce que le sujet a de foncièrement désaccordé d'emblée.

D'où la question est de s'en débrouiller, d'arriver à s'en tirer, mais dans un esprit qui est là plus empirique que systématique. C'est là que Lacan se réfère au bien-dire. Le bien-dire n'est pas la démonstration. Le bien-dire est le contraire du mathème. Le bien-dire veut dire qu'un sujet arrive finalement à se débrouiller du réel avec du signifiant. Mais pas plus que de se débrouiller. C'est au point que Lacan, dans une définition éclatante, propose du réel qu'il se trouve dans les embrouilles du vrai.

C'est de cela qu'il est question, d'embrouille, de débrouillardise, type Bibi Fricotin, des embrouillaminis, des imbroglios, de la façon que l'on a de s'emmêler avec ce dont on se mêle. L'objet à faire sentir que l'essentiel de la condition humaine est l'embrouille, l'objet que Lacan a mis au tableau pendant des années, c'est le nœud, qui est par excellence l'embrouille.

Le repère de Lacan, avant, c'était la science, c'est-à-dire pas du tout le bien dire, mais la démonstration, la réduction du réel par le signifiant. Ensuite, au moment de son dernier enseignement, c'est l'art, dans sa différence avec la science, l'art qui est un *savoir-y-faire*, voire même savoir-faire, mais au-delà des prescriptions du symbolique.

Le symptôme est avant tout, dans cette perspective, un fait d'embrouille. Il y a symptôme lorsque le nœud parfait rate, lorsque le nœud s'embrouille, lorsqu'il y a, comme disait Lacan, lapsus du nœud. Mais, en même temps, ce symptôme fait d'embrouille est aussi point de capiton et en particulier point de capiton du couple. Ce qui fait qu'à cet égard le symptôme aussi y est un terme Janus. Le symptôme, par une de ses faces, est ce qui ne va pas, mais, par son autre face, celle que Lacan avait dénommée *sinthome*, en ayant recours à son étymologie, il est le seul lieu où, pour l'homme qui s'embrouille, finalement, ça va.

Ce texte reprend une large partie du séminaire prononcé, en collaboration avec Éric Laurent, dans le cadre de la Section clinique de Paris 8, sous le titre «L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique» (1996-1997), les 12, 19 et 26 mars, 23 avril, 21 et 28 mai, et 4 et 11 juin 1997. Texte établi par Catherine Bonningue

Première publication par l'École brésilienne de Psychanalyse (EBP), dans un volume collectif Os circuitos do desejo na vida e na análise, Rio de Janeiro, Contra Capa Livraria, 2000.

Publié en français dans la Revue Quarto n. 77, Bruxelles: ECF, Juillet 2002.

Publié ici avec l'aimable autorisation de Jacques-Alain Miller.



Winter, Balthasar Permoser, v. 1685-1690

ESTHÉTIQUE DE LA CONSOMMATION

“

« Pour Freud, comme il parlait du sens, cela se présentait comme un reste, mais en fait ce reste est ce qui est aux origines même du sujet, c'est en quelque sorte l'événement, originaire et en même temps permanent, c'est-à-dire qu'il se réitère sans cesse. C'est ce qu'on découvre, c'est ce qui se dé-nude dans l'addiction, dans le « un verre de plus » dont nous avons entendu parler tout à l'heure. L'ad-diction c'est la racine du symptôme qui est fait de la réitération inextinguible du même Un. C'est le même, c'est-à-dire que précisément, cela ne s'ad-ditionne pas. On n'a jamais le « j'ai bu trois verres, donc c'est assez », on boit toujours le même verre une fois de plus. C'est ça la racine même du symp-tôme. C'est en ce sens que Lacan a pu dire que le symptôme, c'est un et cætera. C'est-à-dire le retour du même événement. »

*MILLER, J.-A., «Lire un symptôme» (2011),
Mental n. 26, 2017, p. 58.*

”

MILES DAVIS BLUE FLAME

Music is wide open for anything (Miles Davis)

Sérgio de Mattos (Belo Horizonte, Brésil)

Blue flame

Dans les premières phrases de son autobiographie¹, nous lisons des événements qui n'ont pas attiré l'attention des producteurs du film documentaire *The birth of the cool*. Depuis le début, la parole de Miles nous restitue une logique de sa vie, déterminée par des événements et des signifiants qui conduisent à une formalisation qui nous frappe par sa clarté et par sa rigueur, et dans laquelle nous observons s'instaurer une écriture « sauvage de la jouissance » dans la racine de l'itération et de son « destin ». Je vais citer quelques-uns de ces paragraphes initiaux au long de ce texte.

La chose la plus ancienne dont je me souviens de mon enfance, c'est une flamme, une flamme bleue qui saute d'une gazinière que quelqu'un avait allumée. Je me rappelle d'avoir été choqué avec le whoosh² de flamme bleue en train de bondir hors de la grille, rapide et soudaine. C'est le plus loin que je me rappelle ; plus loin que ça ce n'est que du brouillard, du mystère. Mais cette flamme du réchaud est aussi claire que la musique dans ma tête. J'avais l'âge de trois ans.³

Flamme bleue/whoosh. Nous y saisissons la matière première de la répétition, de l'addiction en tant que itération : choc, signifiant et matière sonore. Je continue :

J'ai vu cette flamme et j'ai senti sa chaleur proche de mon visage. J'ai eu peur, une peur réelle, pour la première fois de ma vie. Mais je m'en rappelle aussi en tant qu'une sorte d'aventure, une sorte d'une étrange gaieté. Je pense que cette expérience m'a amené à un quelconque recoin de ma tête où je n'étais jamais allé. A une quelconque frontière, au bord peut-être de tout ce qui est possible.

1 Davis, M. *The Autobiography/Miles Davis with Quincy Troup*. 1st Touchstone ed. NY, 1989.

2 Selon le Cambridge Dictionary: un son doux produit par quelque chose se déplaçant rapidement dans l'air ou similaire à celui produit lorsque l'air est expulsé de quelque chose ; un mouvement rapide et soudain d'un liquide ou de l'air.

3 Toutes les traductions (au portugais brésilien) de l'autobiographie ont été faites par l'auteur de ce texte.

Le sujet s'essaye ci-dessus à un bord face à quelque chose qui suggère un infini illimité - tout ce qui est possible -, dans une jouissance éprouvée comme une peur réelle et une étrange gaieté, aventure, un bord avec deux faces vrillées telle la bande de Moebius, entre attraction et répulsion.

Impulsion avec exigence de finitude

La peur que j'ai eue était presque une invitation, un défi pour aller plus loin et m'immerger dans quelque chose dont je ne savais rien. C'est de là, je pense, que vient ma philosophie personnelle de vie et mon engagement à tout ce à quoi je crois. Depuis, j'ai toujours cru et pensé que mon mouvement devrait se faire vers l'avant, loin de la chaleur de cette flamme.

Miles Dewey Davis III est l'un des plus influents musiciens du XXe siècle. Il a été dans l'avant-garde des développements du jazz en changeant fréquemment, lui-même et sa musique, modifiant pour toujours la scène musicale contemporaine. Le documentaire montre sa recherche incessante du neuf, d'une rencontre constante avec l'instable et avec l'instant, et un désintéret pour le passé. Erin Davis, son neveu, rappelle que Miles ne parlait jamais des albums qu'il avait enregistrés, n'en avait aucun chez lui et s'intéressait seulement à son travail dans le moment présent. Miles s'est appliqué à un mode de vie où l'instabilité et l'excès étaient essentiels pour engendrer sa capacité de créer, avec un élan pour devenir autre, *ékstasis*.⁴

Néanmoins, sa musique est connue et reconnaissable dès la première note de sa trompette : un son pur, élégant, plein de bravoure, chaleureux, qui touche légèrement les ondes sonores. En d'autres termes, cool. Sa vie a été une aventure et un défi, engagés complètement dans le changement afin de créer. Il absorbait ce qui se passait « maintenant » et cherchait de nouvelles formes d'approcher la musique.

Comment pouvons-nous lire cette exigence d'un changement continu ? Qu'est-ce qui l'y pousse ?

Dans l'expérience analytique nous avons la notion de quelque chose qui nous pousse. A ce sujet, la psychanalyse a produit des fictions qui constituent des artifices pour saisir quelque chose de cette expérience.

A Baltimore, Lacan suggère la présence d'une impulsion qui, malgré son enracinement dans le langage, dans sa dérive explose les défenses du principe du plaisir et vise à se rapprocher de la jouissance comme la chose qui peut donner du sens à une vie.

« Nous serions sans doute aussi tranquilles que des huîtres si ce n'était cette organisation curieuse qui nous force à faire voler en éclats la barrière du plaisir, ou peut-être nous fait seulement rêver de la faire voler en éclats. (...) Tout ce qui est élaboré par la construction subjective à l'échelle du signifiant dans sa relation à l'Autre, et qui est enraciné dans le langage, n'existe que pour permettre

⁴ Aristote, *L'homme de génie et la mélancolie* : le problème XXX. Paris. Éditions Rivages, 1988. Vol 1. Dans ce texte, Aristote propose une réflexion essentielle à propos de l'occasion "kairos" de sortir de soi "ekstasis" dans la rencontre de l'instable et de l'instant.

au désir sous toutes ses formes d'approcher, de tester cette sorte de jouissance interdite qui est le seul sens valable offert à notre vie ».⁵

Si dans ce passage de 1966 cette impulsion se lie au désir, dans le dernier enseignement elle est isolée en tant que non symbolisable, infinie, hétéros à la machine -, oui-non du signifiant, et en vient à être comprise comme le régime de la jouissance en tant que telle. J.-A. Miller donne comme exemple un rêve que l'on lui avait raconté : « un geyser tourbillonnant, effervescent de vie inépuisable qui lui était apparu comme ce qu'elle avait toujours cherché, à quoi elle avait toujours cherché à s'égaliser ».⁶

Dans le Séminaire XX, Lacan connecte cette jouissance au signifiant Un-tout-seul et nous donne ainsi le chemin par lequel les addictions s'infiniment. « *Et c'est bien là l'étrange, le fascinant, c'est le cas de le dire - cette exigence de l'Un, comme déjà étrangement le Parménide pouvait nous le faire prévoir, c'est de l'Autre qu'elle sort. Là où est l'être, c'est l'exigence d'infinitude* ».⁷

L'existence de ce but interne qui se réalise toujours, qui ne cesse pas de s'écrire, comme un besoin - pas de l'organisme biologique -, mais comme un fruit de la rencontre traumatique du signifiant avec le corps, est au commencement de l'itération.

Un autre exemple de la relation entre signifiant, impulsion et addiction c'est ce qui se passe dans "l'addiction" aux jeux : « *nous sommes totalement présents et absents comme si l'un se rapprochait du zéro, où toute la vie est en jeu à ce moment* ».⁸ Ici, on vérifie, comme le montre Dostoïevski dans son livre *Le joueur*, une jouissance obtenue lorsque l'on échappe à la prison du signifiant. Là, il se révèle que, si dans un premier temps le joueur est mu par l'amour romantique, par l'honneur, par l'amour-propre, c'est-à-dire, par une logique phallique, par la suite, rien de ça n'est plus en jeu.

Je me souviens avec clarté que soudainement, sans être aiguillonné par l'amour-propre, j'ai été possédé par une soif de risque. Il se peut que l'âme, après avoir éprouvé un si grand nombre de sensations, ne puisse pas être assouvie, seulement irritée, et qu'elle exige de nouvelles sensations, toujours plus violentes, jusqu'à l'épuisement total.⁹

(...) et vraiment il y a quelque chose de particulier en ceci : un homme seul, loin de son pays natal, loin de ses amis, sans savoir s'il mangera aujourd'hui, risque son dernier florin, le dernier des derniers !¹⁰

5 Lacan, J. De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque. Conférence à Baltimore, 1966. *La Cause du désir* n. 94. Paris: Navarin, 2016.

6 Miller, J.-A. *L'Un tout seul*, séance du 02.03.2011, inédit.

7 Lacan, J. Le séminaire livre XX *Encore*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Seuil. 1975.

8 D'après ce que m'a raconté un analysant sur son expérience avec le jeu et, de façon générale, dans tous les domaines de sa vie.

9 Traduit librement du portugais brésilien, ce paragraphe ne figure pas dans la version française du livre de F.M. Dostoïevski *Le Joueur*

10 Dostoïevski, F.M. *Le joueur*. Edition gratuite disponible en ligne : <http://profpennin.free.fr/ebooks/Roman/DOSTOIEVSKI%20-%20Le%20joueur.pdf>.

Junkie professionnel

Pour Miles, en convergence avec sa façon itérative de créer et recréer, l'entrée dans la toxicomanie survient d'une autre expérience traumatique. Comme lui-même nous l'explique, l'usage de drogues s'initie à son retour aux Etats-Unis après un séjour à Paris qui l'aurait transformé.

Je ne m'étais jamais senti de cette façon-là. C'était la liberté d'être en France et d'être traité comme un être humain, comme quelqu'un d'important, et la musique que je jouais sonnait mieux là-bas. Même les odeurs étaient différentes. Il me semblait que tout avait changé quand j'étais à Paris. J'ai rencontré Juliette Gréco et elle m'a appris ce que c'était d'aimer une chose autre que la musique... J'étais amoureux... Juliette me demandait de rester. Même Sartre disait. « Pourquoi Juliette et vous, vous ne vous mariez pas ? » Mais je ne l'ai pas fait¹¹. Lorsque je suis rentré dans mon pays, dans l'avion, j'étais tellement déprimé que je n'ai pas réussi à dire quoi que ce soit au retour. Je ne savais pas que ça allait me toucher de cette manière. J'étais tellement déprimé, et je ne l'ai su qu'après, que c'est pour ça que je suis rentré dans l'héroïne pendant des années. Ce qui m'a emprisonné dans les drogues, c'est la dépression que j'ai sentie à mon retour en Amérique. Et le manque de Juliette.

En devenant, de par ses mots, un « junkie professionnel », Miles semble chercher à traiter le trauma actuel du retour aux USA, qui s'amalgame à l'événement de corps du passé. La drogue et le trauma, c'est comme un mariage consommé. Il y a une correspondance structurelle entre eux. Tous les deux plongent le sujet dans quelque chose d'étrange, dans un excès de jouissance sans nom, et, avec ça, un sentiment que tout a changé depuis que « ça a eu lieu », à partir duquel la personne ne se sent plus elle-même.

En rentrant dans son pays et en retrouvant son ancienne vie, Miles vit un épisode mélancolique et semble être réduit à son corps comme quelque chose *d'hétéros*.

Peur du corps

Le corps « aimé », disons-le comme ça, semble toujours vulnérable aux impacts du réel et du fonctionnement exigé : jouis ! Mais aussi de ça il faut se protéger.

De quoi avons-nous peur ? Lacan affirme que c'est d'être réduits à nos corps lorsque le sujet est affecté par la transformation directe de la libido, là où le signifiant défaille dans son inscription. Peur, à l'instant où le corps est affecté par un réel de jouissance qui perturbe son organisation, à l'instant où cette jouissance se manifeste totalement *hétéros* dans l'environnement qui l'entoure.¹²

Je propose l'hypothèse que l'usage de substances avec son mouvement itératif de mutation ont été, pour Miles, des modalités de traitement de ce « corps étranger », par le biais d'un engen-

11 Traduit de l'anglais par le traducteur.

12 Roy D. Une introduction au congrès NLS 2023 : <https://www.amp-nls.org/wp-content/uploads/2022/07/Argument-FINAL-VERSION-DISCONTENT-AND-ANXIETY-IN-THE-CLINIC-AND-IN-CIVILISATION.pdf>.

drement multiple d'une série d'autres corps. Miles est un consommateur du neuf comme une façon de s'éloigner de la flamme qui lui provoque "une peur réelle" de la même façon qu'elle est, certainement, la racine de son aventure. Il y a dans ce mouvement une dynamique d'effacement et de re-création, d'immersion dans la jouissance et de défense. Et, à chaque pas de ce mouvement, un *re-start*, un par un.

Corps étranger, engendrer des corps un par un

En cherchant à comprendre ce mouvement de se lancer dans l'instable, dans l'instant, dans l'excès, dans le risque, je vais me servir de l'idée d'une production d'un « corps étranger » pour aborder cet espace où la jouissance hors-sens affecte un corps qui a besoin de se recomposer à la marge des solutions offertes par le Nom-du-Père.

Lacan suggère que pour Joyce l'image n'a pas de lestage, ce qui rend nécessaire le processus d'engendrement d'un corps étranger. Un corps qui n'est pas une structure mais que nous pouvons penser comme étant le produit de procédures insolites pour prendre corps ou pour composer des superficies corporelles en tant que événements. Lacan note que « avoir rapport à son propre corps comme étranger est certes une possibilité... »¹³ Dans le cas de Joyce, il apparaît non seulement dans Stephen Dedalus lorsqu'il « perd son corps », mais aussi dans l'écriture qui constitue l'ego de Joyce et encore dans la relation de Joyce avec sa femme Nora (le gant qui lui enrobe le corps). Cependant, ce qui est crucial c'est qu'il s'agit d'une "écriture sonore et musicale". *Finnegans Wake* peut être considéré comme une symphonie de mots, une *sinthomie*.¹⁴ De façon simplifiée, la procédure joycienne faisait que le langage devient le non-sens de la musique, tandis que la musique produit des cacophonies et se dissout en rires audibles dans la jouissance solitaire de Joyce pendant qu'il écrivait.

Pour Miles, il s'agit des créations, re-créations musicales, ses transformations personnelles, les improvisations, ses vêtements, ses voitures et ses femmes. Miles ne nous apprend-il pas une autre dynamique en jeu dans les addictions et qui consiste à engendrer ce corps étranger, en faisant ainsi une expérience unique de soi qui répétitivement le dépasse ? Devant ce qui le traverse, contre lequel il se heurte - que Miles lui-même provoque -, il répond avec une création dans laquelle il est entièrement engagé et de laquelle il jouit. C'est intéressant de noter, dans les deux cas, la valeur du sonore comme celui qui fixe une jouissance, comme une aiguille qui grave le mot sur le corps qu'elle touche.

... je ne veux pas jouer comme personne d'autre à part moi-même, je veux être moi-même en quoi que ce soit, j'ai tellement de sentiments dans quelques phrases que je suis un avec elles, cette phrase c'est moi !

Miles est le tissu sonore duquel il fait un autre corps avec lequel il vibre en vie. Par où Miles se fait beau. *Lom Lom, l'air, Miles ahead*.¹⁵

13 Lacan, J. Le Séminaire livre XXIII *Le sinthome*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Seuil, 2005, p. 150.

14 Néologisme proposé par Scott Wilson dans l'ouvrage *Stop making sens. Music from the perspective of the real*. Karnac, Great Britain, 2015.

15 Miles ahead (Des miles en avant) - c'est le nom d'un album paru en 1957, le premier avec l'arrangeur Gil Evans.

So what?

J'ai cherché à souligner, dans la biographie de Miles Davis, l'existence de forts indices qu'il existe quelque chose d'intrinsèque à la sonorité qui fixe un point de jouissance, par où l'on peut engendrer des corps « étrangers », à propos desquels nous avons besoin d'élaborer davantage à partir de l'indication de Lacan. Cependant, il semble certain que ces fixations opèrent en tant que signature vibratoire qui, une fois touchée, se réitère. Nous pouvons donc nous demander : dans une analyse, ne serait-il pas important de jouer cette note ? Serait-il possible de l'écouter ? La noter, la provoquer, la lire dans certains affects ? En quoi l'écoute musicale, sa théorie, les compositions dissonantes, avec des motifs discrets, des rythmes complexes, des notations singulières, pourraient-elles contribuer avec notre pratique aujourd'hui et demain ?

A l'aube d'une époque où les ébats virtuels habiteront le metaverse, nous pouvons, dans nos cabinets, nous attendre à de fortes addictions et à des perturbations subjectives liées à la fantaisie de ce que, avec ces corps faits de bits, nous ferons enfin exister le rapport sexuel.

Penser aujourd'hui l'addiction et les toxicomanies - le sujet de la jouissance d'une manière générale - liées au corps et à l'Un, cela ne nous amènerait-il pas à la nécessité de réfléchir davantage à cet engendrement de corps, son rapport au sonore, cette création de Joysigns¹⁶, comme étant singulières à la marge du Nom-du-Père ?

16 Joycean joysigns, comme nous le suggère Scott Wilson, op. cit.

LE X ANALYTIQUE Sur *Adixiones* de Ernesto Sinatra.

Giovanna Quaglia (Brasilia, Brésil)

« Je vis droguée, mais je ne consomme pas, je suis comme ça, je ne peux jamais m'arrêter... »¹. C'est avec cette phrase que Sinatra nous présente son livre *Adixiones*², avec un x. Ce x, qui apparaît comme un lapsus, anticipe la dimension de l'énigme, consubstantielle à l'expérience analytique depuis ses origines, indiquant que dans la contemporanéité il est possible de vivre drogué, même sans drogues. « Rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque »³, telle est l'invitation que nous fait *Adixiones*.

En algèbre, la lettre x est utilisée pour représenter une inconnue, des quantités inconnues ou une variable. Dans *Adixiones*, Sinatra fait de ce x les variations du « je ne peux pas m'arrêter ». Le x constitue la dimension interpellante et originale du terme *adixiones*, « une version postmoderne de la toxicomanie généralisée »⁴ et nous invite à réfléchir sur le fait qu'il n'y a pas qu'une seule façon pour un sujet de s'intoxiquer. Ce x vient chiffrer le principe de la toxicité de la jouissance en tant que telle, au-delà de l'objet élu.

Comme nous le faisait remarquer J.-A. Miller, « si l'on s'intéresse aujourd'hui à la toxicomanie, qui est de toujours, c'est bien parce qu'elle traduit merveilleusement la solitude de chacun avec son partenaire-plus-de-jour »⁵. Si le parlêtre ne peut jamais être sans partenaire, c'est à partir de la clinique des toxicomanies que le réseau TyA⁶ a investigué le lien *au-delà du principe de plaisir* qui unit sujet - objet. Le paradigme que nous lance la toxicomanie est dans cet au-delà de la drogue qui s'impose dans la contemporanéité, cette recherche inlassable de ce *plus de plaisir* dont J. Lacan dit : « Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence »⁷.

1 Sinatra, E., *Adixiones*, Buenos Aires: Grama, 2020, p. 19.

2 L'auteur du texte a choisi de ne pas traduire le mot *Adixiones*, en gardant le mot de Sinatra en langue originale [NdT : dans la traduction française, le même choix a été fait].

3 Lacan, J. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953). *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 321.

4 Sinatra, E., *op. cit.*, p. 96.

5 Miller, J.-A., La théorie du partenaire, texte publié dans ce numéro de Pharmakon digital, p.47

6 Réseau de toxicomanie et d'alcoolisme du champ freudien créé en 1992, sous l'impulsion de Judith Miller lors d'une réunion informelle à Caracas

7 Lacan, J. Le Séminaire, livre XVII, *L'envers de la Psychanalyse* (1969-1970). Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris, Seuil, 1991, p. 83.

Partant de l'investigation de la toxicomanie, de la banalisation de l'usage du terme *addictions*, de la thèse de la toxicomanie généralisée, on constate que dans la postmodernité tout et n'importe quoi peut devenir toxique. On assiste à une implosion de la toxicité poussée par l'impératif du marché et des objets de consommation : médicaments, téléphones portables, jeux, séries, vêtements, nourriture, sexe, photos... même les gens ! Tout peut être toxique.

Afin d'analyser cette proposition de toxicité contemporaine, Sinatra interroge la création du terme « personnes toxiques », indiquant que la référence « à la toxicité de quelqu'un induit une pratique ségrégative fondée sur une conception paranoïaque du monde »⁸. Car lorsqu'on identifie une personne à une drogue, non seulement on la ségrègue par la nomination : toxique comme une drogue ; mais également « la condition de rejet implique de la situer comme cause du mal : l'Autre est mauvais »⁹ et il faut l'écarter. « S'il est toxique, je suis innocent »¹⁰ et je confirme ma position de victime de cet Autre mauvais.

A l'opposé de cette perspective d'être la victime de l'Autre mauvais, la psychanalyse offre la possibilité d'interroger l'aliénation de chacun aux objets dont il s'est intoxiqué. Le *x* de la question de la clinique analytique est que nous remarquons que toxique est la jouissance, trouvant dans les *adixiones* le fondement éthique de la responsabilité de chaque sujet pour ses actes. Ce *x* d'*adixiones* « montre la marque singulière de cette obscure jouissance sinthomatique de chacun »¹¹, tout peut *s'adixioner* à la jouissance.

Au-delà des classifications des manuels de psychiatrie, des variations postmodernes du mal-être et de la banalisation du capitalisme avec l'offre d'objets, la jouissance singulière résiste, insiste et se répète dans les *adixiones*. Nous situons le sujet dans la recherche de plaisirs dans sa face sans limites, une façon infatigable d'être (in)satisfait, ce que nous avons est un tonneau des Danaïdes¹², « dans lequel le Nom-du-Père met la jouissance et elle sort par les trous du tonneau »¹³, qui ne s'épuise jamais. « Je ne peux pas m'arrêter (...) Je ne veux pas m'arrêter... »¹⁴.

En ayant recours à l'opérateur clinique « fonction du toxique »¹⁵, il est possible de repérer l'usage singulier qui détermine l'élection d'un objet. La fonction du toxique réside dans la capacité d'articuler l'universel au singulier. De manière générale, la fonction traduit une relation entre une variable dépendante - les possibilités universelles que peut offrir un objet de consommation donné - et une autre variable indépendante - le mode singulier de satisfaction de chaque parlêtre. Cette fonction intoxicante désigne dès lors la manière dont un objet s'insère dans l'économie singulière de la jouissance de chaque sujet.

8 Sinatra, E., *op. cit.*, p. 158.

9 *Ibid.*, p. 158.

10 *Ibid.*, p. 158.

11 *Ibid.*, p. 98.

12 Dans la mythologie grecque, après la mort de Danaos ses filles ont été condamnées à remplir d'eau un tonneau percé, un travail infini de remplir pour vider.

13 Brodsky, G. *La locura nuestra de cada día*. Caracas: Editorial Pomaire, 2012. p. 71.

14 Sinatra, E., *op. cit.*, p. 21.

15 *Ibid.*, p. 94.

La proposition de Sinatra est d'analyser comment se fabrique un objet toxique qui, dans une logique perverse, maintient le sans limite de l'(in)satisfaction qui garde vivante la toxicité même de la jouissance des *adixiones*, un mode de jouir qui fait que cet objet advient à la place de l'impossible à jouir du rapport sexuel.

Si aujourd'hui nous avons des plaintes liées au flou, des sujets désorientés par l'excès d'images, d'informations, d'objets... perdus dans le multiple ; une analyse pousse à ce que quelque chose de singulier soit localisé. Ce *x* d'*adixiones* révèle l'aspect singulier de ce qui se répète du côté de l'excès.

Passant par la clinique, la politique et l'épistémè, nous questionnant, Sinatra nous permet à chaque page de réfléchir sur la façon dont les *adixiones* sont une manière de nommer la modalité de jouissance, maniaque et solidaire avec la caractéristique paradigmatique de la contemporanéité et sa rapidité, fugacité et absence de sens. Un monde dans lequel la réponse instantanée à la société spéculaire est l'*acting out* ou le passage à l'acte ; le temps de comprendre y est soustrait et le voir est accroché au conclure.

Ainsi, le livre *Adixiones* nous invite à réfléchir aux problèmes cruciaux de la psychanalyse, tant à partir de l'élucidation clinique des sujets pris un à un, qu'à l'aune d'une société globalisée, ancrée dans un modèle capitaliste et son reflet dans le malaise contemporain.

Sinatra nous encourage dans *Adixiones* à maintenir vivant le champ d'investigation du Réseau TyA, à partir d'une réflexion sur l'acte analytique dans la contemporanéité, de ce *x*, qui marque l'inconnu de la singularité de la jouissance de chacun et le principe que rien n'est sans jouissance.

Traduction du portugais : Carina Arantes Faria



Holy Magdalena, Balthasar Permoser

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
SUR TOXICOMANIE, ALCOOLISME ET ADDICTIONS DANS LE CHAMP FREUDIEN

“

« Dire « discours de la psychanalyse », c'est avant tout dire que la psychanalyse est une façon de jouir. C'est une façon de jouir de l'inconscient avec le double aspect que cela comporte : premièrement ce discours ouvre un accès à la jouissance et deuxièmement c'est une limite à cette jouissance puisqu'elle passe par l'inconscient structuré comme un langage. Jouir de l'inconscient ne va pas de soi. Le vivant peut jouir de beaucoup d'autres choses. Par exemple, la drogue est un court-circuit de la jouissance qui ne nécessite nul inconscient ».

LAURENT, E., «Guérir de la psychanalyse», Mental n. 11, 2002, p. 63.

”

Ces références bibliographiques sont réunies ici pour la première fois et s'enrichiront au fur et à mesure des recherches dans le Réseau TyA.

A

- Abello, E., « L'eau toxique de Mario », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/02/07/leau-toxique/>.
- Abello, Eduardo, "El agua tóxica de Mario", Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 21-53.
- Achab, S., « Les addictions à Internet, l'offre et la demande », Conversation du TyA. Les Cahiers de l'ASREEP-NLS N.2, 2016.
- Adam, R., "El juego de azar: un adicción singular", en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Aflalo, A., « Quelle guérison ? », LCF n. 22, 1992, p. 65-70.
- Aguilar, Liliana, "Freud y la toxicomanía", Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 33-43, Ed. CIEC, Córdoba, Soluciones Graficas, 2011.
- Aguilar, Liliana, "Lacan y la toxicomanía", n.1, pp. 43-55 Apostillas del TYA Córdoba, Ed. CIEC, Córdoba, Soluciones Graficas, 2011.
- Aguilar, Liliana, "Lo ordinario: en el campo de la psicosis y en el campo de la toxicomanía", <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Alba de Luna, M., « Le narco-langage et le silence des corps », Lacan Quotidien n. 437.
- Aleman, J., « L'invention d'une parenthèse », LCF n. 23, 1993, p. 48.
- Almanza, M., « Una compulsión esclavizante », <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Altamirano, J., « Le recours aux drogues et l'opération de séparation », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/01/14/le-recours-aux-drogues-et-loperation-de-separation/>.
- Altamirano, J., « La prévention : de l'huile sur le feu », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/30/la-prevention-de-lhuile-sur-le-feu/>.
- Altamirano Valladares, A., Sidon, P., « Le marché veut procéder autrement : une frustration entretenue », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/04/03/le-marche-veut-proceder-a-trement-une-frustration-entreteneue/>.
- Alvarenga, Elisa, "A ação lacaniana nas Instituições": <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/images/almanaque-anteriores/almanaque-08/ElisaAlvarenga.pdf>
- Alvarenga, Elisa, "Uma Questão Para A AMP-América": <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/uma-questao-para-a-amp-america>

- Alvarenga, Elisa., « L'Empire des images ENAPOL VII à São Paulo », Lacan Quotidien n. 538.
- Amirault, Monique, « Une jeune fille libre », LCF n. 75, 2010, p. 115-121.
- Andrade, Cleiton, Insensatez Do Corpo E Retalhos Na Carne: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/insensatez-do-corpo-e-retalhos-na-carne>
- André, S., « La jouissance et la loi : réflexions autour de la passion du jeu », Actes de l'ECF n. 14, 1988, p. 29.
- André, S., « Transfert et interprétation dans un cas de perversion », Actes de l'ECF n. 6, 1984, p. 12.
- Andreini, Natalia. "Tesis de Lacan acerca de la droga", Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 55-63, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Andreini, Natalia, "Ruptura y relación al otro", Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 63-71, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011 .
- Andreini, Natalia, "Supervisiones Institucionales IPAD: un caso clínico", Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 102-104, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Andreini, Natalia, Entrevista en Pharmakondig.N.2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Andropoulou, D., « Toxicomanie: un symptôme social de désinsertion subjective », Mental n.24, 2019, p. 103-107.
- Ansermet, F., « Addiction à l'instant », LCD n. 88, 2014, p. 30-33.
- Ansermet, F., « Le toxique ou le poison ? », Lacan Quotidien n. 418.
- Arce, María Marta, "Porqué un sujeto. Lecturas a partir de la ley de estupefacientes", Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 87-98, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Arpin, Dalila, « Un sujet au bord du Requiem », LCF n. 63, 2006, p. 79-83.
- Aromí, A., « Se casser la tête », LCD n. 88, 2014, p. 136-138.
- Aromí, A., « Le littoral du réel », LCD n. 88, 2014, p. 139- 142.
- Asnoun, M.-J., « À la recherche d'un amour fou », LCF n. 40, 1999, p. 69.
- Astarita, Rolando, "Droga, su relación con el valor y el capital. Acumulación, globalización y Estados. Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías", Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 17-27.
- Attié, J. « Au-delà du silence du miroir », Actes de l'ECF n. 7, 1985, p. 49.
- Aubé, R., « La légende Sagan: une voilette sur l'horreur », Mental n. 41, p. 96.
- Aucremanne, Jean Louis, "El Caso Y. Droga, angustia y sexuación. El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías", Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, pp. 89-97.

- Aucremanne, J.-L., « Le mariage avec la drogue », Quarto n. 42, 1990.
- Aucremanne, J.-L., « Traitement de l'insulte », Quarto n. 69, 2000.
- Aucremanne, J.-L., « Non à une version du père », Quarto n. 79, 2003.
- Aucremanne, J.-L., « Le succès de la toxicomanie », Quarto n. 80-81, 2004.
- Aucremanne, J.-L., « Malaise, drogue et rupture », Quarto n. 99, 2011.
- Aucremanne J.-L., Josson, J.-M., Page, N., « Penser la toxicomanie à partir de la psychose », Mental n. 12, 2003, p. 65-74.
- Aucremanne, J.-L., Josson, J.-M., « Rompre avec la drogue », Préliminaire n. 12, 2000.
- Aucremanne, J.-L., « Un tirano absolobo », Pharmakon digital n. 2, 2016, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- AA.VV, "Víctimas y verdugos", Departamento de Toxicomanías y Alcoholismo - TyA / La adicción del superyó puede partir una vida, Vidas Partidas, Olivos, Ed. Grama / ICdeBA; 2018., p. 87-95.
- AA.VV. "Paradojas de la prevención", Publicación del Departamento de Toxicomanías y Alcoholismo del CIEC, Córdoba, Ed. TyA, 2020.
- AA.VV. "Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones", Actas de la Jornada conjunta Casa del joven - Movimiento hacia TyA Córdoba, 7 de septiembre de 2001.
- Azevedo, Monia Karine; Teixeira, Giuliana de Oliveira Marson, "Toxicomania e suicídio sob uma visão psicanalítica", Revista Mal-Estar e Subjetividade, Fortaleza: Universidade-deFortaleza,v.11,n.2,p.623-644,jun.2011.

B

- Baptista, Fabiana L. Campos, "Da identificação maciça à emergência do sujeito", Revista Mal-Estar e Subjetividade, Fortaleza: Universidade de Fortaleza, III, n.1, p.122-130, mar. 2003.
- Barbarosch, Andrés, "Drogas, modernidad y experiencia literaria. Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías", Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 53- 59.
- Barreto, Felipe, "Sexo, drogas y rock and roll en el siglo XXI", <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Barreto, Francisco Paes, "Reforma psiquiátrica e movimento lacaniano", Belo Horizonte: Itatiaia, 1999.

- Barreto, Francisco Paes, “Psicanálise e psiquiatria: aproximações uma introdução aos fundamentos da clínica”, Curitiba: CRV, 2017. 138 p. ISBN 978-85-444-1816-1.
- Barreto, Francisco Paes. “La responsabilidad del toxicómano”, Pharmakon digital n. 1, 2015, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Barrionuevo, José, comp., “Tratamiento posible de las toxicomanías”, Buenos Aires, Ed. Eudeba, Junio de 1996.
- Bassols, M., « Une demande de notre temps », LCF n. 32, 1996, p. 79.
- Bassols, Miquel, « L'internaute », LCF n. 53, 2003, p. 139-144.
- Bassols, Miquel., « L'une-bévue, les d'eux sexes et l'élangues », LCD n. 109, 2021, p. 56-57.
- Baton, Y., « Alcoolisme et/ou névrose obsessionnelle ? », Quarto n. 37/38, 1989.
- Beneti, A., Entrevista en Pharmakon digital n. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Beneti, Antônio, “Laço Social intoxicado”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/images/almanaque-anteriores/almanaque-04/entrevista-Benetti.pdf>
- Beneti, Antônio, “AToxicomania Não É Mais O Que Era”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/a-toxicomania-nao-e-mais-o-que-era>
- Beneti, A., “O laço social intoxicado”, Correio, Brasil: Escola Brasileira de Psicanálise, n.68, p. 55-59, abr. 2011. ISSN 19819986.
- Beneti, A., “Toxicomanías y psicosis. La inquietante familiaridad de las drogas”, Olivos, Ed. Grama, 2018., p. 59-63.
- Beneti, A., “Toxicomanías y psicosis”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Bentes, Lenita; Fabião, Ronaldo... [et al], “O brilho da infelicidade”, Rio de Janeiro: Kalimeros, 1998.
- Bentes, Lenita, “Toxicomanias antidepressivas”, In: Escola Brasileira de Psicanálise-Rio de Janeiro, “A dor de existir e suas formas clínicas: tristeza, depressão, melancolia”, Rio de Janeiro: Contra Capa, 1997. p. 261-268. (KALIMEROS) ISBN 85-86011-05-3.
- Bentes, Lenita, “Toxicomanías: el imperio del silencio”, en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Beraud, Anne, « Objet a, jouissance et désir », LCF n. 69, 2008, p. 13-15.
- Berenguer, E., « Frigidités », LCF n. 22, 1992, p. 31, 32.
- Berthomier, J., « Collectionniste », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 4, 2012, p. 129.
- Biagi-Chai, F., « Boulimie, court-circuit et répétition », LCF n. 26, 1994, p. 31.

- Billiet, L., « Un tombeur en série », Mental n. 30, 2013, p. 51.
- Blancard, M.-H., « Antisystème », LCD n. 105, 2020, p. 150-152.
- Blancard, M.-H., « Une passion pour les lettres », LCD n. 88, 2014, p. 80-83.
- Blancard, M.-H., « Trauma et remodelage émotionnel », Mental n. 40, p. 227.
- Blancard, Marie-Hélène, “Saber decir el nombre”, Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 11, p. 163-169. E.O.L.
- Bogochvol, Ariel, “O caso LOL”, Correio - Revista da Escola Brasileira de Psicanalise, Belo Horizonte, n.37, p. 27-46, mar. 2002.
- Botelho, Carolina de Arruda, Opção Lacaniana - Revista brasileira internacional de psicoanálise. São Paulo: Eolia, n. 39, maio 2004. 101 p. Capa: “Sem título”(60x40 cm) – 2001.
- Bomsel, O., « Le capitalisme engendre-t-il des addictions ? », LCD n. 88, 2014, p. 89-94.
- Bonnaud, H., « Toxicomane de la psychanalyse », LCD n. 88, 2014, p. 70-73.
- Bonnaud, R., « Morceaux de femmes sur écran », Mental n. 30, p. 57.
- Bonnaud, H., « Revenir de loin », Quarto n. 124, 2020.
- Bonningue, C., « L'inconscient homosexuel », LCF n. 37, 1997, p. 3.
- Botrel, Maria Rachel, “Lo incurable de la pulsión en la clínica de las toxicomanías”, ¿Todos adictos? Primer Coloquio Internacional del TyA, Olivos, Ed. Grama, 2013, p. 85-89.
- Botto, Silvia, “El psicoanálisis en las instituciones. Un tratamiento de las toxicomanías”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 31-39.
- Borderías, Andrés, “Apuntes para el psicoanálisis aplicado a las toxicomanías”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA Octubre de 2003, p. 97-105.
- Bouillot, P., « Être alcoolique, un nouveau nom et une nouvelle famille », Quarto n. 80-81, 2004.
- Boucquey, S., « Justine, ni avec, ni sans la maternité », Quarto n. 79, 2003.
- Bourgoin, S., « Tuer en série, le shoot », LCD n. 88, 2014, p. 46-50.
- Bousoño, Nicolás - Carew, Viviana, “Lo Uno y los Otros”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 127-135.
- Bousoño, Nicolás, “La eficacia del padre real”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires., Ed. Grama, 2008, p. 121-127.
- Bousoño, Nicolás, “Toxicomanías y segregación”, Psicoanálisis y el Hospital Buenos Aires: Ed. del Seminario, 1999, n. 16, p. 135-140.

- Bousoño, Nicolás, “La función del tóxico en un caso de psicosis”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 77-83.
- Bousoño, Nicolás, “Comerse sus palabras”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 109-117.
- Bousoño, Nicolás, “Shame: adicción al sexo, imagen y feminidad”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Bonzini, Silvia, “Verdad o consecuencia. El acting-out: un modo de presentación. Los quitapenas”, Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 43-52.
- Bonzini, Silvia, comp. “Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional”, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000.
- Braun, M., « Sex Addicts : Alia : quelques repères biographiques », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/01/11/sex-addicts-alia-quelques-reperes-biographiques/>.
- Braun, M., « Prévention auprès des adolescents dans les établissements scolaires », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/30/prevention-aupres-des-adolescents-dans-les-etablissements-scolaires/>.
- Brasil, Selma de Amorim Pau Brasil, “Hoje, tô com sangue nas vistas “um caso de toxicomania e psicose ordinária”, Arquivos da Biblioteca, Rio de Janeiro: Escola Brasileira de Psicanálise- Rio de Janeiro, n.11, p. 79-87, out.2015. ISSN 1983-3318.
- Briard, D., « La cannabi-economie », Lacan Quotidien n. 405.
- Briard, D., « Libéralisation du cannabis et overdose », Lacan Quotidien n. 626.
- Briole, M.-H., « Le jeune homme et la mort », LCF n. 32, 1996, p. 63.
- Briole, M.-H., « L'exigence du symptôme dans le réel », LCF n. 48, 2001, p. 3.
- Brisset, Fernanda O.Comentário: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/comentario-2>
- Brousse, M.-H., « La dimension clinique dans l'expérience de la passe », LCF n. 38, 1998, p. 83.
- Brousse, M.-H., « Les noms, le père, le symptôme », LCF n. 39, 1998, p. 44, 45.
- Brousse, M.-H., « Le triomphe des objets », Lacan Quotidien n. 806.
- Bruno, Pierre, “Breves respostas a algumas perguntas”, Curinga, Belo Horizonte: EBP-MG, n.8, p. 99-100, set. 1996. Entrevista, perguntas formuladas por Célio Garcia
- Bruno, Soledad, “El estrago y lo femenino a la luz de las toxicomanías”, Ancla Buenos Aires, Ed. UBA, 2007, n. 1, p. 146-159.
- Burgos, Francisco, “El trastorno por atracón o ¿la voluntad dominada?”, Colofón n.

29, p. 27-30. Federación Internacional de Bibliotecas de la Orientación Lacaniana.

C

- Calais,V.,«Toxicomanie, forme intermédiaire »,Addicta.org, <https://addicta.org/2016/01/16/toxicomanie-forme-intermediaire/>.
- Calais,V.,«Prévenirlestoxicomanies ?», Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/30/prevenir-les-toxicomanies/>.
- Camargo, Luis Francisco Espíndola, “Um delírio discreto de autoacusaçãõ”, Arteira, Florianópolis: EBPSC, n. 10, 2018.
- Carbone, Romina Silvia, “Un modo particular de transitar por la vida”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 139- 145.
- Carew, Viviana, “El individualismo moderno: entre el tedio y la manía”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 127-131.
- Carew, Viviana - Karpel, Patricia, “Las dos caras del tiempo en una toxicomanía”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 61-71.
- Carew, Viviana, “El Otro social y la dirección de la cura en la clínica de las toxicomanías”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 117-135.
- Caroz, G., « Une exclusion interne », Quarto n. 80-81, 2004.
- Caroz, G., « Des mots qui entrent dans la tête », Quarto n. 125, 2020.
- Carozzi, V., Jorge, R., « La imagen intoxicante en la adolescencia contemporánea”, en Pharmakon di. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Carrade, J.-B., « L'art de la coupure », LCF n. 46, 2000, p. 57.
- Carvalho, Thales, Vieira, Márcia Rosa, “A toxicomania como paradigma do entorpecimento pulsional”, aSephallus Digital, Rio de Janeiro: UFJF, 07, n.14, p. 0-0, mai./out.2012. ISSN 1809-709 x.
- Castanet, H., « Temps et entrée », Actes de l'ECF n. 16, 1989, p. 6, 7.
- Castillo, Jorge, “La felicidad del surfista”, Pharmakon digital n. 1, 2015, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>

- Castillo, Jorge, “Clínica del superyó”, De la pulsión de muerte. Clínica de las toxicomanías. Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 71-87, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Castillo, Jorge, “Perspectiva histórica y social”, Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 23-33, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Castillo, Jorge, “Supervisiones Institucionales IPAD: algunas obstrucciones al discurso del psicoanálisis en la institución pública”, Apostillas del TYA Córdoba, n.1, p. 98-102, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011.
- Castillo, Jorge, “Pubertad y uso de tóxicos”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 135-141.
- Castillo, Jorge, “Fumadores y no fumadores versus damas y caballeros”, Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 45-51.
- Ceballos, Neolid, “Consumo y lazo social”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 141-147.
- Cevallos, Neolid, “Atravesar el límite”, Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 25- 35.
- Chaín, José - Polo, Luis, “Psicosis y toxicomanías: desencadenamiento y desenganche”, Freudiana, Barcelona, Ed. E.L.P.-Catalunya, 2006, n. 46, p. 121-127.
- Chaín, José - Polo, Luis, “Psicosis y toxicomanías: desencadenamiento y desenganche”, Los resultados terapéuticos del psicoanálisis, Buenos Aires, Ed. Grama 2005, p. 69- 77.
- Charpentier-Libert, A., « Lesilencedelaviolence », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/04/22/le-silence-de-la-violence/>.
- Charpentier-Libert, A., « Ledit toxicomane, symptôme de l'institution psychiatrique », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/05/13/ledit-toxicomane-symptome-de-linstitution-psychiatrique/>.
- Charpentier-Libert, A., Sidon, P., « Les sex addicts en question », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/02/03/les-sex-addicts-en-question/>.
- Charpentier-Libert, A., « Salles de consommation à moindre risque : les nouveaux chemins de la jouissance », Addicta.org, <https://addicta.org/2016/02/08/salles-de-consommation-a-moindre-risque-les-nouveaux-chemins-de-la-jouissance/>.
- Charraud, Nathalie, « La passion du dé, envers de la statistique », LCF n. 57, 2004, p. 107-109.
- Chevrier, I., « À propos du film sur Kurt Cobain, Montage of heck », Lacan Quotidien n. 509.
- Chiriaco, S., « De la drogue à la suppléance : un traitement de l'angoisse », Mental n. 16, 2005, p. 96-104.
- Colabianchi, Susana, “Adicciones. Idas y vueltas entre clínica y teoría”, Las toxi-

comanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 35-39.

- Colas, É., « Embedded in NA : ma première réunion NA », Addicta.org, <https://addicta.org/2016/04/10/embedded-in-na-ma-premiere-reunion-na/>.
- Coppens, H., « Être entouré », Quarto n. 124, 2020.
- Córdoba, María de los Angeles, “Algunas lecturas sobre la práctica clínica. Psicoanálisis y toxicomanías. Síntoma, cuerpo y goce en la experiencia analítica”, Buenos Aires, Ed. JVE: 2017, p. 101-111.
- Corpelet, D., « It follows : de la jouissance à l'épouvante », Lacan Quotidien n. 481.
- Corpelet, D., « Moonlight : projecteur sur une pure différence », Lacan Quotidien n. 629.
- Corouge, Sandrine, « Qu’attendent les héroïnes de la bague au doigt ? », LCD n. 101, 2019, p.147-150.
- Cotta, Marcelo Soares; Ferrari, Ilka Franco. “Comunidades terapêuticas: Uma invenção institucional para o tratamento da toxicomania”, aSephallus Digital, Rio de Janeiro: UFJF, n.18, p. 0-0, maio. 2014. ISSN 1809-709 x.
- Cottet, S., « Les addictions sexuelles », Quarto n. 93, 2008.
- Couto, Luís Fernando Duarte, “Desmontagem Da Pulsão Na Toxicomania: A Prevalência Do Objeto”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/desmontagem-da-pulsao-na-toxicomania-a-prevalencia-do-objeto>
- Couto, Luís Fernando Duarte, “Psiquiatria e toxicomania”, In: Campos, Sérgio (ORG.). A formação do psiquiatra. Belo Horizonte: topológica, 2018. p. 169-180. ISBN 978- 85-906483-0-7.
- Cremniter, B., « Les pouvoirs de l’imaginaire dans la clinique », LCF n. 30, 1995, p. 46, 47.
- Cruchon, J., « Présentation d’une Recommandation de l’ANESM : La bientraitance », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/06/01/presentation-dune-recommandation-de-la-nesm-la-bientraitance/>.

D

- Dargentón, Gabriela, “Un partenaire possible para la infancia intoxicada”, en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Daxhelet, F., Jossón, J.-M., « Je n’ai que lui », Les Feuilles du Courtil n. 25-26, 2006.
- Decaroli, Luis - Colacino, Ludovico - Ghia, Rubén, “Cuerpo y toxicomanías”, Cuerpo y subjetividad. Variantes e invariantes clínicas, Buenos Aires, Ed. Letra Viva, 2005, p. 69-77.

- Degratti, Diego, “El Rey mago”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 145-151.
- Delanoë, M. T., « Ruineuses solutions », LCD n. 88, 2014, p. 18-20.
- Delid, K., Jossion, J.-M., « Accompagnement et élaboration en institution », Préliminaire n. 14-15, 2004.
- Deltombe, H., « Sortir de l'adolescence », Mental n. 23, 2009, pp 99-107.
- De Mattos, Sérgio, “La disponibilidad del analista”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 105-115.
- De Munck, M.-F., « Un toxicomane à l'hôpital », Quarto n. 79, 2003.
- Dessal, Gustavo, “Lo virtual y lo real, ¿seguirán siendo diferentes?”, en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Dewambrechies-La Sagna, C., « Un cas de toxicomanie du rien », Mental n. 2, 1996, p. 149-157.
- Dianno, Elvira, “Las toxicomanías son un antiamor”, Fantasmas y síntomas contemporáneos. Sus mutaciones en la cura y en la época, Santa Fe Universidad Nacional del Litoral, 2019, p. 71-73.
- Dianno, Elvira, “Lucy: inthesky, but with out diamonds”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Dias, Cassandra, “Ato e toxicomania: deixar-se cair”, Curinga, Belo Horizonte: Escola Brasileira de Psicanálise -Seção Minas, n.39, p. 61-68, 2015. ISSN 1676-2495.
- Dias, Cassandra et al., “As duas faces do pai: versões num caso de toxicomania”, Falasser, João Pessoa: EBP-PB; UFPB, n.3, p. 213-218, 2008.
- Díaz, Eugenio, “Neurociências do consumo e exclusão do sujeito”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eólia, n.49, p. 75-79, 2007.
- Díaz, Eugenio, “La función del tóxico en la era del híper consumo”, en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Diethelm, Oskar, “Alcoholismo; toxicomanías”, Tratamiento en psiquiatría, Buenos Aires, Ed. Paidós, 1961, p. 487-516.
- DD. AA., « Le toxicomane et ses thérapeutes », Greta, Navarin éditeur, 1989. Autour de ce livre voir aussi : « Table ronde sur la toxicomanie », avec en sous titre « Discours de la toxicomanie », Quarto n. 17, 1984.
- Domínguez, Irene, « La orfandad toxicómana », <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Donnart, J.-N., « Un self-made man et sa part d'ombre », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 7, 2014, p. 79.

- Doti, Giomar, “Paz y amor en tiempo de desborde”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 71-77.
- Dupont, L., « La faute à la pub ? », LCD n. 88, 2014, p. 65-69.
- Dupont, J.-P., « Tout par jouy-dire », Quarto n. 18, 1985.
- Dupont, J.-P., « La toxicomanie comme fiction », Quarto n. 27, 1987.

E

- Esqué, X., « Embrasser la mort », LCF n. 32, 1996, p. 59-62.
- Eydoux, V., « Variations d’une addiction sous transfert », LCD n. 88, 2014, p. 126- 128.
- Elbaz, M., « Pas achevée », LCD n. 88, 2014, p. 148-153.
- Epaminondas, Theodoris, “Un uso regulado del tóxico”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Erbín, Lisa, “Psiquiatría - Psicoanálisis – Drogas”, Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 109-118.

F

- Fajnwaks F., « Indestructible élan », LCD n. 106, 2021, p. 6-7.
- Faria, Maria Wilma S. de, “O toxicômano, a instituição e o psicanalista”, Correio, Belo Horizonte, n.44, p. 41-46, 2003.
- Faria, Maria Wilma S. de, “O discurso analítico e os novos sintomas”, Opção Lacaniana, Revista Brasileira Internacional de Psicanálise, São Paulo, n.34, p. 74-77, 2002.
- Faria, Maria Wilma (Rel.), “Adolescência e drogas: um encontro marcado”, Curinga, Belo Horizonte: EBP-MG, n.42, p. 171-177, 2016.
- Farias, Cassandra Dias, “Uma versão sobre o encontro entre a psicanálise e o coletivo institucional: a língua viva na clínica das toxicomanías”, Falasser, Campina Grande, PB: Equipe Editorial e Serviços Gráficos Ltda, n.5, p. 133-136, 2011.
- Farias, Cassandra Dias, “O gozo ilimitado: estragos e saídas”, Falasser, Campina Grande, PB: Equipe Editorial e Serviços Gráficos Ltda, n.7, p. 133-135, 2014.

- Faria, Maria Wilma, Dias, Cassandra, “Dallasbuyersclub”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Faria, Maria Wilma; Machado, Ana Regina, “As Saídas Do Tratamento Nos CAPS”, Ad: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/as-saidas-do-tratamento-nos-caps-ad>
- Faria, Maria Wilma, “O acontecimento de corpo político e a psicanálise hoje”: Maria WilmaS.deFaria <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/acontecimento-de-corpo>
- Faria, Maria Wilma, “A pragmática do laço social em um centro de atenção à toxicomania”: <http://www.institutopsicanalise-mg.com.br/images/almanaque-anteriores/almanaque-05/MariaWilma.pdf>
- Faria, Maria Wilma, “La especificidad de la toxicomanía”, Pharmakon digital n. 2, 2106, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Feldman, N., « Préface », « Conclusion », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. Les Cahiers de l’ASREEP-NLS N.2, 2016.
- Feldman, N., “De una adicción a otra”, Pharmakon digital n. 2, 2016, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Feldman, N., “La clínica del sujeto y las instituciones para toxicómanos”, Sujeto, goce y modernidad “De la monotonía a la diversidad”, CF, Plural, 1995, p. 17-29.
- Feldman, N., « Les lieux de la drogue: L’expérience suisse », LCD n. 88, 2014, p. 41-45.
- Feldman, N., “Tratar con La droga”, Sujeto, goce y modernidad “Del hacer al decir, clínica de la toxicomanía y el alcoholismo”, CF, Plural, 1998, p. 121-128.
- Fernandes, Oliveira Carla, “Objeto, Gozo e Copo nas Toxicomanias e Adições”, Uma Leitura Psicanalítica. Salvador: EDUFBA: CETAD, 2020.
- Fernandez, Carlos Genaro Gauto, “Tota erras via”, Opção Lacaniana, São Paulo, n.22, p. 78-80, ago. 1998.
- Freda, G., « La tentative de suicide d’une adolescente », Mental n. 17, 2006, p. 110-115.
- Ferrero, Guillermo, “El hacer del psicoanálisis en las toxicomanías”, Área Córdoba, 1997, n. 6, pp. 44-47.
- Ferrero, Guillermo, “Discurso de apertura”, Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 7-11.
- Ferrero, Guillermo, “Aproximación al abordaje institucional de las toxicomanías”, Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 39-45.
- Fina, M., “Serafín en su espejo”, enPharmakondig.N.1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>

- Fleischer, Deborah, comp. "Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías", Buenos Aires, Ed. JVE, Noviembre de 2005
- Florez Zapata, Eugenia, "Usos del cuerpo en las toxicomanías en la época del parlêtre", Olivos. Ed. Grama, 2016.
- Florez Zapata, Eugenia, "Usos del cuerpo en las toxicomanías", <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Freda, Francisco-Hugo, Intervención en "El Otro que no existe y sus comités de ética", Seminario dictado por J.-A. Miller en colaboración con Éric Laurent, Paidós, Buenos Aires, 2005.
- Freda, F.-H., « Il y a des toxicomanes », Quarto n. 42, 1990.
- Freda, F.-H., « Les nouvelles formes de symptôme : l'inconscient n'existe pas », LCF n. 21, 1992, p. 51.
- Freda, F.-H., "Soy toxicómano. Cuatro referencias de Lacan y dos casos clínicos", UNSAM, serie Tyché, Buenos Aires, 2014.
- Freda, G., « De la toxicomanie aux addictions », LCD n. 88, 2014, p. 37-40.
- Fonseca Zás, Vanina, "Un cuerpo inclasificable", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires : Ed. Grama (2008), p. 83-91.
- Fonseca Zás, Vanina, "Del sufrimiento sin fin a la senda del deseo. El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías", Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 147-155.
- Fuster, Martín, "Instituciones intoxicantes", <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>

G

- Galante, Darío, "La sociedad toxicomaniaca-depresiva", Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 7, p. 143-146. E.O.L.
- Galante, Darío, "Cinco axiomas aplicados a la clínica de la toxicomanía", Pharmakon digital n. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- García, Adrián, "Toxicomanías y acto", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 75-83.
- Generoso Cláudia, "A temporalidade do inconsciente na clínica das toxicomanías", <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/almanaque24/66-temporalidade>
- Generoso, Cláudia Maria, "A queda do falocentrismo": <http://www.institutopsicanalise-mg.com.br/>

com.br/index.php/36-almanaque-no-21/479-falocentrismo

- Generoso, C. M., "Toxicomanía y adicción en un caso de adolescente", en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Generoso, C. M., Spivak, C., Q. e Silva, M., "La inquietante familiaridad de las drogas: reseña del III Coloquio americano de la Red TyA" en Pharmakon dig. N. 3, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Glover, Edward, "La relación entre la formación de perversión y el desarrollo del sentido de realidad", <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Guilañá Palanques, Elvira, "Psicosis y toxicomanías: ¿patologías duales?", Freudiana Barcelona : Ed. Paidós, 1998, n. 23, p. 105-111.
- Greco, Musso, "Rio de Janeiro: CAPUT: Centro de Atendimento e Proteção ao Jovem Usuário de Tóxicos", Correio, Brasil: Escola Brasileira de Psicanálise, n.76, 2015, p. 72-73.
- Greco, Musso, Bizzotto, M., Fernando Couto, L., Pereira, P. B., Castillo, P., Maciel, A. E., "Una institución para desentrañar los modos de recuperación del goce del Otro" en Pharmakon digital n. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Gorski, Glacy Gonzales, "A droga como um artefato", Falasser-Revista da Delegação Paraíba, Belo Horizonte: Escola Brasileira de Psicanálise-Paraíba, v.5, p. 125-131, 2011. ISSN 1982-8578.
- Grossi, Fernando, "Impasses de la clínica con "toxicomanías", Pharmakon, Buenos Aires, Ed. Plural, 1998, n. 6-7, p. 43-48.
- Gonzalez-Renou, Beatriz, « Oui, mais pas maintenant », LCD n. 101, 2019, p. 96-98.
- González, José Luis, "El caso Armando L.", Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 53-61.
- Guéguen, P.-G., « DSM Folies à travers la presse U.S. », Lacan Quotidien n. 209.
- Guilañá Palanques, Elvira, "Diversos abordajes terapéuticos de las toxicomanías en España", Stage de Formación Permanente, Barcelona, Ed. Eolia, 1996, n. I, p. 22-31.
- Guilañá Palanques, Elvira, "Toxicomanías: Criterios de analizabilidad, posibilidades de encuentro", Freudiana, Barcelona, Ed. ELP-Catalunya, 2001, n. 31, p. 93-103.

H

- Haslé, C., «Addictions au travail :unchantier», Addicta.org, <https://addicta.org/2018/01/21/addictions-au-travail-un-chantier/>.
- Harding, T., « Le cerveau addict », LCD n. 88, 2014, p. 84-88.

- Haslé, C., « Faire dire à la science ce qu'on veut l'entendre dire », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/05/03/faire-dire-a-la-science-ce-quon-veut-lentendre-dire/>.
- Haslé, C., Perdrieau, J.-F., «Analysed'une étude sur le ralentissement neuropsychologique de l'enfance à la quarantaine chez des usagers réguliers de cannabis »,Addicta.org, <https://addicta.org/2014/05/03/analyse-dune-etude-sur-le-neuropsychologique-de-lenfance-a-la-quarantaine-chez-des-usagers-cannabis/>.
- Heer, Liliana, "Un folklore sólo para dioses / magro límite", Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 59- 67.
- Henschel, Cláudia, "Toxidade no contemporâneo", Correio, Brasil: Escola Brasileira de Psicanálise, n.69, p. 43-46, 2011.
- Henschel, Claudia, "Qué es un psicoanálisis en relación a las toxicomanías. Reflexiones sobre los efectos terapéuticos en una modalidad específica de síntoma de nuestra época", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 49-57.
- Hernández, Águeda, "Mi padre me llama post-modernista", Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 9, p. 53-56. E.O.L.
- Holc, Sebastián, "El mercado y la subjetividad consumidora. La adicción como identidad social", Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 107-115.

I

- Iriarte, L., « Une première conception du lien social chez Lacan », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/11/06/une-premiere-conception-du-lien-social-chez-lacan/>.
- Iriarte, L., «Trois lectures du"Joueur" de Dostoïevski»,Addicta.org,<https://addicta.org/2015/04/08/trois-lectures-du-joueur-de-dostoievski/>.
- Iriarte, L, "Dostoïevski y su teoría del gentleman", en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Indart, Juan Carlos. "Drogadicción de la economía", Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 27-41.

J

- Jacquemin, T., « Pleins phares sur un hikikomori », LCD n. 88, 2014, p. 119-122.

- Josson, J.-M., « La fonction de la drogue », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 3, 2012, p. 45.
- Josson, J.-M., « Rompre l'effet de l'affect » « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. Les Cahiers de l'ASREEP-NLS N-2, 2016.
- Josson, J.-M., « Enaden : une institution déspecialisée pour monosymptôme », Mental n. 14, 2004, p. 31-40.
- Josson, J.-M., « L'inclusion du sujet », Actes de la Journée d'étude d'Enaden, 1992.
- Josson, J.-M., « A l'abri de la drogue », Stupéfiant ! n. 3, 1998.
- Josson, J.-M., « Fonction et usages de l'institution », Acte de la Journée d'étude d'Enaden, 2002.
- Josson, J.-M., « Note préparatoire à la prochaine conversation du TyA en Belgique », La Lettre de TyA-Europe n. 20, 2006.
- Josson, J.-M., « Abords de la toxicomanie et de l'alcoolisme », www.causefreudienne.net, 2009.
- Josson, J.-M., « La fonction de la toxicomanie et de l'alcoolisme », Letterina n. 55-56, 2010.
- Josson, J.-M., « La fonction de la drogue », Accès n. 3, 2012.
- Josson, J.-M., « Un bien estar indescriptible », Pharmakon Digital n.1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Josson, J.-M., « Toxicomanie et alcoolisme : rompre l'effet d'affect », radiolacan.com, 2016.
- Josson, J.-M., « La nécessité d'un détour », <https://groups.google.com/forum/?hl=fr#!forum/collectif-despraticiens-de-la-parole>.
- Josson, J.-M., « Romper o efeito de afeto », <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Josson, J.-M., « Un possible lien », Quarto n. 118, 2018.
- Josson J.-M., « De functie van het druggebruik », Psychoanalytische Perspectieven, 2019.
- Josson, J.-M., « Conversation du TyA à Bruxelles, février 2019 'Résultats, idées, problèmes' avec la participation de Marie-Hélène Brousse », Quarto n. 124, 2020.
- Josson, J.-M., « Un vide de moteur », UFORCA, 2021.
- Josson, J.-M., « Le sinthome de Schreber », Quarto n. 123, 2019.
- Josson, J.-M., « Mortel ennui », Quarto n. 79, 2003.

- Kameniecki, Mario - Quevedo, Silvia, “Dispositivos clínicos en toxicomanías. Cuerpo y subjetividad”, Variantes e invariantes clínicas, Buenos Aires, Ed. Letra Viva, 2005, p. 151-159.
- Kato, Maria Célia Reinaldo, “O insuportável do desejo do outro para além de mim”, Carta de São Paulo, São Paulo: EBP - SP, ano 23, n.2, p. 73-81, nov. 2016.
- Kato, Maria Célia Reinaldo, “Um ditador dita a dor”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eolia, n.63, p. 79-81, 2012.
- Kaufmanner, Henri. “A abstinência não existe”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/images/almanaque-anteriores/almanaque-07/Henri.pdf>
- Kaltenbeck, F., « Les dessous d'un objet transitionnel », Actes de l'ECF n. 15, 1988, p. 96.
- Katsuda, Adriana, “Marcelo y su madre”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 155-159.
- Katsuda, Adriana, “Palabras preliminares. Las toxicomanías”, Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 5-7.
- Kaufmanner, Henri, “Wiwimacher, fobia e toxicomania: impasses de um “casamento”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eolia, n.38, p. 26-29, dez. 2003.
- Kleiner, Esteban, “Un tratamiento de desintoxicación”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 159-167.
- Kleiner, Esteban - Rubinetti, Cecilia, “El discurso capitalista y la clínica de las toxicomanías”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 101-109.

L

- La Sagna, P., « Mise à plat et calcul collectif », LCF n. 27, 1994, p. 41.
- La Sagna, P., « Le discours comme sortie du Capitalisme », LCD n.105, 2020, p. 49- 54.
- La Sagna, P., « Ce qu'on dit aux analystes », Lacan Quotidien n. 798.
- Labridy, F., « Corps addict », LCD n. 88, 2014, p. 61-64.
- Labridy, Françoise, « Des performances à tout prix pour les corps augmentés », LCD n. 102, 2019, p. 91- 95.
- Lacadée, P., « Briseur de soucis », Actes de l'ECF n. 15, 1988, p. 53, 56.
- Lacadée, Philippe, « Passions du risque et conduites à risque », LCF n. 57, 2004, p. 214-216.

- Lacadée-Labro, D., «Adieu tristesse », LCD n. 88, 2014, p. 143-147.
- Lacan, Jacques, Cierre de las Jornadas de Estudios de Carteles de la Escuela Freudiana de Paris (1975), Pharmakon digital n. 2, 2016, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Lacaze-Paule, C., « La clinique de l'alcoolisme par le jeune Lacan », LCD n. 111, 2022, p. 116-119.
- Lachavanne, Horacio, "El complejo "adicto": más acá y más allá del Edipo", Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 53-73.
- Lachaize-Oehmichen, Y., « Rodolphe, ou l'enfant de bois », Actes de l'ECF n. 9, 1985, p. 52, 54.
- Laia, Sergio, "Crítica da razão toxicómana", Correio - Revista da Escola Brasileira de Psicanálise, Belo Horizonte, n.37, p. 47-51, mar. 2002.
- Laurent, D., « La crise du banquet des noms », LCD n. 88, 2014, p. 26-29.
- Laurent, D., « L'homme au minitel », LCF n. 37, 1997, p. 19.
- Laurent, É., « Comment avaler la pilule ? », Ornicar n. 50, revue du CF, Navarin éditeur, 2003.
- Laurent, É., «Êtes-vous sé valubles?»,Addicta.org, <https://addicta.org/2005/01/09/etes-vous-evaluables/>.
- Laurent, É., « L'inconscient et l'événement de corps », LCD n. 91, 2015, p. 24.
- Laurent, É., « Guérir de la psychanalyse », Mental n. 11, 2002, p. 63.
- Laurent, É., « La société du symptôme », Quarto n. 85, 2005.
- Laurent, É., « La translation diagnostique et le sujet », LCD n.102, 2019, p. 57-70.
- Laurent, É., « Un pari », Actes de l'ECF n. 7, 1984, p. 42, 43.
- Laurent, É., « Difficile de ne pas être déprimé ! », Quarto n. 93, 2008.
- Laurent, É., « État, Société, Psychanalyse », LCF n. 29, 1995, p. 56, 57.
- Laurent, É., « Un sophisme de l'amour courtois », LCF n. 46, 2000, p. 16.
- Laurent, É., « Métamorphoses et extraction de l'objet a », LCF n. 69, 2008, p. 45.
- Laurent, É., « La société du symptôme », Quarto n. 79, 2003.
- Laurent, É., « Trois remarques sur la toxicomanie », Quarto n. 42, 1990.
- Laurent, É., « Tres observaciones sobre la toxicomanía", en Pharmakon dig. N. 3, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Laurent, É., « Le traitement des choix forcés de la pulsion », Lacan Quotidien n. 204.

- Laurent, É, “Apuestas del congreso de 2008: el objeto a como pivote de la experiencia analítica”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 13-29.
- Laurent, M., « Soumaki », LCD n. 106, 2020, p. 111-113.
- Lavigne, S., Sidon, P., « Conversation avec Fabián Naparstek : résumé, morceaux choisis», Addicta.org, <https://addicta.org/2015/03/03/conversation-avec-fabian-naparstek-re-sume-morceaux-choisis/>.
- Lavigne, S., «Survivre aux protocoles?», Addicta.org, <https://addicta.org/2014/04/08/survivre-aux-protocoles/>.
- Lavigne, S., « Tous addicts, pas tous toxicomanes », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. Les Cahiers de l'ASREEP-NLS N°2, 2016.
- Lavigne, S., « L'effondrement d'un businessman », LCD n. 105, 2020, p. 156-158.
- Lazarus-Matet, Catherine, « Adolescents et pères-postiches, une servitude asexuée », LCF n. 54, 2003, p. 157-159.
- Le Bon, C.-I., « L'institution, lieu d'une conversation possible », Quarto n. 79, 2003.
- Lecoeur, B., “El hombre ebrio. Ensayos sobre toxicomanía y alcoholismo”, UNSAM, serie Tyché, Buenos Aires, 2014.
- Le Fur, Y., « Champs de batailles et de pulsions », Lacan Quotidien n. 589.
- Le Scouarnec, K., « Homme seul recherche image “prêt-à-porter” », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB, n. 8, 2015, p. 171.
- Lecoeur, B., « De père en fils », Actes de l'ECF n. 8, 1985, p. 15.
- Leite, Márcio Peter de Souza, “Sujeito e fármaco na pós-modernidade”, Clique-Revista dos Institutos Brasileiros de Psicanálise do Campo Freudiano, Belo Horizonte: Instituto de psicanálise e saúde mental de Minas Gerais, n.1, p. 47-53, abr. 2002.
- Lejbowicz, Jacquie, “Saber leer”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 83-91.
- Lejbowicz, Jacquie, “Instituciones de lo a-dicto, una articulación posible”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 135-137.
- Leguil, C., « L'analyse, le sentiment d'un risque absolu », LCD n.105, 2020, p. 114-116.
- Leguil, C., « Virilités toxiques ? Modes de la violation », Quarto n. 130, 2022.
- Levi, Mirta, “El paciente drogadependiente y su familia”, Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 73-87.
- Liart, M., « La forclusion du sujet dans le discours médical », LCF n. 42 1999, p. 33, 36.

- Liart, M., « Les psychotropes ou la réponse scientifique au malaise dans la civilisation », Quarto n. 79, 2003.
- Lima, Cláudia Henschel de; Aragon, Vera, “Pai, modernidade e toxicomania: versão do pai e diagnóstico diferencial na toxicomania”, Latusa, Rio de Janeiro, n.11, p. 115- 130, jun. 2006. ISSN 1415-6830.
- Linardou-Blanchet N., « Consommer la présence », Mental n. 17, 2006, p. 133-136.
- Lindon, M., « Une vie pornographique », LCD n. 88, 2014, p. 95-103.
- Lipiani, Adriana; Lima, Cláudia Henschel de, « Um estudo de caso em torno do diagnóstico diferencial e do início de análise na toxicomania », Latusa, Rio de Janeiro: EBP-RJ, n.18, p. 85-91, ago. 2013.
- Locatelli, D., « Le corps de la psychanalyse et du politique », Addicta.org, <https://addicta.org/2018/02/26/le-corps-de-la-psychanalyse-et-du-politique/>.
- López, Héctor, “Tóxicos sexolíticos”, Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 95-101.
- López, Miguel, “Acerca de la eficiencia lacaniana en la clínica de las toxicomanías” Avatares, Tucumán, Ed. CID-Tucumán, 2017, p. 64-68.
- Loose, R., « Un cas de pornographie compulsive », Mental n. 29, 2013, p. 33-36

M

- Malengreau, P., « Lettre du TyA-Europe n°48 », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/12/03/lettre-du-tya-europe-n48/>.
- Malengreau, P., « Construire l'Europe du TyA », Quarto n. 79, 2003.
- Malengreau, Pierre, « Une boulimie a-péritive », LCF n. 71, 2009, p. 33-41.
- Maleval, J.-C., « Du symptôme dans la psychose non déclenchée », LCF n. 48, 2001, p. 71.
- Marcucci, Marcelo, “Políticas de salud y toxicomanías”, Salud mental: Época y subjetividad, Rosario, Homo Sapiens Ediciones, 2000, p. 159-165.
- Martins, Viviane Tinoco, “Organismos de ferro”, Latusa, Rio de Janeiro: EBP-RJ, n.20, p. 153-159, ago. 2015.
- Matet, J.-D., « Homosexualité masculine : drame public ou privé », LCF n. 37, 1997, p. 14.
- Matteo Bertolozzi, Fernando, “Golpe a golpe, verso a verso”, Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 131-141.

- Maudet, E., « Dans le jeu vidéo », LCD n. 88, 2014, p. 58-60.
- Mazzei, D., « La drogadicción y el poder de la imagen », en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Mazzotti, Maurizio, « Une porno-dépendance virtuelle ou réelle ? » LCF n. 73, 2009, p. 29-32.
- Millas, Daniel, “La locura social: verdades de un hombre lúcido”, Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 11, pp. 169-179. E.O.L.
- Miller, D., « Le noyau du symptôme », LCF n. 48, 2001, p. 53.
- Miller, D., « Quand les femmes ne peuvent s’avancer que masquées », LCF n. 22, 1992, p. 15.
- Miller, D., « Quand le retard donne forme au symptôme », LCF n. 26, 1994, p. 41.
- Miller, D., « Le prix du secret », LCF n. 31, 1995, p. 39, 41.
- Miller, G., « Rêves américains », Actes de l’ECF n. 15, 1988, p. 99.
- Miller, J., « Lettre du TyA-Europe n°45 », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/02/lettre-du-tya-europe-n45/>.
- Miller, J.-A., « Lire un symptôme », Mental n. 26, 2017, p. 58.
- Miller, J.-A., « L’inconscient et le corps parlant », LCD n. 88, 2014, p. 104-115.
- Miller J.-A., « L’Un est lettre », LCD n. 107, 2021, p. 35.
- Miller, J.-A., « Jouer la partie », LCD n. 105, 2020, p. 17-29.
- Miller, J.-A., « Psychanalyse en immersion », LCD n. 109, 2021, p. 23-33.
- Miller, Jacques – Alain, « Para introducir o efeito - de - formação », Correio - Revista da Escola Brasileira de Psicanálise, Belo Horizonte, n.37, p. 8-15, mar. 2002.
- Miller, J.-A., « Donc, je suis ça », LCF n. 27, 1994, p. 6.
- Miller, J.-A., “Para una investigación sobre el goce autoerótico”, Pharmakon digital n. 2, 2016, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Miller, J.-A., « Clôture », « Le toxicomane et ses thérapeutes », Greta, Navarin éditeur, 1989, p. 131-133.
- Miller, L., « Pour en finir avec l’Utopie évaluatrice », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/02/25/pour-en-finir-avec-lutopie-evaluatrice/>.
- Miranda, Maria Luiza Mota, “Eu sou borderline, doutora”, Agente revista de psicanálise, Salvador: EBP-BA, v.8, n.14, p. 89-99, nov. 2007.
- Miranda, Maria Luiza Mota, “A clínica das toxicomanias e a adolescência”, Carrossel, Salvador: Cartograf, v.3, n.3 e 4, p. 123-129, nov. 1999.
- Miranda, Mota Luiza Maria, “Eu sou borderline, doutora”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eólia,

n.53, p. 67-72, 2009.

- Miranda, Maria Luisa Mota, "A promessa da imortalidade", Rio de Janeiro: [s.n.], 1993.
- Miranda, Maria Luisa Mota, "Toxicomanias e supereu", [Salvador]: [s.n.], 1991.
- Miranda, Maria Luiza, "A clínica das toxicomanias: a direção do tratamento", Opção Lacaniana - Revista brasileira internacional de psicanálise, São Paulo: Eolia, n.25, p. 17-20, out. 1999.
- Mattos, Cristiana Pittella de, "Uma psicose disfarçada de toxicomania: foi a droga", Papéis de psicanálise, Belo Horizonte: Instituto de psicanálise e saúde mental de Minas Gerais, v.2, n.2, p. 94-96, maio 2006.
- Matus, Lidia, "El grito suprimido. Las adicciones como grito suprimido en la neurosis de angustia", Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 87-99.
- Ménard, A. « Structure signifiante de l'anorexie mentale », Actes de l'ECF n. 2, 1982, p. 7.
- Ménard, A., « Un héros malheureux », LCF n. 35, 1997, p. 65-67.
- Mena, María Inés, "Breve reflexión acerca de la figura del consumidor instituida por la política actual del mercado", Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 101-107.
- Merlet, A., « La mort comme acte manqué », LCF n. 44, 2000, p. 74.
- Martínez, Luis, "Apostando tiempo", Colofón n. 34, p. 55-59. Federación Internacional de Bibliotecas de la Orientación Lacaniana.
- Mezêncio, Márcia; Rosa, Márcia; Faria, Maria Wilma (Orgs.), "Tratamento possível das toxicomanías", Belo Horizonte: Scriptum, 2014, p. 215.
- Morel, G., « Le sexe en question », Actes de l'ECF n. 17, 1989, p. 76, 77.
- Mollo, Juan Pablo, Entrevista en Pharmakon digital n. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Mollo, Juan Pablo, "Toxicomanía y filiación", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcohólico (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 131-139.
- Monnier, J.-L., « Internet et le sexe en libre service », Lacan Quotidien n. 502.
- Monnier, J.-L., « Du selfie au sexe 2.0 : les nouveaux mirages », Lacan Quotidien n. 575.
- Monribot, P., « La possibilité d'un symptôme », Quarto n. 125, 2020.
- Morizot, J.-L., « Prescrire les psychotropes : un traitement de la jouissance ? », Mental n. 19, 2007, p. 166-172.
- Moroni, Gloria, "Un caso clínico", Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 21- 25.

- Motta, Carlos Gustavo, "Discutir con lo real", El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 218-229.
- Muschetto, Laura - Piotti, Virginia, "Más allá de lo actual. Otras posibilidades.", Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 115-123.

N

- Naparstek, F. A., Page, N., Berthomier, J., Le Poitevin, C., « Lettre du TyA-Europe n°49 », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/04/03/lettre-du-tya-europe-n49/>.
- Naparstek, Fabián - Galante, Darío, "Monotoxicomanías y politoxicomanías: la función del tóxico en las psicosis", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 43-49.
- Naparstek, F., « De la formation de rupture au partenaire symptôme », Quarto n. 79, 2003.
- Naparstek, Fabián, « Função Tóxica Na Clínica Da Psicose: Remédio E/Ou Ruína ? », <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/funcao-toxica-na-clinica-da-psicose-remedio-e-ou-ruina>
- Naparstek, Fabián, "Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo I", Buenos Aires, Ed. Grama, 2009.
- Naparstek, Fabián, "Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II", Buenos Aires, Ed. Grama, 2009.
- Naparstek, Fabián, "Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo III", Buenos Aires, Ed. Grama, 2009.
- Naparstek, F. A., « La toxicité du symptôme », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n 8, 2015, p. 79.
- Naparstek, F. A., « L'essaim de drogues », LCD n. 88, 2014, p. 34-36.
- Naparstek, Fabián, "Psicosis ordinarias y toxicomanías", El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 39-53.
- Naparstek F., « Rêve réel et rêve transférentiel », LCD n. 104, 2020, p. 28-30
- Naparstek, Fabián, "Prólogo", Olivos, Ed. Grama, 2016. Usos del cuerpo en las toxicomanías en la época del parlêtre, p. 9-11.
- Naparstek, Fabián, "Enganches y desenganches en las toxicomanías y las adicciones", La inquietante familiaridad de las drogas, Olivos, Ed. Grama, 2018., p. 21-25.
- Naparstek, F., "La metástasis del goce", Pharmakon digital n.1, 2015, <http://pharma->

kondigital.com/volumen-no01/?lang=es

- Naparstek, F., Entrevista en Pharmakon dig. N. 3, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Natale, Florencia - Costanza, Victoria, "Toxicomanía y neurosis", El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 175-183.
- Natale, Florencia, "El deseo en cuestión", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 71-75.
- Naveau, L., « Addicts ou inventifs ? », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 7, 2014, p. 13.
- Nepomiachi, Ricardo, "La toxicomanía: problemática de fin de siglo", Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 27-33.
- Nicéas, C. A., « Un pervers et la castration », LCF n. 41, 1999, p. 57.
- Nobus, D., « Une jouissance à couper le souffle : à propos d'un cas d'asphyxie auto-érotique », LCF n. 31, 1995, p. 88.
- Nogueira, Pinelli Sandra Cristina, « O crack e a dor de existir », Curinga, Belo Horizonte: Escola Brasileira de Psicanálise, n.30, p. 65-69, 2010.
- Nogueira, Cristina Sandra Pinelli, "A toxicomania e o laco social", Curinga, Belo Horizonte, n.12, p. 22-27, set. 1998.
- Nogueira, Cristina S. Pinelli; Grossi, Fernando Teixeira, "Núcleo de pesquisa sobre psicanálise e toxicomania", Curinga, Belo Horizonte, n.8, p. 38, set. 1996.
- Nogueira, Cristina Sandra Pinelli. "A toxicomania e o pai", Curinga, Belo Horizonte, n.18, p. 34-41, nov. 2002.
- Nogueira, Cristina Sandra Pinelli, "Inibição e ato na clínica das toxicomanias, Curinga, Belo Horizonte: [s.n.], v.8, p. 48-50, set. 1996. O homem e o declínio do viril.
- Nogueira Filho, Durval M., "Algumas proposições sobre a toxicomanía", Carta de São Paulo, São Paulo: EBP; IPPSP, n.6, p. 22, set. 1999.



-
- Olive, D., « Fume, fête, conduites à risques », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 3, 2012, p. 19.
 - Olive, D., « Une addiction au regard », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 7, 2014, p. 163.
 - Olivet, F., « De la colère au symptôme social », LCD n. 88, 2014, p. 8-11.

- Oliveira, Anna Rogéria Nascimento de, “Fome de nada”, Apalavra, Goiânia: EBP -Delegação Geral Goiânia /Distrito Federal, n.4, p. 105-110, ago. 2014.
- Oliveira, Gilsa F. Tarré de, “Por que reintroduzir a crença no sintoma?”, In: Latusa: sintoma e semblantes na vida e na análise. Rio de Janeiro: Escola Brasileira de Psicanálise do Rio de Janeiro, n. 14, nov. 2009. p. 103-108. ISBN 1415-6830.

P

- Pacheco, Lilany, “A intoxicação generalizada e o delírio de normalidade”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/images/almanaque-anteriores/almanaque-06/lilany.pdf>
- Pacheco, Lilany, “Drogas E Imagens: Novas Adições”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/drogas-e-imagens-novas-adicoes>
- Pacheco, Lilany Vieira, “As regras e a lei na instituição”, Curinga, Belo Horizonte, n.18, p. 70-79, nov. 2002.
- Pacheco, Lilany Vieira, “O adolescente e as drogas”, Curinga, Belo Horizonte: EBP-MG, n.13, p. 32-39, set. 1999.
- Pacheco, Lilany Vieira, “Considerações sobre a construção do caso na clínica das toxicomanias”, Almanaque de Psicanálise e Saúde Mental, Belo Horizonte: Instituto de Psicanálise e Saúde Mental, v.6, n.9, p. 35-39, nov. 2003.
- Pacheco, Lilany Vieira, “O corpo na toxicomania”, Opção Lacaniana, São Paulo, n.30, p. 65-70, abr. 2001.
- Pacheco, Lilany Vieira, “O adolescente e as drogas”, Curinga, Belo Horizonte, n.13, p. 32-39, set. 1999.
- Pacheco, Lilany Vieira, Reseña del libro de J. Santiago: “La ruptura con el goce fálico y sus incidencias en el uso contemporáneo de las drogas”, en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Page, N., « L’addiction : symptôme hypermoderne ? », Accès, Bulletin de l’ACF-VLB n. 4, 2012, p. 53.
- Page, N., « Un rempart contre le vide », LCD n. 88, 2014, p. 129-131.
- Page, N., « Entre les murs... », Mental n. 14, 2004, p. 41-47.
- Page, N., Josson, J.-M., « Addiction et toxicomanie : plus fort que tout », My Way La Newsletter du 4^e Congrès Européen de psychanalyse n. 3, 2016.
- Page, N., « Venir en prison », Terre du Cien n. 16/17, 2005.

- Page, N., « Quand la parole ne suffit pas », Les Feuilletts du Courtil 30, 2009.
- Page, N., « Les fonctions subjectives de la drogue : comment en prendre soin ? », La lettre mensuelle n. 298, Revue des ACF-ECF, 2011.
- Page, N., « L'Homme au vélo », Quarto n. 79, 2003.
- Page, N., « Le martyr du cannabis », Quarto n. 98, 2011.
- Page, N., « La llave del armario de los tóxicos », Pharmakon digital n. 1, 2015, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Page, N., « Los buenos colegas, para los chicos bellos », Pharmakon digital n. 3, 2017, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Pais, M., « Presentación » (Estéticas de consumo), en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Palanques, E., « Une condition de possibilité », Quarto n. 79, 2003.
- Paskvan, Estela, « Presentación: toxicomanías: de la monotonía a la diversidad », Freudiana Barcelona. Ed. Paidós, 1994, n. 12, p. 69-72.
- Pasqualin, D., « De ça sert à ça serre », LCD n. 105, 2020, p. 147-149
- Pfauwadel, A., « Défaire le business inconscient », LCD n.105, 2020, p. 117- 121.
- Pham, A. H., « Addict au BMX », LCD n. 88, 2014, p. 132-135.
- Pinelli Nogueira, Cristina. Inhibición y acto en la clínica de las toxicomanías. Pharmakon, Buenos Aires, Ed. TyA, 1996, n. 4-5, p. 30-35.
- Pinelli Nogueira, Cristina, « El psicoanálisis en la clínica de las toxicomanías: posibilidades y límites. ¿Todos adictos? », Primer Coloquio Internacional del TyA, Ed. Grama 2013, p. 77-81.
- Pereira, Douglas Rodrigo; Migliavacca, Eva Maria, « Aspectos da compulsão à repetição na toxicomania », Cadernos de Psicanálise, Rio de Janeiro: Sociedade de Psicanálise da Cidade do Rio de Janeiro, v.36, n.30, p. 71-87, jan./jun. 2014.
- Péret, Maria de Fátima, « Falar com o próprio corpo, não sem imagem: uma reflexão sobre Amy Winehouse », Arteira, Florianópolis: EBPSC, n.8, p. 81-88, out. 2016.
- Poblome, G., « Une femme rabaissée », Mental n. 33, 2015, p. 95-98
- Ponce, Abel, « De la nominación toxicómana a la nominación en las toxicomanías », III Coloquio del Campo Freudiano en Cuba « La clínica del psicoanálisis, lo particular en la cura », Buenos Aires, Ed. Eolia, 2000, p. 91-94.
- Porcheret, B., « Du cri au souffle ou l'addiction au sinthome », LCD n. 88, 2014, p. 74-79.
- Puglia, Regina, « Considerações sobre a toxicomania », Carta de São Paulo, São Paulo: EBP, n.12, p. 11-13, nov./ dez. 1995.

Q

- Quaglia, Giovanna, “As fendas por onde penetra o real”, Apalavra, Goiânia: Escola Brasileira de Psicanálise - Delegação Geral; Kelps, n.4, p. 99-104, inclui bibliografia. ago. 2014.
- Quaglia, Giovanna, “On line y fast time: ¿qué es ser toxicómano hoy?”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Quevedo, Silvia, “De psicosis y toxicomanías: un caso particular de montaje adictivo, Cuerpo y subjetividad”, Variantes e invariantes clínicas Buenos Aires, Ed. Letra Viva 2005, p. 77-89.
- Quevedo, Silvia - Kameniecki, Mario, “Toxicomanías y psicosis. Acerca del concepto de suplencia”, Psicoanálisis y el Hospital Buenos Aires, Ed. del Seminario 2005, n. 27, p. 139-145.

R

- Rabinovich, D., « Les fictions de la vérité chez Gracián », LCF n. 28, 1994, p. 29.
- Raddi, Silvia, “Psicoanálisis y toxicomanías: cuerpos no-velados”, Psicoanálisis y el Hospital, Buenos Aires, Ed. del Seminario, 2005, n. 27, p. 173-178.
- Rago, Silvina, “Lo tóxico de la imagen”, en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Recalcati, M., « Les deux ‘riens’ de l’anorexie », LCF n. 48, 2001, p. 88.
- Recalcati, Massimo, « Lignes pour une clinique des monosymptômes », LCF n. 61, 2005, p. 93-97.
- Regnault, F., « Médecin de nuit d’Élie Wajeman », Lacan Quotidien n. 932.
- Renou, R.-P., « Sans domicile fixe », LCD n. 105, 2020, p. 153-155.
- Réquíz, Gerardo, “Toxicomania”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eólia, n.50, p. 379-381, 2007.
- Requiz, Gerardo, “Toxicomanías”, Revista Lacaniana de Psicoanálisis, Buenos Aires, Ed. Gramma, 2007, n. 5/6, p. 377-379
- Réquíz, Gerardo, “Toxicomania”, In: Scilicet dos Nomes do Pai. Rio de Janeiro: EBP, 2005. p. 170-171. Tradução: Luiz Fernando Carrijo da Cunha

- Reymundo, Oscar, "Santa Catarina: Oficina Política Lacaniana, Toxicomanias: pluralização das práticas de intoxicação", Correio, São Paulo: EBP, n.76, p. 61-62, 2015.
- Reymundo, Oscar, "Uma certeza que intoxica", Phoenix, Curitiba: EBP-PR, n.1, p. 107-111, abr. 2000.
- Reymundo, Oscar, Entrevista en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Rodriguez, Claudia Aldigueri, "Toxicomania gozo na contemporaneidade: uma histórica e seu parceiro-sintoma", Carta de São Paulo, São Paulo: EBP - SP, v.20, n.1, p. 66-67, mar/abr 2013.
- Rollier, F., « L'addiction comme style de vie », LCD n. 88, 2014, p. 21-25.
- Rosenfeld, Hebert A., "Os estados psicóticos", Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 1968. 285 p. (Psychê).
- Rossi, Elba, "El psicoanálisis como brújula", Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires : Ed. Grama (2008), p. 117-121.
- Roy, D., « Trouble de la relation ou tranchant du symptôme », LCF n. 38, 1998, p. 64.
- Ruff, J., « Moulinos », LCD n. 88, 2014, p. 116-118.
- Rugeles Schoonewolff, M., « "Paranoïisation" du lien social », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/12/13/paranoïisation-du-lien-social/>.
- Ruiz, Patricia, "¿Toxicomanías y urgencia? o ¿Urgencia toxicómana?", Psicopatología de la urgencia: 1º Jornadas Buenos Aires : Ed. Surge, 1994, p. 91-94.

S

- Sadala, Gloria, "Consumo: parceiro nos sintomas contemporâneos", Latusa, Rio de Janeiro: EBP-RJ, n.3, p. 43-49, abr. 1999.
- Salamone, Luis Darío. El lazo cuando la droga es el partenaire. Apostillas del TYA Córdoba, CIEC, 2011, n.1, p. 5-23.
- Salamone, Luis Darío, "La droga: ¿síntoma o estrago?", El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 53-63
- Salamone, Luis Darío, "Toxicomanías y salud mental. Alcohol, tabaco y otros vicios", Buenos Aires, Ed. Grama, 2012.
- Salamone, Luis D., "El silencio de las drogas", Bs. As., Grama, 2010.

- Salamone, Luis Darío, “¿Todos consumidores?” Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis, Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 29-37.
- Salamone, Luis Darío - Levato, Mabel, “La eficacia del psicoanálisis en sujetos que recurren al consumo de sustancias tóxicas” Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 37-43.
- Salamone, Luis Darío, “Un alcohólico empedernido”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 91-97.
- Salamone, Luis Darío, “Dificultades en el tratamiento de las toxicomanías y el alcoholismo. Cuando la droga falla”, Caracas, Ed. Pomaire, 2011, p. 71-93.
- Salamone, Luis D., “Dylan Thomas: enamorado de las palabras y del alcohol”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Salamone, Luis D., “Sir Barrett: sigue brillando diamante loco”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Salvai, Marcelo, “Una institución orientada psicoanalíticamente”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 183-189.
- Salvai, Marcelo “La moral hedonista y la toxicomanía”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 67-71.
- Santiago, Jesús, “O fora - da - lei do desejo da mãe: um toxicômano Hamletiano”, Curinga, Belo Horizonte, n.18, p. 50-55, nov. 2002.
- Santiago, Jesús, “O celibatário, o toxicômano e a segregação”, Curinga, Belo Horizonte: [s.n.], v.9, p. 45-49, abr. 1997. Os enigmas do masculino.
- Santiago, Jesús, “A toxicomania não é uma perversão”, Falo, Salvador, n.4/5, p. 68-72, jan./dez. 1989.
- Santiago, Jesús, “A droga do toxicômano: uma parceria cínica na era da ciencia”, Rio de Janeiro: J. Zahar, 2001, p. 224 (Campo Freudiano no Brasil)
- Santiago, Jesús, “A droga do toxicômano: uma parceria cínica na era da ciência”, 2 ed. rev. Belo Horizonte: Relicário Edições, 2017. 271 p. (Coleção BIP).
- Santiago, Jesús, “Drogas, ciência e gozo: sobre o tratamento cínico do mal-estar do desejo”, Opção Lacaniana, São Paulo: Eolia, n.15, p. 33-38, abr.1996. ISSN 1519-3128
- Santiago, Jesús, “Toxicomanías y adicciones” Un real para el siglo XXI: Scilicet Olivos, Ed. Grama, 2014, p. 353-356.
- Santiago, J., « La drogue de William Burroughs : un court-circuit de la fonction sexuelle », Quarto n. 79, 2003.

- Santiago, Jesús, “Toxicomanias e adições”, In: Scilicet: um real para o século XXI. Belo Horizonte: Scriptum, 2014. p. 385-387.
- Santiago, Jesús, “Sintoma e gozo para o toxicómano”, Salvador: [s.n.], p 13.
- Santiago, J., “Droga, ruptura fálica y psicosis ordinaria”, Pharmakon digital n. 3, 2017, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Santos, Lúcia Grossi dos, “Psicanálise e universidade”, Pulsional - Revista de Psicanálise, São Paulo: Livraria Pulsional, v.103, p. 77-78, nov. 1997. Insuficiência imunológica psíquica e toxicomania.
- Sauce, Pablo, Entrevista en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Schejtman, Fabián, “Capitalismo y fundamentalismo”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 229-243.
- Scofield, L., “Toxicomanía, un estado transicional en la teoría y en la práctica del psicoanálisis”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Scofield, L., “Toxicomanías a las psicosis”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Severini, M., Verdicchio, O., Viganò C., « Un centre pour toxicomanes et alcooliques en Italie », Mental n. 2, 1996, p. 51-60.
- Siderova, V., « Dépression et médicaments », Quarto n. 93, 2008.
- Sidon, P., « Algunas reflexiones sobre los métodos en boga para curar las adicciones », <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Sidon, P., “Lazo social y adicciones”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Sidon, P., « Les Noms des Anonymes », Addicta.org, <https://addicta.org/2016/04/10/les-noms-des-anonymes/>.
- Sidon, P., « Love addicts », LCD n. 88, 2014, p. 51-57.
- Sidon, P., Corbinais, M., « Conversation sur le lien social : fictions opérantes, ségrégations ou hors discours. », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/12/06/conversation-sur-le-lien-social-fictions-operantes-segregations-ou-hors-discours/>.
- Sidon, P., « Gambling at the TyA », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/05/06/gambling-at-the-tya/>.
- Sidon, P., « Bienveillance, j’écris ton nom », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/06/01/bienveillance-jecris-ton-nom/>.
- Sidon, P., « Une prévention à éviter », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/30/prevenir-la-prevention/>.

- Sidon, P., « Rééduquer... la société ? », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/03/reeducer-la-societe-dite-addictogene/>.
- Sidon, P., « Cela finira-t-il par les réveiller ? », Addicta.org, <https://addicta.org/2018/02/25/cela-finira-t-il-par-les-reveiller/>.
- Sidon, P., « La destinée que nous nous choisissons », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/12/17/la-destinee-que-nous-nous-choisissons/>.
- Sidon, P., « Le triomphe de l'éducation », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/11/03/le-triomphe-de-leducation/>.
- Sidon, P., « 2017, l'année de l'invasion des zombies ? », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/05/09/2017-lannee-de-linvasion-des-zombies/>.
- Sidon, P., « Contre une politique du Quere », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/05/05/contre-une-politique-du-quere/>.
- Sidon, P., « Ensemble, déconcerter le pire », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/03/28/ensemble-deconcerter-le-pire/>.
- Sidon, P., « Le chercheur ? Un addict comme les autres ! », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/23/chercheur-addict-comme-les-autres/>.
- Sidon, P., « Les machines vous souhaitent la bienvenue », Addicta.org, <https://addicta.org/2018/05/05/les-machines-vous-souhaitent-la-bienvenue/>.
- Sidon, P., « Victimes de la bienveillance », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/06/01/presentation-dune-recommandation-de-lanesm-la-bienveillance/>.
- Sidon, P., « TyA Envers de Paris » - Saisons 1-9, Addicta.org, <https://addicta.org/4827-2/>.
- Sidon, P., « Victime anonyme du destin ou SMART-recovering ? L'impasse d'une dichotomie », Addicta.org, <https://addicta.org/2015/05/28/victime-anonyme-du-destin-ou-smart-recovering-%e2%80%8b-limpasse-dune-dichotomie/>.
- Sidon, P., « ...de l'art de la Conversation à l'ère des addicts, analysants, anonymes », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/03/02/analysants-anonymes/>.
- Sidon, P., « Individualisme », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/04/05/individualisme-addictocratique/>.
- Sidon, P., « La substance d'une addiction », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. Les Cahiers de l'ASREEP-NLS N°2, 2016.
- Sidon, P., Bialek, S., « Le bon usage des psychotropes : deux poids, deux mesures », Mental n. 19, 2007, p. 42-49.
- Silitti, D., Sinatra, E., Tarrab, M., "Más allá de las drogas. Estudios psicoanalíticos", Plural. 2000.
- Silitti, Daniel, "Clínica del superyó y las toxicomanías", Pharmakon, Buenos Aires, Ed. Plural

(Junio de 1998), n. 6-7, p. 11-15.

- Silva, Benjamin, “Lo ilimitado”, en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Silva, Rosimeire, “No Meio De Todo Caminho Sempre Haverá Uma Pedra”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/no-meio-de-todo-caminho-sempre-havera-uma-pedra>
- Silvestre, D., « Aimer sa souffrance comme soi-même », Actes de l'ECF n. 8, 1985, p. 17.
- Silvestre, Daniele. A AIDS e o saber. Curinga, Belo Horizonte, n.8, p. 112-120, set. 1996.
- Silvestre, M., « L'identification chez l'hystérique », Actes de l'ECF n. 2, 1982, p. 9.
- Sinatra, E., Entrevista en Pharmakon digital n. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Sinatra, Ernesto, “Ideais do final do século”, Revista Agente n. 12, Salvador: DBC -Artes Gráficas, 1999, p. 14.
- Sinatra, Ernesto, “El toxicómano es un sin-vergüenza”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 63-75.
- Sinatra, E., “Adixiones”, Bs. As., Grama, 2020.
- Sinatra, E. “¿Todo sobre las drogas?”, Bs. As., Grama, 2010.
- Sinatra, E., “L@s nuev@s adict@s”, Bs. As., Tres Haches, 2013.
- Sinatra, Ernesto. “Adicciones sólidas, identificaciones líquidas”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 109- 117.
- Sinatra, Ernesto, “A toxicomania generalizada e o empuxo ao esquecimento”, Opção Lacaniana, São Paulo, n.22, p. 81-85, ago. 1998.
- Sinatra, Ernesto, “El empuje al olvido: tres nombres del goce”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 27-39.
- Sinatra, Ernesto, “La función del alcohol”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 97-103.
- Sinatra, Ernesto, “Dos hipótesis sobre las toxicomanías”, Mediodicho, Ed. EOL-Córdoba, 2006, n. 30, p. 147-157.
- Sinatra, Ernesto, “Adixiones urbanas”, Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 27, p. 77-79.
- Sinatra, Ernesto, “La marca de una ausencia”, en Pharmakon dig. N. 3, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Skaf, Cesar, “Para una clínica de la elisión del falo”, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>

- Solano, L., « Charon, passeur d'âmes », Actes de l'ECF n. 13, 1987, p. 67.
- Soldano Deheza, Flavia - Molina, María Florencia - Bonzini, Silvia, "Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional", Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 9-27.
- Spivak, C., "Lacan. Glover, la toxicomanía y la drug addiction", <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Stevens, A., « La formation du psychanalyste », LCF n. 49, 2001, p. 39.
- Stevens, A. "La errancia del toxicómano", Colofón n. 32, p. 58-62. Federación Internacional de Bibliotecas de la Orientación Lacaniana
- Stevens, A., « Le corps marqué par la langue », Quarto n. 129, 2021.

T

- Taillandier, E., Adam, R., Berthomier, J., Aucremanne, J.-L., « Lettre du TyA-Europe n°47 », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/10/05/lettre-du-tya-europe-n47/>.
- Taillandier, É., Sidon, P., « Lettre du TyA Europe n°46 », Addicta.org, <https://addicta.org/2014/07/09/lettre-du-tya-europe-n46/>.
- Taillandier E., « L'addiction s'il vous plaît ! », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 4, 2012, p. 135.
- Taillandier, E., « SutuR, pseudo d'un avatar, nom d'un réel », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 7, 2014, p. 87.
- Taillandier, S., « Vaincre la dépendance affective », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 8, 2015, p. 167.
- Taillandier, E., « Le TyA, une institution hors les murs », Accès, Bulletin de l'ACF-VLB n. 11, 2018, p. 81.
- Taillandier, E., « Le plaisir n'a pas de sexe », LCD n. 110, 2022, p. 113-116.
- Taillandier, E., « L'Addiction, un lien qui sépare », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. Les Cahiers de l'ASREEP-NLS N°2, 2016.
- Taillandier, E., « Attention, corps intoxiqué ! », Lacan Quotidien n. 448.
- Taillandier, E., « L'extension du domaine de la jouissance », Lacan Quotidien n. 516.
- Taillandier, E., « Cicatriz, el pseudónimo de un avatar, el nombre de un real », en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Talayrach, O., « Lecture du texte de Gil Caroz "Connaître sa haine" », Addicta.org,

- <https://addicta.org/2017/01/14/haine/>.
- Talayrach, O., « Un monde sans solution », Addicta.org, <https://addicta.org/2022/06/05/un-monde-sans-solution/>.
- Tarditti, Héctor, “La fuerza del alivio”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 189-193.
- Tarditti, Héctor, “Placer-displacer en toxicomanías. Sujeto y Tóxico”. Rosario, Ed. Tya-Rosario, 1999, n. 3, p. 16-19.
- Tarditti, Héctor, “El padre en las toxicomanías. Sujeto y Tóxico”, Rosario, Ed. TyA-Rosario, 2000, n. 4, p. 3-5.
- Tarditti, Héctor, “El psicoanalista y las toxicomanías”, Córdoba, Ed. CIEC , 2001, n. 10, p. 118-122.
- Tarrab, Maurício, “O risco da modernidade”, Curinga, Belo Horizonte: Escola Brasileira de Psicanálise Seção Minas Gerais, n.19, p. 102-111, nov. 2003. ISSN 1676 2495. (Como a Psicanálise Cura).
- Tarrab, Mauricio, “Algo peor que un síntoma”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 75-89.
- Tarrab, Mauricio, “Las eficacias del psicoanálisis y los nuevos síntomas”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 57-67.
- Tarrab, Mauricio, “O direito de não ser anônimo”, Opção Lacaniana, São Paulo, n.22, p. 86-90, ago. 1998.
- Tarrab, Mauricio, “Conferencia: algo peor que un síntoma”, Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 59.
- Tarrab, Mauricio, “La droga como partenaire”, Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 39-45.
- Tarrab, M., « Pire qu’un symptôme », Quarto n. 79, 2003.
- Tarrab, M., « Produire de nouveaux symptômes », Quarto n. 85, 2005.
- Tarrab, M., “La época y el Tonel de las Danaides”, Pharmakon digital n. 1, 2015, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Testa, Adriana, “Una fatídica abstinencia”, Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 123-131
- Testa, Adriana, “El psicoanálisis frente a las adicciones”, Colofón n. 27, p. 65-68. Federación Internacional de Bibliotecas del Campo Freudiano
- Testa, Adriana, “Adicciones en serie”, Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 11, p. 179-183.
- Tinoco, V. M., “Intoxicaciones en el contexto del desencadenamiento de las psicosis”, en

Pharmakon dig. N. 3, <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>

- Torregiani, Jazmín - Sruber, Lorena - Piotte, Virginia, "Psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Cuestionando la abstinencia en la clínica, Psicoanálisis y el Hospital Buenos Aires, Ed. del Seminario, 2005, n. 27, p. 164-168.
- Torregiani, Jazmin, "Pagus. De las adicciones al goce como tal", Revista Lacaniana de Psicoanálisis n. 28, p. 187-193.
- Torregiani, Jazmín, "El retorno del tatuaje", en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Troadec, J.-C., Pharmaco ther-happy. La revue de presse U.S. « United Symptoms », Lacan Quotidien n. 589.
- Turdó, Marcelo, "Literatura del alcohólico en obras de Abelardo Castillo", Protagonista y narrador. Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 73-85

V

- Valleur, M., « Addiction en extension », LCD n. 88, 2014, p. 12-17
- Van Hoorde, H., « Non, ce n'est pas ça que j'ai dit : j'ai parlé de la demande du malade », Mental n. 6, 1999, p. 87-99.
- Van Den Hoven, G., « Le symptôme à l'ère des idéaux jetables », Mental n. 26, 2011, p. 141-145.
- Van Den Hoven, Gabriela, "El tratamiento del paciente adicto en Gran Bretaña", El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 115-127.
- Vanderveken, Y., « Automutilations, coupures et marques sur le corps », Quarto n. 121, 2019.
- Vanderveken, Y., « Fi de la métaphore sexualisante », Quarto n. 125, 2020.
- Vargas, Raquel, Entrevista en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Ventoso, Juan, "Las toxicomanías", El Caldero de la Escuela, Buenos Aires, 1997, n. 49, p. 75-78.
- Ventoso, Juan, "Uno u Otro", Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 33-43.
- Vera Barros, Raúl, "Ser excluido, ser sancionado, darse respuestas", Las toxicomanías. Un malestar de la época que interroga al psicoanálisis y a las instituciones, Córdoba, 2001, p. 51-59.
- Vereecken, C., « La place de l'objet et de l'autre dans la mélancolie », Actes de l'ECF n. 2, 1982, p. 20.

- Vereecken, C., « Une analyse n'a pas à être poussée trop loin », Actes de l'ECF n. 15, 1988, p. 74.
- Verger, T., « Quand la consommation devient un mode de passage à l'acte », Addicta.org, <https://addicta.org/2022/03/23/5302/>.
- Verger, T., « Les actes de passage pour faire face à la détresse », Addicta.org, <https://addicta.org/2017/09/10/s05e01/>.
- Vetrano, Silvia, “Las instituciones de las toxicomanías”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías, Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 201-209.
- Vidigal, Mariana, “Os Filhos Dos Toxicômanos”: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/os-filhos-dos-toxicomanos>
- Vieira, Renato, “Un agujero en el discurso universal, el socielo y la insubordinación sexual en la toxicomanía”, en Pharmakon dig. N. 1, <http://pharmakondigital.com/volumen-no01/?lang=es>
- Vigano, A., « Con la mandíbula entumida », en Pharmakon dig. N. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Vigano, C., « Les nouveaux symptômes et la question préliminaire », Mental n. 6, 1999, p. 47-65.
- Vigano, C., « Une nouvelle question préliminaire : l'exemple de la toxicomanie », Mental n. 9, 2001, p. 57-77.
- Vigo, Daniel, “El malestar en la estructura”, El psicoanálisis aplicado a las toxicomanías. Buenos Aires, Ed. TyA, 2003, p. 193-201
- Vigo, Daniel, “Lo que la sustancia nos enseña acerca de lo real”, Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis. Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 91-101.
- Viola, Sandra Maria Costa, “Despedida em Las Vegas, ou, A soberania do gozo”, Curinga, Belo Horizonte: [s.n.], v.9, p. 64-68, abr. 1997. Os enigmas do masculino.
- Viret, Claude, « La bonne distance », LCF n. 59, 2005, p. 193-195.
- Vita, Adriana Renna de, « Função Tóxica Na Clínica Das Psicoses »: <https://www.institutopsicanalise-mg.com.br/index.php/funcao-toxica->

W

- Warjach, David, “Biopolítica y toxicomanías ¿Sacrificar la vida a su conservación?”, Las presen-

cias de la compulsión” Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 23-35.

- Warjach, David, “Dispositivos actuales en el tratamiento de las adicciones: el vacío de satisfacción de la toxicomanía”, *Obstáculos en el tratamiento de las toxicomanías*, Buenos Aires, Ed. JVE, 2005, p. 41-51.
- Wolf, L., « La femme Internet », *LCF* n. 39, 1998, p. 55.
- Wolodarsky, Diana, “La droga partenaire”, *Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II*, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 45-53.
- Wolodarsky, Diana, “Un matrimonio feliz”, *Los quitapenas. Clínica de las toxicomanías: un abordaje institucional*, Buenos Aires, Ed. Eudeba, 2000, p. 99-109.
- Wülfing, N., « Sexe “sans drame” », *LCD* n. 88, 2014, 123-125.

Z

- Zaffore, Carolina, “Droga y elección sexual”, *Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II*, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 103-109.
- Zenoni, A., « Le phénomène psychosomatique et la pulsion », *Quarto* n. 79, 2003.